39003001568434

1

1

Rare!

881

GENÈSE

DE

L'IMPÉRIALISME ANGLAIS

L'Impérialisme Occidental

GENÈSE

DE

L'Impérialisme Anglais

Par

LÉON HENNEBICQ

PARIS
FÉLIX ALCAN
Éditeur
108, boulev. St-Germain

BRUXELLES
Vve FERD. LARCIER
Éditeur
26-28, rue des Minimes

1913

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DA
18
.H4
1913

A

MONSIEUR HENRI PIRENNE

QUI

DANS MON PAYS

RÉNOVA

LE PATRIOTISME HISTORIQUE

DÉDICACE

This royal throne of Kings, this sceptered isle,
This earth of majesty, this seat of Mars,
This other Eden, demi-paradise,
This fortress built by Nature for herself
Against infection and the hand of war,
This happy breed of men, this little world,
THIS PRECIOUS STONE SET IN THE SILVER SEA
Which serves it in the office of a wall,
Or as a moat defensive to a house,
Against the envy of less happier lands
This blessed plot, this earth, this realm, this England
This land of such dear souls, this dear dear land
ENGLAND, *bound in with the triumphant sea,*
Wose rocky shore beats back the envious siege
Of Watery Neptune.

(SHAKESPEARE, *Richard II.*)

PRÉFACE

A la demande de mes étudiants, j'ai entrepris d'écrire le sommaire des cours que je donne à l'Université Nouvelle de Bruxelles, depuis dix-huit ans.

Nous avons, chacun nos faiblesses. Dans les rares loisirs que laisse le Barreau, j'aime à considérer, dans leurs premiers bouillons à la source du temps passé, les idées dont, aujourd'hui, nos contemporains s'exaltent. Cette faiblesse s'est exprimée — vaille que vaille — en leçons. Elle ne désire pas plus d'honneurs.

Il n'y a rien dans la vie qui mérite un regard, hormis ce qu'on appelait autrefois les humanités, c'est-à-dire l'encyclopédie de tout ce qui peut hausser les âmes. Je ne suis ni un historien, ni un sociologue, je suis un avocat, et je déteste les spécialistes.

Mais, s'il faut cataloguer ces pages dans le rayon des livres d'histoire, on me permettra de souligner le triste aveuglement des travaux qui ont pratiqué la religion du document. Depuis quinze ans, le noble Passé n'est plus qu'une indigeste accumulation de paperasses poussiéreuses et de faits misérables, construction incohérente et madréporique, dans laquelle on ne trouve que de la mesquinerie et des infiniments petits.

Elle apparaît décidément trop faible la part faite au

rôle prodigieux des individualités typiques. S'il est vrai que le monde n'est qu'un grouillement de foules, c'est que les Foules sont de grands êtres simples et puissants comme l'étaient les Dieux — et je préfère croire que la Destinée est menée par des Héros.

J'ai, dans ce sens, redressé de mon mieux notre erreur commune.

AVANT-PROPOS

LE SENTIMENT IMPÉRIALISTE

Définissons les limites de ces entretiens : Il s'agit d'un mouvement qui, dans l'âme des foules, grandit. On lui a donné le nom de « Sentiment impérialiste ». Phénomène psychologique fort ancien, il est depuis peu à la mode (1). Nous allons en rechercher les causes et, pour en découvrir les prolongements, nous explorerons le domaine économique.

Mais il nous faut tout d'abord le décrire.

Si on en scrute les documents caractéristiques, on aperçoit son expression la plus aiguë dans les discours contemporains de quelques conducteurs d'hommes.

Trois chefs politiques en sont expressifs, appartenant à trois nations différentes : Chamberlain, Roosevelt et Guillaume II.

Comment s'y traduit l'Impérialisme ?

Il prend la forme complexe d'un sentiment social, d'un mouvement, d'une opinion presque instinctive, d'une palpitation de foules, mais dont les éléments sont

(1) Voy. le livre intéressant de GIOV. AMADORE VIRGILI, *Il sentimento imperialista.* — Remo-Sandron, Milan. — Cf. aussi, SELLIÈRE, *Introduction à la philosophie de l'impérialisme,* Alcan, Paris.

hétérogènes comme, dans nôtre civilisation, la plupart des émotions.

Essayons d'éclairer ces brumes.

Le principal élément, le plus frappant, celui qui donne à l'impulsion sa marque et sa tonalité, c'est la conviction latente d'une supériorité de groupe.

Une idée de domination surplombe l'âme impérialiste. Si les Anglais ont tressailli en écoutant Chamberlain, c'est qu'il disait tout haut ce que chaque habitant de la Grande-Bretagne pense tout bas, et que, avec une souplesse d'acrobate, il bondissait sur ce tremplin particulièrement élastique : les Anglais, premier peuple du monde. De même Guillaume II proclame que l'Allemagne règnera sur mer, et Roosevelt fait chanter dans les cœurs républicains l'hymne de leur supériorité sur les cousins d'Europe. *America runs the globe.*

On a dit que l'idée de race sommeillait dans le sentiment impérialiste. Certes, la sollicitude britannique s'étend à tous les Anglo-Saxons. La terre allemande s'est couverte de sectes Gobineau parce que cet original penseur avait assigné une mission providentielle à la race teutonne. Nous savons assez en Belgique que le pangermanisme est un fait. Mais je crois qu'il est faux, dans ce regain ultra patriotique, d'attribuer au principe de la tradition ethnique une importance capitale. Les causes en sont économiques. S'il y a un pangermanisme, il a fallu que le commerce allemand suivît ses émigrants et si les Anglais chantent *Rule Britannia*, les chemins de la mer ont tout d'abord vu passer des pavillons anglais.

C'est plutôt un phénomène de projection humaine, de prolifération au dehors qui est le support caché du sentiment impérialiste. Il éclôt chez les peuples dont l'abon-

dance déborde au delà du territoire. Rien d'étonnant que la colonisation soit un de ses meilleurs bouillons de culture.

Voilà donc un premier caractère impérialiste.

Mais en voici aussitôt un autre. Quand Roosevelt ou Guillaume II parlent des forces de leur peuple, c'est avec la conviction que chaque homme est débiteur de son énergie et de sa vie pour le triomphe de la coalition nationale. Bien plus, il faut, devoir inflexible, que son entraînement continu assure aux siens, dans tous les domaines, le gain de la course. Il y a dans ces appels à l'orgueil quelque chose de sportif. La foule palpite quand un cheval anglais passe le « winning post », la patrie française tressaille à se sentir la mère des conquérants de l'air et si notre Belgique, toujours trop modeste, fut fière en ces derniers temps, ce fut peut-être à cause des canotiers de Gand.

Il y a en ce sentiment de lutte internationale, en cette transformation des Etats en équipes concurrentes et de drapeaux en casaques de jockeys, un reflet de la vie économique dont le remous constant est fait de la bousculade des cupidités.

A côté de ces éléments, il en est encore un très notable.

On dit que l'impérialisme est militariste et il ne recule certes pas devant la brutalité des moyens. Mais, s'il pousse à l'édification de citadelles, il pousse plus encore à la construction de flottes. Et, s'il accumule les menaces de conflits, il n'a cependant dans sa bouche hypocrite que des assurances mielleuses de fraternité et de paix.

Les Anglais lancent des dreadnoughts, mais, disent-ils, pour perpétuer, à la manière des légions romaines, la

paix anglaise, c'est-à-dire le trafic maritime sous pavillon britannique.

Si les Allemands ont un programme naval aussi ambitieux, c'est qu'ils veulent réaliser ce qu'ils appellent la Weltwirtschaft, c'est-à-dire la paix économique sous les trois couleurs impériales et à travers tous les océans. Le canal de Panama offre le même prétexte aux Etats-Unis.

En s'affublant de la sorte, ils prétendent, les uns et les autres, à un apostolat où l'intérêt économique se coiffe d'une prédication morale parfois grimaçante.

Les Anglais ont poussé loin ce sentimentalisme de façade, et ils l'ont aggravé d'une absolue sincérité. On ne sait plus si c'est le clergyman qui trafique ou le marchand qui prêche. Ce qui est certain, c'est que, à leur propre bénéfice, ils rêvent de faire le bonheur de l'humanité. Cet étrange amalgame de charlatanisme mercantile et de prédication morale n'est pas un des traits les moins curieux du sentiment impérialiste. Autour de nous, personne ne s'étonne quand, reflétés dans le miroir colonial, l'alcoolisme et la spoliation s'ennoblissent du devoir du blanc de civiliser les sauvages. Tout le monde l'accepte avec attendrissement.

Tel qu'il est, c'est donc un singulier mélange de naïveté et de calcul, de traditions nationales et de modernisme humanitaire, et il est intéressant d'en rechercher sommairement les origines intellectuelles.

En employant ce terme, je n'entends pas remonter jusqu'à une notion abstraite précisée par un cerveau de métaphysicien. Le sentiment impérialiste est une croyance. Il vise au prestige mystérieux qui cristallise les espérances populaires. C'est une mystique. Les demi-intelligents qui la conduisent recueillent une riche mois-

son en colportant des notions philosophiques mal digérées, mais dont certaines formules bien sonnantes font à la firme qui les affiche une merveilleuse réclame.

*
* *

Trois noms de philosophes illustres peuvent, à ce titre, lui servir d'enseigne : Hégel, Darwin et Nietzsche.

La méthode de Hégel, dont Marx n'est qu'un mince rejeton, domine l'évolution intellectuelle et sociale du XIXe siècle. Son paradoxe apparent de l'identité des contraires et sa philosophie obstinée de la contradiction, renouvelés du vieil Héraclite, tendent à faire de la lutte et de la guerre, de la concurrence et de l'émulation, l'âme de l'univers. On songe constamment avec lui à la parole antique : « *Polemos pater pantôn*, notre Mère la Guerre ».

Cette conciliation supérieure, d'essence tout à fait socialiste, où les contradictions et les luttes se fondent en une harmonie transcendentale, présente avec la solution impérialiste où les concurrences ne font qu'exprimer une solidarité humanitaire, la plus étrange des parentés.

Darwin, pour la plupart des hommes de ce temps, n'est pas ce qu'il fut, un naturaliste ingénieux, et rien de plus. C'est un philosophe dont l'implacable théorie a fait fortune sous l'expression du « Struggle for life » ou de la survie des plus aptes : *Competition open to all, the fittest will survive.* Les uns, puissants et riches, s'en sont emparé pour justifier la conquête ; les autres, multitude misérable, ont fait appel à la supériorité que donne l'association des faiblesses. Les premiers plaçaient les plus aptes parmi l'aristocratie dominante, les

autres investissaient de la toute puissance l'anonymat plébéien.

La lutte des classes de Marx, corollaire du théorème hégélien, se complique de la lutte des individus, application du postulat darwinien. Mais ni Hégel, ni Darwin, ne suffisent à épuiser les origines intellectuelles de la mystique impérialiste. Elles se cristallisent chez Nietzsche. Pour l'auteur de Zarathoustra, le bien et le mal sont relégués à l'état de formule enfantine et l'intérêt de la vie est d'atteindre à cette clairvoyance supérieure où le bon et le mauvais n'apparaissent plus que comme des conditions nécessaires de la vie. Là aussi on songe à une parole antique : « Il n'y a rien de vil dans la maison de Jupiter. » Le bien, c'est la lumière; le mal, c'est l'ombre; mais il n'y a pas de belles lumières sans belles ombres.

Ceux qui peuvent concilier toutes les actions des hommes et en extraire ce qu'elles ont d'essentiel, ce sont les surhommes, les chefs de peuples, les génies, les héros. Et l'impérialisme ne fait pas autre chose que tenter d'exprimer ce dernier effort, ce suprême parfum, cette sueur farouche des humains.

* * *

Toute propagande mystique finit par retentir sur les idées générales de la Politique et du Droit.

A nos agitations les yeux réclament une raison et un but, un motif et un idéal; mais notre cœur veut aussi que les forces aveugles du monde soient mises au service d'une claire intelligence. La Divinité exige un bras séculier; derrière la justice et l'équité marchent les licteurs, et il n'est qu'une seule puissance apte au

triomphe, et qui puisse porter aux jeunes générations la flamme de nos plus ardents espoirs, c'est la puissance souveraine.

Quelle qu'en soit parfois l'apparence répugnante — elle est la force, quelquefois la brutalité, parfois même l'hypocrisie — toutes ces antinomies secondaires, toutes ces luttes, nobles ou viles, se fondent dans un sincère élan vers l'ordre et la paix, c'est-à-dire vers la justice, et, comme le socialisme, l'impérialisme qui est son cousin, n'est qu'un des aspects de la lutte pour le Droit.

Mais il y a quelque chose de changé. Il y a trente ans, lors de la tentative radicale, sous l'enseigne d'un rationalisme juif ou protestant, d'équilibrer les conflits, les parlementaires s'appuyaient encore sur l'abstraction de l'Etat. Avec la poussée socialiste plus neuve, les peuples avaient encore une foi vierge dans sa puissance. Aujourd'hui, toutes ces illusions sont mortes. Elle est envolée déjà cette vive croyance.

La politique des nationalités lui avait porté le premier coup. En admettant par-dessus la force administrative assise sur le territoire, une force plus ample, celle de la race ou celle des intérêts économiques, la puissance de l'Etat a cessé d'être souveraine au dehors. En même temps, l'échec du radicalisme politique et de la centralisation jacobine, montrait clairement aux aspirations du peuple qu'au dedans comme au dehors cette vigueur suprême avait échappé à l'Etat.

Mystique effet des croyances, le déplacement de cet axe a suffi. Il faut au peuple un idéal, quelque chose de divin, des génies ailés, le vent des ailes de la Victoire. Désormais, elle vole en tourbillon d'avant-garde, loin des bâtisses bureaucratiques, vers l'horizon impérialiste, poussée par les peuples prolifiques, groupés en nations,

avec, sous leurs étendards des foules cupides et prosélytiques.

Mais elle n'est, sous cette forme nouvelle, que ce qu'elle était quand la *Marseillaise* la lançait à l'assaut des Bastilles européennes, une force qui bondit, mais qui se croit au service de la Justice et du Droit. Et le spectacle qu'offre ainsi la poussée du sentiment impérialiste apparaît comme une consolation de ses erreurs et de ses excès, puisqu'elle prépare, comme tous les grands mouvements sociaux, un nouvel état juridique.

* * *

L'histoire éclairera peut-être les moteurs secrets de cette croyance qui nous paraît nouvelle. Nous allons déblayer la recherche en faisant un retour sur nos origines.

En un certain sens, l'impérialisme peut apparaître comme un très vieux phénomène. L'esprit de domination est ancien comme la jeunesse des hommes. Les armées de Thoutmès III, les flottes de Minos nous paraissent, en réalisant des Empires, avoir retracé certains aspects de nos aspirations. Mais si nous avons retrouvé des inscriptions ou des fresques, et si nous y avons lu quelques traces de culture, nous en ignorons la nature intime et les profondeurs.

Lord Cromer paraît s'être aventuré en disant (1) que la conception de l'impérialisme était étrangère à la mentalité grecque, au point que celle-ci n'aurait disposé d'aucune expression capable de rendre pareille idée. Il ne faut pas donner à l'hégémonie un sens arbitrairement borné aux conquêtes politiques et militaires, parce que

(1) LORD CROMER, *Impérialisme ancien et moderne.*

la mémoire hellène a surtout gardé les noms de quelques généraux heureux ou parce que les constitutions et les lois ont été gravées sur des pierres despotiques.

Toute l'activité humaine, aujourd'hui comme alors, aboutit par l'intermédiaire de la Force, au Droit, mais elle suppose des événements économiques, une existence continue, un réseau latent. Qu'on imagine le Code civil perdu, avec le souvenir vivant d'Austerlitz et de Waterloo, Lord Cromer refuserait-il à Napoléon tout cousinage impérialiste? Qu'on se figure la nuit faite sur le sanctuaire romain, telle qu'elle l'est encore sur la curie de Delphes, comment ressusciter en sa contexture économique la vie prodigieuse du moyen âge, qui n'est qu'un impérialisme de la foi? Et, que savons-nous de la vie profonde et quotidienne de cet Empire romain, que tous s'accordent à trouver une expression fort nette du phénomène impérialiste, mais dont on ignore les raisons qui justifient de sa puissance et de son déclin? Ce qui semble exact, ce n'est pas de trahir avec lord Cromer la secrète préoccupation d'établir qu'il n'y aurait jamais eu d'autres impérialistes que les Anglais, c'est d'avouer que les matériaux nous manquent pour l'antiquité et même pour le moyen âge, tandis qu'ils sont abondants pour l'époque moderne.

De nos jours, rien n'est déjà plus difficile à suivre en ses méandres que la vie mercantile, enchevêtrement compliqué, bizarre et déconcertant comme toute la vie. L'impérialisme a pris la forme économique qu'ont prise universellement les choses, parce que la sécurité et la circulation ont grandi. Mais les phénomènes qui sont visibles aujourd'hui, parce qu'ils n'ont plus à craindre le grand jour, descendent directement de ceux qui se dissimulaient autrefois dans l'ombre et le secret.

A celui qui interroge superficiellement les pays contemporains où le sentiment impérialiste fleurit et qui essaye d'en discerner la cause économique, une première constatation saute aux yeux : les pays impérialistes sont énergiquement producteurs et l'industrie y est puissante. L'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis, c'est presque toute l'industrie du globe. Faut-il en conclure que l'impérialisme est le produit d'une civilisation industrielle et qu'il est né de la machine ? Nous répondrons à cette question en nous reportant aux origines.

Qu'il y ait dans la Grèce classique et dans la Rome des Césars une poussée d'impérialisme, c'est ce qui n'est pas discutable un instant. Aussi, certains historiens de l'histoire du capitalisme, disciples inconscients du marxisme, n'ont pas hésité à expliquer ces phénomènes antiques par l'existence d'une grande industrie basée sur le travail des esclaves.

De ces ergastules seraient sorties les plèbes acclamant les Césars.

Malheureusement, s'il y a quelque chose de vrai dans ce roman, il faut se garder de croire à la Grèce de Béloch ou à la Rome de Ferrero. La critique historique a définitivement établi qu'il n'y eut pas de grande industrie en Grèce, et sans partager les exagérations de Bucher, qui veut que toute l'antiquité n'ait connu que la production familiale, il faut convenir que même les ateliers d'esclaves de Crassus ne peuvent représenter une production industrielle notable. L'antiquité n'a pas dépassé le stade des travaux d'artisan et c'est folie de tenter d'y retrouver un fantôme de prolétariat.

Si l'impérialisme a une base économique, elle ne peut s'établir sur le mode de production. Il faut chercher ailleurs.

* * *

Il est une fonction qui, de plus en plus intense de nos jours, n'a pas, cependant, vu se modifier très profondément son mécanisme général.

C'est la fonction des échanges avec sa commune mesure : la monnaie, avec ses instruments de transport, la route et la mer. Il n'est pas besoin de dire que finance, chemin de fer et navigation contemporaine mettent en ligne des bataillons bien plus redoutables et plus nombreux que ceux dont disposaient les argentarii de Rome ou les trapézites d'Athènes. Mais les problèmes du change, les lois du métal, et surtout la psychologie du marchand et des manieurs d'argent, sont demeurés relativement les mêmes. Or, il est aisé de remarquer ceci : Les foyers d'impérialisme, aussi bien dans l'antiquité que de nos jours, coïncident avec les grands marchés, et leurs poussées sont liées aux avatars de la question maritime ou monétaire.

L'impérialisme économique ne serait-il donc qu'une marchandise politique débarquée sur les quais de nos ports, un écho des agitations de nos Bourses? Nous croyons que, largement, il en est ainsi. Mais, pour être exact, il faut se garder de ramener ce vaste phénomène à une cause unique, si importante soit-elle. Qu'il nous suffise, au moment où nous entreprenons une analyse historique de l'impérialisme contemporain, de nous poser cette question. Nous verrons, par la suite, comment les événements nous permettront d'y répondre.

CHAPITRE PREMIER

LES DÉBUTS DE L'EMPIRE BRITANNIQUE

Préambule.

La pleine crise impérialiste de l'heure présente fait que l'Angleterre est, de tous les empires, celui où les éléments du phénomène que nous étudions sont assemblés depuis plus longtemps. Nous allons nous attacher à leur reconstitution historique.

Deux facteurs s'y imposent, l'affluent national et les événements extérieurs. Or, tous deux sont déjà des résultantes. Tard venus dans l'histoire économique du monde, les Anglais ne commencent à former un tout national que sous l'impulsion des événements modernes. L'impérialisme y prolonge ses racines aussi bien dans le passé des institutions insulaires, que dans les conquêtes extérieures de son mercantilisme. Commençons par son histoire interne.

§ 1er. — *Le repeuplement industriel.*

L'organisation économique de l'Angleterre remonte au XIVe siècle. Elle est alors bien modeste. La population du royaume, après la peste de 1348, est tombée à 2,500,000 habitants (1), et une révolution agraire commence qui se développe durant les XVe et XVIe siècles.

(1) GIBBINS, *Industry in England*, 1896.

C'est en vain que, par son *Statute of labourers*, Edouard III essaie de river les travailleurs des villes et des campagnes à la plus stricte servitude (1). Les tenures sont délaissées, le petit cultivateur disparaît. De vastes étendues de pâturages où s'élèvent des moutons pour l'exportation de la laine en Belgique, tel est le paysage anglais.

Les gildes, malgré l'infiltration croissante de Belges tenaces ou d'Italiens industrieux, se développent lentement (2). A York, Kindal, Halifax, Manchester, Rossendale, Pendle, Norwich, dans l'Essex, le Kent et l'est de l'Angleterre, il y a déjà des tisserands, mais ce sont des Belges, venus lors du mariage d'Edouard III avec Philippine de Hainaut, et, seules, les nefs des Pays-Bas, de France ou d'Allemagne remontent la Tamise, veuve de navires anglais.

Avant le XVIe siècle, ce marasme économique ne réussit pas à décroître. Pourtant, le repeuplement a repris. Il atteindra 5 millions d'âmes en 1598. Venus des Pays-Bas, troublés par la guerre civile et les invasions, des immigrants installent ces métiers textiles qui deviendront les premiers du monde.

La transformation des terres arables en pâtures grandit. La laine devient un des facteurs du travail et de la vie (3). En même temps, des marchands nationaux prennent la place des commerçants italiens et, dès 1463, par un acte de navigation, infructueuse tentative, il est vrai, Edouard IV essaie déjà de monopoliser les routes de la mer (4).

(1) FANNO, *L'Espansione commerciale e coloniale*, 1906, p. 4

(2) CUNNINGHAM, *Growth of English industry, etc.*, I, 1890.

(3) DECHESNE, *L'Evolution économique et sociale de l'industrie de la laine en Angleterre*. Paris, 1900.

(4) LINDSAY, *History of Merchant Shipping*. Londres, 1874.

Tous ces éléments se concentrent une première fois sous une impulsion de politique européenne avec la grande Elisabeth.

***

La fin du règne de Charles, grand-duc d'Occident, voit commencer l'hégémonie de l'empire austro-espagnol. La vaste monarchie, sur les terres de laquelle le soleil ne se couchait jamais, est un assemblage féodal avant tout.

C'est la Terre, grand instrument d'extension, qui, au moyen âge, fait la puissance : La gestation nationale commence dans une absorption de domaines par un féodal heureux. Un des moyens d'y parvenir, ce sont les mariages

De nos jours, dans les régions agricoles, des propriétaires terriens n'unissent-ils pas leurs descendances pour arrondir leurs terres? Ainsi opèrent les barons et les rois.

L'immense empire de Charles-Quint, profondément pénétré de l'esprit féodal, est le fruit de combinaisons de ce genre ; un objectif l'obsède : la terre ; une méthode le constitue : le mariage (1). En unissant l'empire d'Allemagne aux Pays-Bas et à l'Espagne, Philippe-le-Beau devint le plus grand propriétaire foncier de son temps. Cette suite de terres dispersées sur l'Univers et représentée par une suite de titres de noblesse, lui était venue par une suite de mariages.

Les épousailles de Philippe II et de Marie Tudor (1554) sont un coup de maître : l'annexion de l'Angleterre à la monarchie.

(1) SEELEY, *Formation de la politique britannique*, p. 15.

Soudain, tout change. Philippe et Marie n'ont pas d'enfant. Marie Tudor meurt peu après; Elisabeth monte sur le trône.

Ce qui met son règne en opposition avec le système espagnol des mariages, c'est qu'elle ne se mariera jamais. Elle « épousera son peuple ».

Mais quels sont les intérêts de cet époux mystique?

* * *

Depuis Edouard III l'Angleterre s'était industrialisée; mais la rapidité de la transformation avait donné à son développement un trait particulier. Tandis que, dans les Pays-Bas, la lente prospérité des grandes villes avait dressé à quelques lieues de distance l'une de l'autre des communes également jalouses (1), en Angleterre, au contraire, il ne subsistait de tradition communière que sous la protection de l'autorité royale. De même, la turbulence des grands chefs féodaux n'inquiétait nullement le trône. Que restait-il des grands feudataires après la guerre des deux Roses? En d'autres termes, ce pays était pour l'époque un pays neuf, où le droit haineux du moyen âge n'avait pas aussi profondément divisé les hommes. Sur le continent les monopoles locaux dont Bruges, Ypres ou Gand représentent le type achevé, croissaient en nombre et en fanatisme. Or, l'instant était venu de faire, sur une base radicalement différente, une industrie, un commerce et une politique nettement opposés à ceux du moyen âge. Cette base, cette méthode nouvelle, c'est déjà notre expansion, mais c'est auparavant l'âge où se constitue l'économie

(1) PRINSGHEIM, *Beiträge zur wirtschaftlichen Entwickelungsgeschichte der Vereinigten Niederlande, Schmollers Forschungen*, X.

politique. Production et circulation cessent d'être des monopoles locaux. Ils se haussent d'un degré. Si le mercantilisme du XVIIe siècle suppose lui aussi une monopolisation, elle est nationale. La monade économique n'est plus la cité, c'est l'Etat et même c'est la Nation déjà, où palpite un peuple qui prend conscience de sa formation moderne.

Des événements extérieurs, et, si l'on veut, des hasards, viennent hâter cette évolution. Les espèces sociologiques, elles aussi, naissent d'accidents. La stérilité de Marie Tudor n'est qu'un imprévu physiologique. Il amène cependant l'Angleterre sous la main d'Elisabeth et la stérilité d'un ovaire précipite la coagulation nationale. Lors de la conjuration de Wyatt, dans laquelle il semble bien qu'Elisabeth trempa, on voit, retranchée dans ses mœurs et figée dans son caractère, l'Angleterre se dresser déjà contre l'étranger.

La question religieuse y aida. L'Eglise catholique est toujours demeurée féodale. Même à l'heure présente, elle respire encore l'esprit traditionnel du moyen âge. Si les châteaux et les domaines expriment bien l'économie médiévale, les cathédrales en attestent la domination spirituelle. Or, en Angleterre surtout, féodalisme et catholicisme se trouvaient de connivence.

Si le mouvement protestant a des sources d'idéalisme distinctes des questions économiques, son indépendance individualiste traduit aussi des aspirations matérielles. Le catholicisme anglais, aristocratique et féodal, s'offrait au mouvement de rénovation comme une proie désignée au sacrifice.

Ce n'est pas tout. Les proscrits de la contre-réforme, ce sont aussi, sur tout le continent, des adversaires de ce féodalisme.

De tous côtés, en Angleterre comme en Hollande, lieux d'asile, ils affluent. Plus les guerres se succèdent sur le continent, plus la paix et la sécurité grandissent dans le refuge insulaire. De nouvelles industries s'y créent, le travail du fer notamment, et les métiers qui y sont déjà prospères y deviennent plus prospères encore. Bientôt le centre économique du monde quittera les rives de l'Escaut pour celles de la Tamise.

***

Sans vouloir tracer un tableau complet de cette constitution d'une économie sur des bases nationales, qui fut, en Europe, la première de toutes, et qui ne réussit plus complètement nulle part, il faut y consacrer quelques développements. Son importance le mérite.

Le problème social et politique de l'Angleterre avait de nombreux aspects. Mais, dans cette île, tout comme sur le continent à un moindre degré, la vie économique du moyen âge s'était exprimée en un phénomène spécial : la lutte entre les villes et le plat pays. Tantôt pacifique, tantôt sanglante, cette concurrence, qui ruina les destinés naissantes de la Belgique, avait provoqué, en Angleterre, une dépopulation et un abandon des campagnes, tandis que l'étroite inflexibilité des gildes et la variété de leurs règlements jetait la plus grande incertitude sur le marché du travail. Aussi, une bonne part des réformes de la grande Reine est-elle vouée à la protection du labeur national, à l'unification de ses règlements, à la constitution d'un Code qui se trouvera suffisamment pratique et souple pour durer jusqu'au XIXe siècle.

Les agglomérations du plat pays surtout, les accueil-

lirent avec reconnaissance. Des règles uniformes les plaçaient, non sous la dépendance de voisins jaloux, mais sous la surveillance de la Couronne. Celle-ci rayonne bientôt sur le royaume entier.

La justice comme l'administration en émanent; une législation charitable la complète et l'institution du *Privy Council* rattache systématiquement à l'autorité monarchique tous ces liens de tutelle et d'obéissance.

L'œuvre de concentration se personnifie en une autorité qui joue en Angleterre le rôle que tiendront plus tard, en France, les Sully et les Colbert.

Il s'agit de William Cecil, lord Burleigh, qui fut secrétaire d'Etat et, de 1572 à 1598, lord trésorier. Son activité infatigable porte sur quatre domaines principaux, l'état des affaires industrielles, l'agriculture, les questions monétaires et financières, et l'expansion extérieures.

Négligeons ce dernier point dont nous devons réserver toute l'importance, et tenons nous en à l'intérieur de la Grande-Bretagne. L'innovation des monopoles royaux domine le premier de ces domaines (1).

C'est la Couronne désormais qui sera seule, ou presque, à délivrer à des associations d'industriels le droit de fabriquer un produit déterminé. Dans cet octroi de monopoles se distingue l'embryon de nos législations sur les brevets. Trois caractéristiques s'y relèvent. D'abord, ils portent sur des produits ou des fabrications nouvelles; ensuite, les associations qui en bénéficient prennent une forme économique, distincte de la gilde, et dont les grandes sociétés de capitaux vont dériver, au siècle suivant. Enfin, les principaux titulaires de ces

(1) Cf. CUNNINGHAM, o. c., t. II.

brevets sont des étrangers. Monopoles limités dans leur durée, ils avaient parfois des raisons de défense militaire. La protection donnée aux mines et à l'industrie du fer et du cuivre, la fabrication du salpêtre, s'y rattachent assurément. Mais la multiplicité des octrois atteste avant tout l'importance de l'afflux des étrangers, spécialement des Belges, aussi bien Wallons que Flamands. Au XVIe siècle, des villages entiers de tisserands wallons passent le détroit et la draperie flamande suit cet exemple. Des centres importants se forment à Sandwich, Colchester, Canterbury, et les métallurgistes wallons importent les premières fonderies de fer.

La fabrication des vitres, du papier, de la soie, des lacets, des poteries et d'une foule de produits qui étaient auparavant importés procurent à l'Angleterre un surcroît de travail. Les filatures et tissages de lin et de coton débutent à Birmingham.

Pâles reflets d'un puissant commerce où triomphe alors la toute puissante Anvers, la ruine soudaine du grand port belge, commencera leur prodigieuse fortune. La sécurité anglaise attire non seulement les artisans. mais les manieurs d'argent, qui, mal à l'aise, à Anvers et à Lisbonne dans les affaires périlleuses de la monarchie austro-espagnole, se tournent vers cette ruche active et disciplinée où leurs capitaux courent moins de risques et rapportent de plus gros profits. L'anglicanisme d'Elisabeth, transaction pratique, comme sur le continent, le Loyolisme, se place à mi-chemin entre les exagérations puritaines et le dogmatisme romain. Chose importante au commerce, il tolérait l'intérêt de l'argent. Une active politique, menée à Anvers même, en travers des négociations espagnoles, fait insensiblement glisser

les grandes affaires soit à Amsterdam, soit à Londres. Des réformes monétaires, allégeant le change, contribuent encore au même effet. Dans cette cité de la Tamise où les immigrés affluent, tous les esprits entreprenants, toutes les fortunes disponibles trouvent rapidement un emploi.

En matière agricole, la politique d'Elisabeth fut plus fructueuse encore. Faut-il l'attribuer aux mesures multiples tendant à assurer au cultivateur le marché de son propre pays?

Faut-il voir, au contraire, dans la plus-value grandissante des terres, dans le repeuplement des campagnes, un simple effet de la prospérité industrielle et de l'immigration des capitaux? Nous penchons vers cette explication. En tous cas, à deux générations de distance, les faits étalent une vivante antithèse. Le sol anglais, terre désertée un siècle auparavant, est disputé par une telle poussée d'appétits que bientôt l'expatriation s'offrira, comme exutoire naturel, vers l'Irlande d'abord, vers les Etats-Unis ensuite.

Tel est, sommairement tracé, le tableau que présente l'Angleterre au début du XVIIe siècle. Il s'oppose fortement au tableau de la monarchie austro-espagnole

* * *

De même que la poussée anglaise trouve en la « reine-vierge » sa complète personnification, de même la monarchie austro-espagnole a un protagoniste caractéristique : Philippe II. — Des haines, des défenses passionnées, ont obscurci de légende, ces royales figures. Aujourd'hui notre impartialité les aperçoit mieux. Autant Elisabeth fut souple et pratique, autant son or-

gueilleux adversaire engoncé dans sa morgue castillane, s'atteste inutilement chimérique à chaque pas. Autant, en ménagère économe, la préoccupation de la fille d'Henri VIII demeura l'indifférence religieuse et la paix, autant le visionnaire de l'Escurial, champion de la foi, sacrifia délibérément toute prospérité matérielle à son rêve d'universelle orthodoxie. L'une rapportait tout à la vigueur de son peuple, l'autre à la grandeur de sa religion. La première, perpétuellement active, fut Anglaise, tout comme le second, dogmatiquement opiniâtre, fut avant tout Espagnol.

Cette double obstination allait face à face, d'une part, édifier une immense mécanique administrative et féodale aux apparences toutes puissantes, de l'autre, tendre en Angleterre le ressort national d'autant plus irrésistiblement qu'il aura été comprimé plus longtemps.

§ 2. — *La monarchie austro-espagnole.*

A. — *L'empire colonial.*

Depuis des milliers d'années, les échanges entre l'Asie et l'Europe, source de nos civilisations, se faisaient par un ensemble de routes qui convergeaient vers le Levant, vestibule de l'Asie. La grandeur de Babylone, de Tyr, d'Athènes, d'Alexandrie, n'ont pas d'autre cause.

Ce sont des étapes pour les caravanes, des escales pour les flottes, des marchés pour l'échange des produits et des idées.

Au début du moyen âge, Byzance et son empire continuèrent cette tradition, et de Bagdad à Londres, par les cités italiennes, les foires de Champagne et les communes de Belgique, malgré les entraves du localisme féodal, la circulation commerciale persista.

Les croisades, en poursuivant un but idéaliste et religieux, correspondaient à ces besoins économiques. Chasser l'infidèle, c'était aussi mettre la main sur un réseau de communications que menaçaient les invasions sémitiques, destructrices et pillardes.

La chute de l'Empire byzantin, accomplie bien avant la mort de Constantin Dragosès, avait fermé le Levant. Le commerce, vital pour l'Italie et la Flandre, cessait d'étendre son attraction au delà de la Méditerranée. Plus loin, les caravanes devenaient problématiques, les navigations périlleuses. Le contact avec les stations terminales, l'Inde, la Chine, le Japon, semblait à jamais perdu. L'instinct de conservation tendit une foule d'esprits aventureux, vivant d'expéditions lointaines, à la découverte d'une nouvelle voie de pénétration vers les Indes.

Dès le XIVe siècle, des marins occidentaux s'étaient engagés le long des côtes atlantiques vers le cap Vert et la Guinée. Jean de Béthencourt, aventurier normand, avait même été couronné aux Canaries roi tributaire de l'Espagne. Mais ces tentatives, dictées par une intention de pillage et de traite, n'ont ni le caractère, ni l'envergure de celles qui, sous l'impulsion d'Henri le Navigateur, s'élancèrent du cap Sagres, à la découverte du mystérieux royaume du prêtre Jean (1). Systématiquement, et scientifiquement préparées (2), favorisées par l'usage de la boussole et des mathématiques, ainsi que par les perfectionnements de la construction navale, elles ne cessèrent, dès 1434, de descendre le long des côtes africaines, chaque fois plus avant. En 1448, on

(1) On confondait par là, à la fois l'Abyssinie et les Indes orientales.

(2) Cf. De Lannoy et Van der Linden, p. 38.

érigeait un fortin dans la baie d'Arguin qui devint une escale et un centre de commerce. De toutes parts, les Portugais armaient des navires, et à la mort d'Henri, en 1460, la cause de l'expansion coloniale était gagnée (1).

Son successeur, Alphonse V, continua les expéditions. Le négociant Gomez découvrit le cap Catherine et l'île San-Thomé; en 1485, Diego Cam et Martin Behaim dépassèrent le fleuve Congo; et, en 1487, Bartholomeo Diaz revint après avoir doublé le cap des Tempêtes.

Comme le Portugal et Lisbonne, l'Espagne, placée avec Cadix, à l'extrême éperon du continent européen, était privilégiée pour la navigation océane. Les Italiens d'alors, préoccupés de recouvrer par le sud-ouest un débouché vers les Indes, se mêlent aux expéditions portugaises. D'Espagne s'élance Christophe Colomb. N'est-il pas Génois?

Son débarquement, en 1492, à San Salvador, une des Lucayes, puis à Cuba et à Hispaniola (Haïti), créa, entre le Portugal et l'Espagne, un grave conflit qui se dénoua par l'arbitrage du pape. Le 3 mai 1493, Alexandre VI décida que toutes les terres que les Espagnols découvriraient à l'ouest d'une ligne allant d'un pôle à l'autre et passant à cent lieues des Açores et des îles du cap Vert leur appartiendraient. La partie en deça demeurait portugaise.

Dès lors, l'expansion coloniale se dédouble. D'une part, Vasco de Gama, en 1497 atteint Calicut en Malabar, F. de Almeida, et surtout Albuquerque fondent l'empire portugais des Indes orientales, d'Ormuz (golfe Persique) à Malacca; aux Moluques et à Macao; tandis que, par hasard en 1500, Alvarez Cabral lui donne le Brésil.

(1) De Lannoy et Van der Linden, p. 44.

D'autre part, les conquistadors espagnols font merveille. Aux Indes occidentales, Balboa, François Pizarre, F. Cortez, de Valdivia, Sébastien Cabot, Pedro de Mendoza, Quesada, Menendez, conquièrent Panama, le Pérou, le Mexique, le Chili, la Plata, l'Argentine, la Colombie et la Floride. Aux Indes orientales Magellan et Legaspi ouvrent les Philippines au Roi Très Catholique.

Enfin, l'an 1580, Philippe II montant sur le trône de Portugal, les conquêtes d'Albuquerque et de Cabral viennent s'ajouter à celles de Cortez et de Pizarre. Les tentacules espagnoles, embrassant à la fois l'Amérique et les Indes orientales, couvrent le monde entier.

B. — *La monarchie en Europe.*

Tandis que routiers et capitaines appareillaient vers les archipels fabuleux, le Chef, solitaire dans sa petite chambre monastique de l'Escurial, engageait en Europe, pour la plus grande gloire de l'Eglise, une lutte diplomatique et militaire d'une amplitude et d'une complication prodigieuses.

Si, pour apprécier la conjoncture, nous nous plaçons aux environs de cette année 1580 qui, réunissant le Portugal à l'Espagne, met à ses pieds l'Univers, et qui précède de peu de temps le premier grand conflit avec l'Angleterre, l'hégémonie espagnole apparaît incontestable. Les âmes qui cette année-là s'éteignirent purent croire, ainsi que celles de 1807, que toute notre civilisation ne connaîtrait plus qu'un seul maître. Philippe a victorieusement rempli son programme. Lieutenant fidèle de la foi, il monte la garde, d'abord contre les mahométans, ensuite contre les hérétiques. A Malte, c'est lui qui a sauvé l'héroïque La Valette et ses cheva-

liers, et la victoire de Lépante, 7 octobre 1571, est encore sensible. Alexandre de Parme menace les Pays-Bas où don Juan vient de mourir et où le duc d'Albe a noyé la révolte dans le sang. Qui douterait du succès avec un pareil capitaine? Toute l'Allemagne du Sud est redevenue catholique. La France, déchirée par les guerres de religion, nettoyée par la Saint-Barthélemy, n'est plus pour Philippe qu'un champ où il peut librement semer la bonne graine. Le concile de Trente a réparé les erreurs de Léon X, et la papauté, redevenue irréprochable avec Pie V, s'est aussi redressée dans une impitoyable intransigeance. En un mot, partout le catholicisme, sérieusement menacé, reprend vigueur, partout les esprits conservateurs soutiennent les formules transactionnelles du nouveau cours. Ce premier coup d'œil peut donner à Philippe l'illusion du triomphe.

Mais cette contre-réforme, abritée sous l'image de saint Dominique et répandue par les disciples d'Ignace de Loyola, porte partout la marque, à la fois cruelle, opiniâtre et farouche de son origine espagnole (1). Mais la France est à la veille de voir passer ses destinées aux mains d'Henri de Navarre, qui la soustraira nettement à cette influence étrangère. Mais l'insurrection des Pays-Bas, loin d'être abattue, va redoubler d'arrogance et de force. Mais la mort de Marie Stuart et l'échec de l'insurrection de Norfolk vont parachever la cohésion intime de l'Angleterre. De sorte que, à l'heure même où, dans sa petite chambre blanchie à chaux, qu'égaient à peine, pendues au mur, des bizarreries de Jérôme Bosch, Philippe, en contemplant le morne et vaste paysage de l'Escurial, peut se croire au terme de

(1) SEELEY, o. c., p. 73.

ses longs travaux, à cet instant même d'illusion triomphale, un orage terrible se prépare, qui, sans ruiner en un coup ce rêve d'Empire, en désunira à ce point les forces et l'élan, qu'en peu d'années il ne sera plus qu'une ombre.

C. — *L'épuisement de l'Espagne.*

Le trait distinctif de la politique d'Elisabeth depuis son avènement au trône, c'est un mélange d'audace et de fermeté qui se résout en temporisations perpétuelles. La dominante de sa personnalité, c'est la réserve, la prudence, l'art de savoir attendre. Elle ne peut jamais s'engager qu'à moitié; après quelque temps, elle se dégage sans avoir rien risqué. Ah! combien mesquine apparut-elle à Francis Drake et, plus tard, à Walter Raleigh, qui avaient des impatiences de conquérants! Elle applique ce régime à l'Angleterre. Durant vingt-six années, elle emmagasine, avec la richesse et la sécurité, une réserve d'ambitions qui, péniblement comprimées, seront, au jour de leur libre expansion, des forces explosives.

Tandis que chacun des atermoiements d'Elisabeth semble calculé pour rendre le peuple anglais plus robuste, chacun des efforts de Philippe II épuise et stérilise davantage le patrimoine espagnol.

La monarchie, si vaste soit-elle, n'est qu'une Castille démesurément agrandie et projetée sur le monde avec la caricature de ses vices et de ses vertus. Les plaines de la Manche et l'Estramadoure n'offrent, dans la stérilité de leurs steppes, que des pâturages malingres. La poussée des cultures moresques avait fait reculer les bruyères et les troupeaux. La victoire castillane ramène avec elle le régime pastoral. Comme en Angleterre,

l'élève du mouton avait fait surgir l'industrie drapière; mais Avila, Medina del Campo, Ségovie manquaient de tisserands et de foulons. Quelques tentatives furent vainement faites pour y établir des ouvriers d'Italie ou de Belgique (1484). L'orgueil local reprit le dessus et la *Hermandad de la Mesta*, vaste syndicat des éleveurs de moutons, se trouva toute-puissante (1). La laine donna surtout lieu, dès lors, à un commerce de matières premières utilisées à l'étranger.

L'Espagne a toujours été célèbre pour ses richesses minières. Déjà le Rio-Tinto était exploité. Une politique pareille à celle d'Elisabeth n'eût pas manqué de les mettre en valeur, en y appelant des aubains. Les rois d'Espagne les négligèrent et la découverte des métaux précieux au Nouveau-Monde fit dédaigner le sous-sol de la mère-patrie.

L'agriculture et le commerce andalous conservèrent, il est vrai, le renom du temps moresque; Cordoue continua la fabrication de ses cuirs de luxe, Séville donna le ton à la mode et la Vega de Grenade demeura sombrement parfumée de ses grands bois d'orangers; mais le maître de l'Espagne n'était plus ni le cultivateur qui fait chanter l'eau sous les arbres, ni l'orfèvre de Tolède damasquinant sa lame; c'était le pâtre orgueilleux et fruste, poussant à travers la *canada* son troupeau de moutons dévastateur.

Le *hidalgo* est, lui aussi, une figure de premier plan. Les milices d'aventuriers qui, du haut des montagnes, se jetèrent au pillage de Séville et de Grenade, sont

(1) Les troupeaux de moutons pouvaient traverser le royaume en paissant l'herbe le long d'une large voie réservée, la *canada*, qu'il était défendu de défricher, de labourer, de clôturer. (DE LANNOY et H. VAN DER LINDEN, *L'Expansion coloniale de l'Espagne*, *op. cit.*, p. 251.)

syndiquées en associations plus redoutables encore que la *Hermandad de la Mesta*. Ce sont les Ordres de Saint-Jacques de Compostelle, d'Alcantara et de Calatrava (1). Cette classe, née dans la guerre contre les infidèles, joint à l'audace aventureuse et à sa turbulence, une piété rigide et farouche.

Cette ardeur passionnée pour la religion donne à l'Eglise la couleur étroitement fanatique qui l'a rendue célèbre. Le clergé séculier, trop tiède, est peu puissant. Ce sont les moines qui mènent toutes les affaires. Au-dessus des épées et des frocs, le Roi apparaît comme le chef élu d'une croisade, le lieutenant de Dieu.

Les monarques espagnols, comme d'autres, profitèrent de cet état d'esprit pour y asseoir leur trône. Eux aussi, ils eurent recours à des gens de condition moyenne qui peuplèrent de serviteurs dévoués le Conseil de justice ou Conseil royal. Enfin, en prenant la direction des ordres militaires, ils devinrent chefs de la noblesse; en créant le Saint-Office, ils eurent tous les religieux pour agents.

Ce caractère à la fois belliqueux et prosélytique, joint à l'ardeur passionnée du tempérament, n'imprègne pas seulement les provinces ibériques tombées sous le joug des pâtres de Castille, mais encore s'étend à toute l'expansion coloniale de l'Espagne.

Quand on parle des choses espagnoles, aussi bien au présent qu'au passé, il demeure sur les lèvres un goût stérile et cruel, une odeur de cadavre. Ce peuple eut une ardeur extrême non point à vivre, mais à mourir. Pendant que, pour alimenter les armées de l'Europe, ses chefs de bande dépeuplaient les sierras, tous les

(1) MARIEJOL, *L'Espagne sous Ferdinand et Isabelle.*

esprits avides, tous les « frères de la Côte », enrôlaient le surplus des forces vives vers le pillage des colonies ultra-marines.

Le prosélytisme des moines et des jésuites poussait à la croisade, et le monarque, point central de tous ces efforts, échafaudait sur le tout cette vaste charpente administrative qui devait, durant de longues années, se perpétuer par la seule puissance de son assemblage, au prix de l'épuisement graduel et total de ce qui n'avait jamais été qu'un fantôme de métropole.

Tandis que le peuple anglais grandissait en nombre et en force, tandis qu'Elisabeth attirait les intelligences étrangères, tandis que toutes les forces de la réforme trouvaient un asile en Hollande ou en Angleterre, l'Espagne répandait sur le monde ses guerriers fanatiques et ses moines intraitables, anémiait l'industrie et le commerce andalous au profit de l'élevage pastoral, persécutait les Morisques et les Juifs, et détruisant à l'extérieur tout ce que rencontrait cet élan de croisade, accomplissait la même œuvre, fût-ce au risque d'un inévitable suicide, à l'intérieur, au cœur même du pays.

D. — *Le pillage des Indes.*

Il est d'usage d'ériger le système colonial de l'Espagne en bouc émissaire des erreurs que commirent toutes les puissances européennes. Cet usage est tout à fait injuste.

La colonisation espagnole ne fut pas plus cruelle que les autres. Au contraire, elle peut s'enorgueillir d'avoir produit un Las Casas, et les effets profonds, la marque indélébile imprimée par elle sur ses territoires d'outre-mer attestent que sa croisade et ses procédés d'assimilation ont eu le plus fructueux des résultats.

Elle fut avant tout cupide et pillarde. C'est certain. Mais n'a-t-elle pas conservé ce fâcheux renom, uniquement parce que, dans l'universel ravage qui marquait toutes les entreprises, un plus grand nombre d'occasions la tenta?

Si les jugements des historiens doivent donc, pour être impartiaux, lui faire partager une responsabilité qui n'apparaît exclusive que par exagération, il n'en demeure pas moins certain que l'organisation et la méthode espagnole furent fautives.

Demandons-nous en quoi et comment?

Si on jette un coup d'œil sur les procédés qui furent mis en œuvre au Nouveau-Monde dès le lendemain des découvertes de Colomb, on en observe dans toute l'application une tendance uniforme. Sensible chez d'autres peuples, elle reçoit d'ordinaire, dans la doctrine, le nom de « système de l'assimilation ».

Qu'est-ce que l'assimilation? C'est une théorie dogmatique; basée sur le principe d'unité de la nature humaine, elle suppose que toutes les races et tous les milieux s'appuyant sur la même organisation, née de vérités identiques, inscrites par la Divinité ou la Raison dans l'esprit humain, sont aptes à recevoir les mêmes mœurs et les mêmes institutions. L'idée du Progrès n'est qu'un corollaire moderne de ce théorème théologique.

Les Espagnols ont toujours été des assimilateurs. Leur idéal était en soi parfaitement noble. Quelles généreuses intentions, celles qui visaient à tirer les indigènes de leur barbarie! Quel dévouement plus paternel que celui de l'évangélisation? Mais, comme tous les peuples, ils ont, en traduisant ces intentions en actes, exprimé les nuances de leur caractère et de leur tempérament. Leur prosélytisme a espagnolisé le Nouveau-Monde. On

peut dire plus : de même que sur l'Espagne, unifiée et agrandie, facteur européen de premier rang, règne non pas l'Espagnol, type qui n'existe pas, mais le pâtre castillan, descendu de la Sierra en vainqueur, l'épée à la main pour sa dévotion à la croix, et de même que toute la politique de la monarchie en Europe n'est que la projection prosélytique des institutions castillanes, royales, militaires et religieuses, de même le pillage colonial, pratiqué par toutes les puissances, revêt, rigoureusement, en son assimilation systématique, les caractères métropolitains.

Un des types caractéristiques de la société espagnole, que don Quichotte sublimise, c'est celui de l'aventurier. On le retrouve au début de toutes les entreprises, mais il diffère selon la race. Le quaker de la Nouvelle-Ecosse est, lui aussi, un aventurier, mais quelle différence avec notre *Adelantado*.

Le premier est de visées avant tout sédentaires. Son réalisme natif l'attache où il vit. Qu'il trouve en un nouveau monde un meilleur terrain qu'en sa pauvre Ecosse, et il en fera sans esprit de retour une patrie nouvelle. Honneur, prosélytisme, dignités, attachement métropolitain, tous ces éléments ne viendront plus qu'en deuxième rang.

L'*Adelantado* est bien différent. C'est, au fond de son âme passionnée, un mystique idéaliste. Il est aussi cupide et à férocité égale, plus cupide même que le quaker, mais, pour tous les pays qu'il traverse et qu'il écume, ce n'est qu'un hôte de passage. Tous les aventuriers pratiquent, plus ou moins, le pillage et la rafle, mais l'Adelantade ne pratique guère autre chose. Il le fait violemment, instantanément, militairement. Là où l'An-

glo-Saxon, moins impatient, s'ingénie à faire pondre la poule aux œufs d'or, l'Espagnol l'égorge.

***

Un type excellent et célèbre d'Adelantade, c'est un des conquérants de l'or, François Pizarre, surnommé « le grand marquis ».

Ancien porcher de l'Estramadoure, né à Trujillo vers 1471, il s'associa a Panama avec Diégo de Almagro, enfant trouvé, dit-on, soldat aussi obscur que lui, pour une expédition au Pérou. N'était-ce pas là que l'imagination enflammée de tous les aventuriers plaçait le royaume d'El-Dorado, de l'homme tout en or? Un ecclésiastique, Fernando de Luque, vicaire à Panama, les commandita pour lui ou pour un tiers, Gaspard de Espinosa; cette alliance de la croix et du glaive exprime bien toute l'affaire.

La première expédition avorta, mais, sous l'inspiration de don Luque, qui était indécourageable, une deuxième aventure fut tentée. Solennellement, un acte fut dressé par lequel les trois associés, sous l'invocation de Notre-Dame et de la Sainte-Trinité, se partagèrent d'avance les territoires encore inconnus. Le père Luque administra l'eucharistie aux deux capitaines et cette cérémonie religieuse, illustre d'un exemple bien approprié la psychologie de l'expansion espagnole.

Sous la conduite de Barthélémy Ruiz, pilote de Moguer, ils naviguèrent jusqu'au Rio de San-Juan, puis, impuissants à débarquer devant les forces indigènes, ils se réfugièrent dans les petites îles de Gallo et de Gorgone. Ici sonnèrent les heures dures; la plupart de ses compagnons abandonnèrent. Autour de Pizarre, il n'en

demeura qu'un peu plus d'une douzaine. Ces braves, ces fervents, attendirent dans les prières l'arrivée problématique d'un vaisseau.

Le secours parvenu, ils reprirent leur course et la baie de Tumbez, en leur laissant voir la première cité péruvienne, abondante en métaux précieux, ranima leurs rêves. Hélas, revenus à Panama, ils n'y trouvèrent qu'hostilité et dérision; Pizarre dut traverser l'Atlantique pour implorer l'intervention royale. Il réussit et, le 26 juillet 1529, une capitulation le nommait gouverneur de la Nouvelle-Castille. Ses quatre frères l'escortèrent, plus orgueilleux, plus avides, plus intrépides l'un que l'autre et, après de nouvelles difficultés, tous poussèrent audacieusement, en 1532, jusqu'à Caxamalca, capitale de l'Inca Atahualpa. Ce dernier avait 40,000 soldats, Pizarre n'en avait pas 200. Mais c'étaient des hommes. Payant d'audace, les drôles invitèrent l'Inca, mais à une trahison. On se les représente, écoutant la messe, chantant l'*Exsurge Domine*, avant de s'embusquer et de se ruer sur le gibier; brigandage qui finit en rançon, environ 88 millions, mais que sanctifiait à leur conscience dévote le subterfuge de la conversion *in extremis* du veau d'or, vile comédie qui finit par sa mise à mort espagnolement.

Querelles d'usage entre flibustiers, pour le partage du butin. Le sang veut du sang. Almagro et Pizarre se disputent à main armée la ville de Cuzco. Si un des frères Gonzalo Pizarre, s'empare d'Almagro par trahison et le fait, à son tour, mettre à mort, la Corrida continue; peu de temps s'écoule pour la maturité de la vengeance. Un matin les fidèles d'Almagro envahissent le palais. « Le grand marquis » est à déjeuner, sans armes, avec quelques invités. Tout le monde prend la fuite. Le

grand juge se sauve par la fenêtre, la verge de justice en mains, retroussant sa robe. Un des lieutenants, Chaves, court à la porte de l'escalier sans réussir à la verrouiller à temps. Vision de cauchemar. Par l'entre-bâillement, on le tue. Puis, dans l'étroit corridor, les conjurés chargent furieusement d'Alcantara, frère utérin de Pizarre. Celui-ci, les mains tremblantes, s'évertue à boucler sa cuirasse. En un éclair la meute est sur lui. Il les contient un instant, le manteau roulé sur son bras gauche, et l'épée qui tournoie couche deux assaillants. Mais, sur la pointe meurtrière, l'un d'eux, Rada, en précipite un autre, Narvaëz. Aussitôt un troisième le frappe à la gorge tandis que Borregan, passé par derrière, lui brise une bouteille sur la nuque. Les suivants l'achèvent avec fureur et, dans ses dernières convulsions, l'énergique et pieux conquérant trace du sang qui l'inonde une croix sur les dalles. Il meurt, râlant dévotement, la bouche sur ce signe.

Cruauté, piété, le goût de la mort est partout dans ces histoires expressives. L'héroïsme du soldat s'allie à l'extrême-onction du prêtre et toute la colonisation espagnole, poème de sang et de mort, ne contiendrait, sous cet aspect farouche de Croisade, en accompagnement, qu'une ruée de cupidités au pillage, si, étendant, ses rayons jusqu'en cette nouvelle Castille, l'astre royal de la Castille espagnole n'interposait entre les trésors d'Eldorado et les mains rapaces des aventuriers, la protection compliquée d'un faisceau d'institutions métropolitaines. Elles jouent dans l'histoire coloniale un rôle important.

E. — *La politique coloniale de la Métropole.*

Il ne suffit pas de dire que l'Espagne réserva systématiquement aux siens le monopole du pillage, et de

signaler que, de 1492 à 1778, il fallut être Castillan pour s'établir en Amérique; il faut compléter le tableau de la grande monarchie à la fin du XVIe siècle, en esquissant les grands traits de ce formalisme bureaucratique qui allait, dans sa paperasserie obstinée, arrêter l'élan de la meute.

Comme partout, c'est au nom du Roi que les conquêtes s'effectuent; ce qui séduit le grand Féodal, c'est la possession de nouvelles provinces, de nouvelles Castilles, de nouvelles terres de la Couronne.

Une partie de ces domaines passe sous son autorité directe, l'autre est donnés en récompense ou bénéfice à des *encomenderos* pour deux générations. A côté de cette noblesse, la féodalité coloniale trouve comme pouvoir foncier, l'Eglise avec les chapelles, les couvents, les biens de mainmorte. La commune, telle qu'elle existait en Espagne, y transplante son embryon de libertés, son autonomie, ses *fueros* et ses *Cortès*.

Mais bientôt, c'est-à-dire dès le milieu du XVIe siècle, le pouvoir royal, qui, dans l'Espagne castillane, a réduit noblesse, clergé et communes à n'être plus que les agents fidèles de son autorité, écrase ces germes de liberté coloniale, et transforme tout ce qui veut vivre en une hiérarchie d'agents passifs, administration périphérique dont la seule animation est au centre, dans la métropole, à la Cour.

Les vice-rois du Pérou et du Mexique ont encore, au XVIe siècle, des pouvoirs propres, ainsi que les capitaines généraux ou gouverneurs de province; mais, à côté d'eux, le Roi institue des *audiencias*, corps à la fois administratifs et judiciaires, en relation directe avec Madrid, et travestit en valets de l'autorité les nuées de prêtres et de moines dont les colonies sont couvertes.

Tous ces organismes délibératifs étaient, en somme, impuissants ou pusillanimes. Dans la métropole siégeaient les pouvoirs actifs et même les affaires de médiocre importance devaient traverser l'Océan pour recevoir, toujours fort tard, une apparence de solution.

Mais, trop souvent, hélas, l'administration qui siégeait en Espagne devait, elle aussi, se contenter des dehors de l'autorité.

Le conseil des Indes n'était qu'une Consulte. Le despotisme royal avait réduit les grands corps administratifs à l'état de petits parlements qui délibéraient à perpétuité, comme organes législatifs, administratifs ou judiciaires, mais toujours sous l'impulsion du Roi. Il y avait le conseil d'Aragon et le conseil de Flandres, celui d'Italie et de Portugal. Il en existait de plus puissants, comme le conseil de l'Inquisition. Mais il en était un plus puissant encore. Image de cette monarchie gigantesque qui n'était qu'une Castille démesurément agrandie, nid de pâtres voués à la conquête et à la violence, le conseil suprême qui les dépassait tous, sans avoir cependant aucune indépendance vis-à-vis du Roi, c'était le conseil de Castille et de Guerre; il comptait parmi ses dépendances le conseil des Indes.

Aucun acte ne pouvait émaner du conseil des Indes sans la formule d'approbation royale : *Como parece.* Mais, d'autre part, aucun acte important ne pouvait être transmis dans la Nouvelle-Espagne sans que le conseil eût statué, la plupart du temps toutes chambres réunies (1).

Des attributions universelles du conseil des Indes il faut en détacher deux : celles qui concernent le com-

(1) SCELLE, o. c., p. 20.

merce et les finances : les premières, afin de montrer à quels inconvénients cette centralisation allait heurter le négoce; les secondes, afin de souligner leur importance vitale pour cette énorme horlogerie fiscale.

Les fonctions commerciales étaient localisées dans deux institutions qui dépendaient du conseil des Indes : la *Casa de contratacioñ* et le *Consulado* de Séville ou Université des marchands.

Ni l'une ni l'autre n'étaient des créations dues à une centralisation factice. Elles étaient nées de la vie commerciale même. Mais tandis que le Consulado exprimait spontanément ses besoins, la *Casa de contratacioñ* représentait, à un degré déjà fort gênant, le premier réseau de mailles administratives jeté sur elle sous prétexte de la servir, et qui n'aboutissait guère qu'à l'entraver.

Le principe dit « de l'exclusif colonial » qui réserve jalousement le trafic aux Castillans implique l'exclusion des aubains et la règle était si sévère que les Indes étaient fermées même aux religieux étrangers (1) Séville et Cadix en étaient les marchés et les ports. C'était de là que partaient les vaisseaux admis à la course des Indes. En 1561, les expéditions maritimes furent soumises à l'obligation du convoi et réglementées au point qu'il y avait chaque année deux grandes caravanes maritimes.

La première, qui levait l'ancre en avril à destination de Porto Velo en Terre ferme, marché du Pérou, s'appelait « les Galions », et avait à sa tête un général; la seconde, commandée par un amirante, s'appelait « la Flotte » et cinglait en septembre vers la Vera Cruz (2).

(1) Scelle, o. c., p. 48. Cédule du 23 mai 1539.

(2) Scelle, o. c., p. 53.

Dès 1511, tout navire allant aux Indes dut prendre registre à la Contratacion ; tout ce qu'il contenait, hommes ou choses, devait être porté au manifeste, sous menace de peines et confiscation.

Les commerçants d'Amérique étaient, eux aussi, réunis en *Consulados*, mais, comme leurs collègues d'Europe, un réseau de réglementation les enserrait étroitement ; les affaires dépendaient des convois gouvernementaux.

Les produits européens arrivaient soit par la Flotte, soit par les Galions. Si nous prenons l'itinéraire de ceux-ci, on voit qu'ils touchaient d'abord à Carthagène, dans le golfe de Darien. De là, par la rivière Magdalena ou la mer, on desservait la Colombie, le Venezuela, la Nouvelle-Grenade. Des navires ravitaillaient Porto Velo. Les marchands de l'intérieur descendaient vers la mer des Caraïbes, ceux du Pérou et du Chili s'embarquaient à Calao sur la flotte de la mer du Sud que rejoignait, à Payta (Quito), le *Navio del Oro*, le navire de l'or, qui allait à Panama.

Tout ce monde se réunissait, vaste foire, à Porto Velo. L'escadre de la mer du Sud ramenait les marchands du Pérou et les Galions repassant par Carthagène d'abord, ensuite par Cuba, s'unissaient, en juin, à ceux de la Nouvelle-Espagne pour arriver à San Lucas en automne.

Ce système médiéval, qui se réclamait de l'insécurité des navigations isolées, ravitaillait fort mal les colonies et favorisait la fraude. Rien ne pouvait être rapporté des Indes sans vérification, par les officiers de la *Contratacion*, de toutes les opérations faites. A l'arrivée comme au départ, le non-enregistrement entraînait des peines, notamment, et toujours, la confiscation.

Aussi la contrebande fit-elle son apparition partout, en Amérique et à Séville.

Le ligottement de toute initiative devait être d'autant plus fatal au commerce, que le gouvernement, ne cédant que trop souvent à la tentation d'abuser de son contrôle, alla jusqu'à pactiser avec la fraude et à prélever, à forfait, 10 et 11 p. c. de tous les arrivages, sans motif plus sérieux que celui d'une contrebande avérée. Cela s'appelait *l'indult.*

Au fond, le développement des transactions était le plus faible souci des institutions espagnoles. L'essentiel était, par la rafle et l'impôt, de grossir le Trésor. Le Conseil des Indes était, avant tout, une Cour des comptes. *Almoxarifazgo,* droit d'entrée et de sortie; *averia,* droit de convoi, contrats d'*asiento* ou d'affermage, pour la traite négrière notamment, droits directs de la Couronne, spécialement dans les mines de métaux précieux; tout, taxes et licences, convergeait vers la même fin : mettre à la disposition de la royauté castillane des sommes énormes, dont elle employait aussitôt la prodigieuse puissance de conviction à des propagandes orthodoxes. Prodige qui s'exprimait surtout en faisant miraculeusement hausser les prix, en tuant l'industrie indigène, en affamant les pauvres gens (1).

Le travail national, débordé par la concurrence étrangère, protestait à grands cris; une politique économique tortueuse, étroite, rapace et sournoise, s'ingéniait, par une apparente protection, à lui donner la satisfaction illusoire d'une apparente exclusion des étrangers.

Hélas, ici comme aux colonies, la force des choses perça les mots; tandis qu'en Angleterre une concorde patriotique groupait spontanément, dans un magnifique

(1) HAEBLER, *Die wirthschaftliche Blüthe Spaniens in XVIe Jahrh.*, p. 44 et s., 164 et s.

effort national, mille éléments pérégrins d'origine hétéroclite, le sol espagnol, jalousement gardé par la rigueur de ses lois, allait voir s'émietter sa force. Derrière ses commerçants réglementaires et orthodoxes, on entrevoit tout un braconnage occulte; officiellement, vis-à-vis du fisc, ils sont tout. Mais le fisc est aisément aveugle. Oui, ce sont des Espagnols, mais des facteurs, des commis, des courtiers; Castillans de nom, peut-être, juifs le plus souvent, simples valets de maisons étrangères, poursuivant une politique égoïste, déprédatrice, antiespagnole avant tout.

§ 3. — *L'âge de l'Atlantique.*

Préambule.

Il y a quelque chose de vrai dans la division de l'histoire économique du monde en trois âges : l'époque méditerranéenne, l'âge de l'Atlantique et, de nos jours, celui du Pacifique. Les premières années du XVIe siècle marquent définitivement le déclin de l'Orient grec, la décadence latine de Venise et le recul des Italiens.

Durant tout le moyen âge, à travers ses agitations jalouses, l'Italie était demeurée l'étoile de la civilisation. La splendeur de son art n'eut d'égal que l'audace de ses entreprises. Siennois, Florentins, Génois étaient marchands et banquiers du monde, et les foires d'Occident, brumeuses succursales de leur multiple activité, ne luisaient qu'en reflets modestes.

De ces maisons de banque, de ces armements et de ces entrepôts de marchandises, Venise avait, durant les derniers siècles, pris la tête en accaparant, grâce à ses stations levantines, la pénétration européenne en Asie. D'autre part, tandis que Toscans et Lombards, plus

proches, vivaient de la Belgique et de la France, Venise entretenait avec la Hanse allemande, tant par terre que par mer, des relations particulièrement étroites. Ainsi la cité de l'Adriatique était à la fois porte de l'Orient et porte de l'Occident. Cette double direction, deux édifices vénitiens la symbolisent : le *Fondaco dei Turchi* et le *Fondaco dei Tedeschi*(1). On en voit encore le bâtiment massif, au bord du Grand Canal, près du Rialto. Là s'arrêtaient les marchands de la haute Allemagne. Familiers du grand entrepôt de l'Adriatique, ils venaient de Nuremberg ou d'Augsbourg et représentaient un centre économique puissant, le pivot gibelin, le cœur de l'Empire.

Quand, à travers l'anarchie et l'hostilité turques, les caravanes qui ne circulaient plus cessèrent d'alimenter les fondacs vénitiens, et que le contact avec les Indes dont vivaient Gênes et Venise, fut en péril, tous ces marchands, tous ces banquiers, tous ces capitaines s'ingénièrent à travers de nouveaux chemins pour le rétablir à leur profit.

C'est ainsi que nous trouvons parmi les aventuriers au service des Conquistadors presque autant de marchands italiens que d'adelantades espagnols, et Christophe Colomb, Génois.

Mais, dans ce transport d'énergies des côtes de la Méditerranée à celles de l'Atlantique, il faut insister sur le rôle que jouèrent les marchands de Nuremberg et d'Augsbourg ; il dépassa de beaucoup, en influence économique et même politique, les entreprises italiennes les plus audacieuses.

(1) *Der Fondaco dei Tedeschi in Venedig*, par Dr SIMONSFELD, Stuttgart, 1887.

Coupés de leur communications avec l'Orient, emportés dans la décadence vénitienne que les premières années du XVIe siècle commencent à rendre sensible, les marchands allemands s'installent dans les nouveaux marchés que baigne l'Atlantique, à Lisbonne d'un côté, à Anvers de l'autre.

Nous prendrons, comme exemple typique de cette transplantation, l'histoire de la plus grande puissance financière du temps, de cette richissime maison des Fugger, dont le nom était, au XVIe siècle, aussi célèbre que celui de Rothschild il y a trente ans.

A. — *L'époque des Fugger* (1).

Dès 1503, les Welser, les Vöhlin, d'autres marchands encore de la haute Allemagne, obtinrent, du roi Manuel, de Portugal, le droit d'établir des succursales à Lisbonne et, à l'imitation des trafiquants italiens, notamment de Carducci et de Bartholomeo Marchione, de Florence, ils participent, en 1505, au capital nécessaire à l'expédition d'une flotte vers les Indes. Parmi les noms allemands qui s'y retrouvent, on lit ceux de Höchstetter et des Imhof, et aussi le nom de Fugger.

Les Fugger, vers la fin du XVe siècle, devenus déjà de riches marchands d'Augsbourg, n'étaient un siècle auparavant que d'assez modestes tisserands venus de leur village (2), et ayant prospéré en ajoutant à leur métier les bénéfices du commerce.

(1) Pour toute cette partie il est bon de consulter, outre la magistrale étude d'EHRENBERG, *Das Zeitalter der Fugger*, deux volumes, 1896, les travaux de C. HAEBLER, notamment *Die Geschichte der Fuggerschen Handlung in Spanien* et de SCHULTE, *Die Fugger in Rom*.

(2) Langen ou Graben.

Les étoffes, depuis la futaine grossière jusqu'au drap fin des Flandres et au velours d'Italie, se négociaient alors avec profit sur le marché d'Augsbourg où abondaient le lin, venu d'Ulm, place voisine, et le coton, amené d'Orient, par le Fondaco vénitien *dei Tedeschi;* et, sans doute, les premiers Fugger ne firent-ils qu'ajouter à leur tissage familial d'heureuses spéculations sur la matière même de leur industrie.

Mais, à cette époque les mines d'argent, de fer et de cuivre qui étaient au Tyrol, depuis des siècles, faiblement exploitées par des mineurs locaux, furent successivement rachetées, dans le but d'assurer, en destination d'outre-mer, une puissante valeur d'échange. Les acquéreurs, des marchands d'Augsbourg, donnèrent à cette extraction languissante un tour systématique où on s'accorde à voir une des premières expressions modernes de l'industrie capitaliste. Dès 1448, les Fugger s'intéressent dans la principale de ces mines, à Schwaz, en Tyrol, grâce à l'intermédiaire, dit-on, d'un de leurs parents maternels, Bässinger, maître ès monnaies, et ils élargissent leur rayon vers Milan, Nuremberg et Breslau.

C'était l'heure où le besoin de métal précieux allait grandir non seulement par suite des plus vastes possibilités d'échanges, ou par le perfectionnement de la frappe monétaire, apparition des testoni, des « gros », mais encore par suite d'une industrialisation des armées. Avec la poudre, les mousquets et les canons, naquirent un art mercantile de la guerre, de véritables chefs d'industrie, les condottiers, un prolétariat, les lansquenets, des grèves, des mutineries et des rébellions. La haute paie des bandes nécessite un mouvement prodigieux d'or et d'argent. La formation territoriale

des grands États qui rend endémique la grande guerre, réduit les finances des maisons princières à la disette permanente.

Les maîtres du Tyrol, notamment le duc Sigismond, étaient soumis comme les autres à cette cruelle maladie, mais, ayant des mines, ils trouvèrent commode d'engager la production future chez un certain nombre de marchands d'Augsbourg. Nous voyons ainsi, en 1487, les Fugger entrer pour la première fois en relations avec les Habsbourg. Ce fait est des plus importants, non seulement pour leur histoire, mais pour l'Histoire; les destinées financières de la maison des Fugger accompagneront, comme un écho fidèle, les vicissitudes de la monarchie austro-espagnole.

Cependant, dès 1476, ils sont en rapports, non pas avec ceux qui exprimeront le mieux l'élargissement du Féodalisme laïque, les Empereurs, mais avec les chefs du Féodalisme clérical : les Papes.

Durant tout le moyen âge, la *Camera apostolica* (1), appelée justement *mater pecuniarum*, n'est qu'une puissante banque de dépôts : butin dont les différentes cités toscanes se disputent âprement la disposition et le contrôle.

Mais, au XVe siècle, Florence, qui l'a emporté sur toutes ses voisines, commence à donner des signes de décadence industrielle d'abord, financière ensuite.

Assurément, ils se défendent. Tandis que, avec la découverte de l'Amérique, les banquiers florentins tentent de reporter leur influence vers le Portugal et l'Espagne, ils s'efforcent aussi de regagner, du côté d'Anvers, la situation prépondérante qu'ils occupaient aux

(1) Woker, *Das kirchliche Finanzwesen der Päpste.*

Pays-Bas au temps de la grande gloire de Bruges; on les trouve en Angleterre et même sur la Baltique.

Mais si les Ruccellai s'installent comme facteurs des Médicis à Lubeck, si Gualterotti, de Florence, est, au début du XVIe siècle, une des puissances d'Anvers, les marchands et les financiers du Nord descendent en Italie avec les bandes de lansquenets. On voit, comme correspondants de la Curie, Victor Bacharen, de Cambrai, Arnold Strapper, Liévin van Dael et, surtout, la maison Guillaume Petri et Compagnie, de Malines.

Mais les commerçants d'Augsbourg et spécialement les Fugger devaient éclipser les Belges, dès le moment où le centre politique de la monarchie austro-espagnole, déjeté vers Cadix et Séville, cessa de coïncider avec son centre économique : Anvers.

Leur situation de producteurs de métaux précieux les avantageait puissamment. Rien de plus aisé que de se charger des paiements en espèces que la Curie romaine devait faire en Allemagne, Hongrie, Scandinavie, Pologne. Point n'était besoin que Rome expédiât de l'or ou de l'argent. Les Fugger avaient leurs succursales de Milan, de Venise, de Breslau, et leur situation devint tout à fait favorable le jour où, vers 1495, ils se lièrent par un mariage à Cracovie avec la famille de Jean Thurzo de Bethléemfalva, propriétaire de mines de cuivre dans la haute Hongrie, alliance qui leur ouvrait tout le nord-est de l'Europe, y compris la Russie.

En 1498, nous les voyons à la tête d'un syndicat du cuivre qui accapare le marché de Venise et c'est vers la même époque que le rôle des Fugger croît dans les affaires de la Curie romaine.

En 1501, ils prêtent une grande partie des fonds nécessaires à la guerre conduite contre les Turcs par

Venise et le roi de Hongrie, Vladislas, à l'intervention du Pape. Leur influence prédomine quand, à Alexandre VI, qui favorisait les Siennois, succède Pie III, grand ami des Allemands, et, enfin, Jules II, dont on prétend qu'il ne fut pas élu sans le secours de l'argent. On ajoute même que les Fugger le fournirent.

En 1507, il avait chez eux 100,000 ducats en dépôt et quand Léon X eut la tiare et l'anneau, les Fugger étaient devenus indispensables. La vente des indulgences qui provoque la Réforme ramène leur nom. Tetzel, le fameux prêcheur qui suscita Luther, voyageait avec un agent des Fugger. Après chaque opération, il comptait et partageait l'argent.

Comme on les trouve dans les coulisses de la Réforme, on les voit, génies familiers des Habsbourg, attester dans l'élection de Charles à l'Empire la puissance corruptrice de l'argent, alors, plus efficace qu'aujourd'hui, Dieu merci. Il s'en fallut de peu que François Ier réussit. Mais les Electeurs voulaient du bon argent ou de bonnes garanties sur les marchands allemands, et les Fugger veillaient, dévoués aux Habsbourg, maîtres de leurs mines du Tyrol, suzerains de leur repaire.

L'élection coûta 850,000 florins, dont 543,000 venaient des Fugger. Et on parle de nos maigres corruptions électorales!

Du coup, la maison acquit une prépondérance qui, à la mort de Jacob Fugger, son chef, le 30 décembre 1525, offrait, pour la première fois, le spectacle d'une grande puissance financière internationale.

Par les Thurzo, elle contrôlait la Pologne, la Hongrie, de même la Livonie et la Scandinavie, Danzig, Lübeck, la Silésie; Amsterdam et les Pays-Bas appelaient Jacob le roi du cuivre. Partout où planent victorieuses les

aigles noires de la maison impériale on voit suivre, en vol d'abeilles diligentes, les agents de la maison de banque. On les trouve d'abord, en ce premier quart du XVIe siècle, dans la patrie du féodal belge, leur obligé, Charles-Quint. Mais quand le Gantois se fait Castillan, les Fugger l'accompagnent. Pour l'argent, il n'y a pas de Pyrénées; en 1524, ils obtiennent, à 135,000 ducats, l'affermage des Maestragos, revenus de la couronne sur les ordres militaires de Saint-Jacques de Compostelle, d'Alcantara et de Calatrava.

Leur fortune, comme l'empire, s'espagnolise. Elle a, du reste, cru prodigieusement. En 1511, elle comprenait un total de 245,463 florins; en 1527, dix-sept années plus tard, elle monte à 1,824,411 florins, soit un gain de 927 p. c.

Ces énormes bénéfices provenaient avant tout du commerce de l'argent, mais il faut, pour en comprendre le succès, ajouter que, avec une intelligence tout à fait moderne, ils firent reposer leur supériorité sur un système de renseignements par poste et courriers privés, qui faisait de leurs bureaux le centre le mieux informé de l'Europe et même du monde.

Il faut ajouter aussi que, non seulement cette information exceptionnelle les mit hors pair dans les affaires d'argent, mais aussi dans le commerce de marchandises, épices lointaines ou même affaires locales de tissus qui avaient été le premier degré de leur fortune.

En un mot, cette grande puissance financière, première apparition de l'âge capitaliste, porte la marque de celui-ci. L'époque moderne se distingue par la supériorité de ceux qui peuvent s'assurer le contrôle sur tous les échanges. Les Fugger, en disposant à la fois, d'abord des relations les plus rapides dans l'espace et,

ensuite, de la monnaie, cristallisation et expression de la valeur dans le temps, contrôlaient puissamment les deux aspects caractéristiques des échanges modernes. Ils portent en leurs procédés la gestation de toute la finance présente.

B. — *La Bourse d'Anvers.*

Il serait tout à fait inexact de borner aux Fugger l'étude de la poussée capitaliste qui déplace l'axe des affaires, au début du XVIe siècle, vers l'Atlantique, sur les deux points extrêmes des Pays-Bas et de l'Espagne.

Leur exemple fut le plus retentissant, mais à côté d'eux nous relevons une foule de satellites ou d'astres secondaires, comme les Meuting, les Paumgartner, les Manlich, les Adler, les Rem, les Herbrot, les Tucher.

Détachons-en quelques-uns, non pour faire des monographies, mais pour détailler ce déplacement vers l'Ouest.

Prenons les Welser. Vieille famille commerçante d'Augsbourg, ils ont, comme les Fugger, entrepris l'exploitation de mines d'argent, mais ils se tournent rapidement vers les horizons atlantiques. Nous les trouvons au début du XVIe siècle organisant de Lisbonne des expéditions vers les Indes que bientôt le Roi de Portugal entrave. Nous les rencontrons aussi à côté des Fugger comme banquiers de la maison d'Espagne. Mais, dès 1507, ils ne se contentent pas d'Augsbourg et de Nuremberg, ils s'installent près de la cathédrale d'Anvers, dans la maison *La Rose d'or*, « de gulden Roose », avec un facteur actif, Lucas Rem et, comme les Fugger, ils sont partout : à Lisbonne, Dantzig, Venise, Milan, Rome, Genève, Fribourg, Berne, Zurich, Saragosse et Lyon.

Les Höchstetter, eux aussi, dès la fin du XVe siècle, s'installent à Anvers (1), et régissent les relations si importantes avec Lisbonne. Les Herwart, vers 1511, font de même, ainsi que Hieronymus Seiler, Sébastien Neidhart, les Haug, les Tucher, et les Imhof, installés « op 't Klapdorp ».

Vers 1530, pendant qu'à ce jeu Venise est de plus en plus désertée, Anvers grandit. En elle se concentrent toutes les énergies économiques des nations, occidentales, reportées vers l'Atlantique. Elle devient, en quelques années, métropole du Monde.

Certes, l'activité levantine est encore vivace; mais refoulée de Constantinople et désaxée vers l'ouest, la ligne des communications ne passe plus par Venise, ni par Augsbourg. L'ouest de la Méditerranée et les pays dépendant du Rhône deviennent des privilégiés. Toute l'économie levantine entamée sur ses débouchés orientaux par les hostilités turques et barbaresques, se replie en arrière dans le coin de Méditerranée provençale, qui, étant le plus éloigné des pirates, présente l'abri le plus sûr. Le port de Marseille grandit, les financiers génois, Lyon, riche place de commerce, puissante cité d'industrie, vont supplanter Florence. La fière ville du Lys Rouge n'était plus qu'une place de banquiers. Rien n'est plus facile à transférer qu'un marché d'argent. La cité tout entière, soieries et ducats, se transporte à Lyon. Les bandes françaises d'ordonnance, qui descendirent en Italie, ne savaient pas quel prodigieux butin elles allaient rapporter dans le vent de leurs drapeaux.

Un mariage célèbre exprimera cette poussée toscane : Catherine de Médicis, reine de France.

* * *

(1) Il existe encore à Anvers une Höchstetter straat.

Si Florence se vide au profit de Lyon, Venise se déserte pour Anvers. Le Fondaco dei Tedeschi s'installe à la Nieuwe Beurs.

Le principal trait du développement d'Anvers au XVIe siècle, aussi prodigieux que soudain, c'est l'afflux des étrangers, Allemands, Néerlandais, Portugais, Espagnols et Anglais. Leur déracinement, leur dénationalisation relative accuse la transformation qui s'est faite dans les mœurs.

A Bruges, à Venise, la base du commerce est la maison commune à tous les étrangers d'une même origine. C'est, caravansérails d'Orient, kapêleia antiques, fondaco vénitien, à la fois un hôtel, un magasin, un bureau de change, un entrepôt. Les facteurs envoyés de l'étranger y font un commun ménage. Ce sont des commis voyageurs. Chacun d'eux est mandataire d'une maison.

Cent ans après, à Anvers, les étrangers affluent, mais ils cessent de se localiser en « nations », ou d'être au service d'une seule entreprise. Le courtage et le change ne sont plus monopoles de corporations indigènes. Ils entrent dans le domaine de tous.

Les étrangers, les Allemands surtout, s'allient aux régnicoles qui leur confient des capitaux en dépôt, et ce pêle-mêle de gens s'engage de plus en plus dans le commerce des espèces; si bien que, en peu de temps, le trafic de marchandises est relativement délaissé. Le port tend à devenir de plus en plus une Bourse et surtout une Banque. Un siècle auparavant, le change se réglait sur Venise. Maintenant, il se dirige, vers Lyon pour partie, avant tout sur Anvers (1).

Guichardin a tracé de la métropole de l'Occident un

(1) JASTROW, *Die Welthandelstrassen*. Berlin, Simion, 1887.

excellent tableau, en 1566, au moment où s'affirmait, irrésistible, l'ascension de prospérité.

Anvers est cosmopolite. Outre les gens du pays, richement vêtus et reconnaissables à leurs bonnets, à leurs courts manteaux de fourrure et à leurs haut-de-chausses en chamois, il y a pour le commerce de marchandises beaucoup de Français et plus de mille négociants allemands, des Danois, Osterlins, Espagnols ou Portugal lois, des Italiens, en longues robes orientales et, les Anglais enfin, en fraise blanche et feutre noir. Pour le commerce d'argent, « qui mène l'autre », on retrouve, « outre les Focquers (1), Allemands d'Augsbourg », les facteurs des principaux chefs d'Etat : Jaspar Schetz et Jan Lopez Gallo de Male, pour le Roy d'Espagne; Francisco Pesoa, pour le Roy de Portugal; « Thomas Grassan » (2), pour la Reine d'Angleterre.

Commerce d'argent, commerce de marchandises ne sont plus limités comme au moyen âge, aux temps de foire. Deux fois par an, autrefois, à la Pentecôte au printemps, à la Saint-Remy en automne, cinquante ou soixante vaisseaux anglais apportaient la marée équinoxiale de leurs draps. Au XVIe siècle, en outre, il y a un trafic venu des quatre points cardinaux. Tout d'abord, les Italiens qui, durant les siècles précédents, ont monopolisé le commerce du Levant. D'Ancône, de Bologne viennent épices, drogues, cotons, soies, draps d'or et d'argent. De Venise, girofle, cannelle, noix muscades, gingembre, rhubarbe, casse, agarico, sang de dragon, mummia, feuille séné, colloquinte, scamoné, tutie, mithridath, thériaque, draps de soie, camelots,

(1) Les Fugger.
(2) Thomas Gresham.

tapis, samis, écarlates, cotons, indigo. De Naples et de Sicile, soie, safran, galle et vin. De Milan, draps de soie et d'or, futaines, draps fins, riz, armures, merceries, fromages. De Florence, draps de soie et d'argent frisés et filés, soies, capitons et filoselle, peaux et martres. De Gênes, velours, draps et satins, draps de soie de Mantoue et de Lucques, huiles de Pouilles, soufre, étain, alun, plomb, garance, cire, lin, suif, poisson salé...

Mais le transfert de l'expansion maritime vers l'Atlantique a enrayé le développement du commerce méditerranéen. « Les Vénitiens, dit Guichardin, souloient, devant que tel commerce leur fut empêché par le Roy de Portugal, conduire par mer toutes les épices et presque toutes drogues. » L'Espagne et le Portugal les ont, en effet, accaparées. D'Espagne, outre la laine, dit encore Guichardin, « amène-t-on sortes incroyables de marchandises », joyaux et perles, or, argent pur, cochenille, salsepareille, santal et, en somme, plus abondantes, moins fines et à meilleur prix, la plupart des choses que nous venons de citer, concurrence dont l'Italie se trouve navrée gravement.

Les Portugais, maîtres des Indes orientales, achèvent d'entamer les positions italiennes en expédiant tous les ans, à Anvers, pour plus d'un million d'écus.

Du côté de l'Occident, le principal afflux est celui des drapiers anglais. « La quantité des draps qu'on amène d'iceluy Royaume est chose merveilleuse... ils monteraient par an plus de quatre millions d'or... Compté le bailler et le prendre, le commerce qu'a l'Angleterre avec ces Pays bas monte chaque année plus de douze millions d'écus (1). »

(1) GUICHARDIN, *op. cit.*

Les Allemands et les Français sont laissés fort en arrière. Certes, en grandes quantités, le monopole osterlin des Fugger y dirige le cuivre; de la Baltique affluent les blés, l'ambre, les fourrures; la France expédie le sel de Bruage et les vins bordelais, mais le poivre portugais, le cuivre allemand, n'ont pas l'importance des marchandises britanniques. Qu'est-ce que tout cela contre les draps anglais?

La Banque elle-même y est subordonnée malgré la popularisation du commerce de l'argent. Il y a deux Bourses à Anvers, la vieille Bourse et la nouvelle. Celle-ci qui se tient une heure après la précédente, traite du change et des dépôts. C'est la Bourse de l'argent, celle que fréquentent les spéculateurs italiens, espagnols, allemands surtout. A l'autre, on achète et on vend des marchandises, et ce n'est pas une pure coïncidence si celle-ci se tient dans un bâtiment qui s'appelle la Bourse des Anglais. La destinée de ces deux marchés et, en quelque manière, leur rivalité, entraîne, avec elle, toutes les destinées d'Anvers. Plus le contrôle du trafic des marchandises diminue au profit des affaires de banque et plus le véritable trafic échappe aux Anversois. Les Anglais, détenteurs du produit le plus demandé, n'auront pas grand'chose à faire pour communiquer directement de Londres avec les Levantins et les Orientaux. Le transfert du marché de l'Oude Beurs anversoise, au quai de la Tamise, se fera sans secousse, et par un comble de sottise, dont les déplorables effets contribueront à fixer pour longtemps la politique économique dans la religion de la balance du commerce, les Anversois de la Nieuwe Beurs prêteront aux Anglais l'argent dont ceux-ci vont se servir pour les battre. Les Anversois se laisseront aisément

faire : « Ce sont personnes humaines, civiles, ingénieuses, promptes à imiter l'étranger, faciles à faire parentage avec lui (1) » et qui vivent « pour le jourd'huy ». Affamés de nopces et de danses, et sans politique prévoyante, ce nœud de marchands n'est pas un nid de fourmis mais un pêle-mêle de cigales. Combien durera leur luxueux tumulte? L'espace d'un matin?

En 1576, Guichardin le constate avec mélancolie et ce n'est déjà plus une prophétie, le sonnet qui sert de dédicace à son œuvre (2). Ce dernier vers, si pessimiste, comme il retentit puissamment, ô belle Anvers :

Briefve auras vie, hélas, et fortune en ce monde!

C. — *Sir Thomas Gresham.*

A l'intérieur du royaume, Cecil, dont nous avons déjà parlé, à l'extérieur, sir Thomas Gresham, tels sont les deux piliers qui supportent les lourds débuts de l'impérialisme anglais. L'un d'eux agit directement sur les conseils de la Couronne, l'autre prépare, en Brabant, la suite des événements qui va transporter la Bourse des Anglais dans leur propre pays. C'est une sorte d'ambas-

(1) GUICHARDIN, *op. cit.*

(2) Rends grâce a Dieu très humble et louange condigne — D'un tant preclare don, et ample, ô belle Anvers — Que de tous les païs que sont en l'univers — Richesses tu reçois et en es souveraine.— Poursui ta course, et tends victorieuse et digne, — Au comble de grandeur. Mais cependant divers — Ne trouvras, que tant plus (note moi bien ces vers) — Tu t'eleves et prens force et s'accroist ton domine — Tant plus sois vigilante et jalouse procure — Qu'en si prospere etat tes fils par aventure — Ne changent s'enivrant un estre tant joconde. — Car s'ils sont orgueilleux, injustes, déceveurs — A Bacchus adonnez, de l'autrui ravisseurs — Briefve auras vie (hélas) et fortune en ce monde.

GUICHARDIN (1578).

sadeur du commerce, un missionnaire *in partibus infidelium.*

La famille Gresham était originaire des environs de Norfolk. Là, dès le début du XIIe siècle, était venu s'établir un grand nombre de tisserands flamands; leur influence est demeurée sensible dans l'architecture locale. Ils introduisirent notamment l'usage de la brique (1).

Les relations avec la Belgique s'étaient ressenties de cette origine. Les quatre fils de John Gresham, l'ancêtre, se vouent à la carrière commerciale et spécialement au trafic avec les Pays-Bas. Thomas Gresham, un des petits-fils, naquit vers 1519 à Londres. Orphelin de sa mère, élevé à Cambridge, nous le retrouvons à vingt-cinq ans, membre de la Mercer's Company, et chargé de missions commerciales sur le continent. Mais son rôle et son influence publique ne commencent que le jour où il est nommé facteur royal d'Angleterre à Anvers, en 1551.

C'était un poste de confiance et une véritable ambassade. Son prédécesseur, Stephen Vaughan, mort en 1550, avait eu sa principale résidence à Augsbourg, et faisait des affaires avec les banquiers haut allemands, notamment les Fugger.

Mais la haute Allemagne décline au profit des Pays-Bas. En lui succédant, Gresham se fixe à Anvers où il vit sur un pied de libéralité fastueuse.

En riche gentilhomme, tel il est peint par Antonio Moro; son pourpoint de velours et de satin, son bonnet noir, font ressortir l'orfèvrerie de ses bijoux et de ses armes; dans sa longue figure à barbe roussâtre luisent

(1) BURGON, *Life and times of Sir Th. Gresham.* — Londres, Jennings, 1839.

des yeux bruns. Son grand ami est un Flamand, Gaspard Schetz, seigneur de Grobbendonck, et facteur de Charles-Quint.

A l'arrivée de Marie Tudor sur le trône, la faction Cecil, dont faisait partie l'antipapiste Gresham, se trouve en disgrâce. Ses talents de négociateur le font néanmoins maintenir en charge, au moins de manière intermittente. Mais sa période d'activité véritable commence avec le règne d'Elisabeth, c'est-à-dire avec la toute-puissance de Cecil. Pourtant, Sir Thomas, négociant de tradition, est loin d'abandonner ses affaires de Lombard street, confiées à un facteur.

Nous ne sommes pas exactement éclairés sur les opérations qu'il traita pour le compte de la Reine. Nous savons qu'il était question de prêts faits à la Cour d'Angleterre. Mais quelle que soit la gloire dont la patrie reconnaissante a auréolé sa figure, Gresham fut une manière d'espion qui semble avoir surtout corrompu un certain nombre de manieurs d'argent, comme Schetz ou Van Dale (1). Fiez-vous au patriotisme des financiers! Bien qu'étant les argentiers de Philippe II, ils paraissent avoir fait mainte affaire avec ses ennemis. Il n'y a pas de malhonnête profit. Pourquoi s'inquiéter, du reste? L'Anglais avait une table fastueuse, un bon garçonnisme, qui endormait les méfiances. Il buvait intrépidement, et son inaltérable sang-froid desserrait les bouches les mieux closes. Son bon vin ne fit-il pas jaser un jour Guillaume d'Orange? Délier la langue du Taciturne!

Au début de son séjour à Anvers, il s'agit de prêter de fortes sommes à la Couronne d'Angleterre; mais si les prêts à Philippe II s'évaporent en propagandes

(1) Nous négligeons Dansell, qui ne fit que passer.

lointaines, les 75,000 livres que Gresham obtient sont destinées à la frappe de monnaies anglaises. Ainsi, le marché de Londres assure et épure son crédit. Tandis que le roi Philippe, perpétuellement endetté, offre le type du mauvais payeur qui conduit l'Espagne à la banqueroute, la reine Élisabeth, mesquinement, mais sûrement économe, acquitte assez régulièrement ses échéances.

Anvers est riche, assurément. Mais l'œil de Gresham, aussi perspicace que celui de Guichardin, voit clairement sur quoi cette prospérité repose. Quelle résistance peuvent offrir à la première tourmente européenne ces spéculateurs anversois? Ils font des affaires de banque, mais lesquelles? Des placements de dépôts, à la manière des paysans de nos campagnes qui vont imprudemment porter leur argent chez le notaire. Celui-ci leur paie un intérêt et lie sa fortune à celle d'un financier. Gare la débâcle! A la première panique, la foule des déposants assiège les guichets. Que faire si l'argent a passé dans les caisses sans fond de la monarchie espagnole?

Certes, à côté de cette perte de forces vives, fuite qui gaspille en aventures l'argent des Pays-Bas, il y a un fond robuste d'industrie et un vaste commerce de marchandises. C'est le bas de laine brabançon. Tant que l'Escaut verra, par centaines, les navires osterlins et levantins, les apprêteurs de drap répareront les désastres. Mais d'où vient la matière du commerce et de l'industrie? D'Angleterre. Et quelle est la situation des marchands anglais et flamands? Elle s'exprime par la rivalité de deux groupements célèbres, la Hanse et les Merchant Adventurers. Or, la Hanse, autrefois toute puissante à Londres, puisqu'elle en porta le nom, a décliné avec l'industrie drapière du continent, au point

de n'être plus qu'une ombre. Par contre, les Merchant Adventurers, exprimant l'ascension concurrente de l'industrie anglaise, ont pris l'offensive et passé le détroit. Fixés d'abord à Bruges, et dégoûtés par les vexations de leurs concurrents, ils émigrent à Anvers et Bruges en meurt. Leurs draps bruts y entraînent la création d'industries de finissage, qui, avec les tissages du plat pays, achèvent de ruiner les chefs villes de Flandre. Mais que les Anglais cessent d'apporter leurs draps, et, à son tour, l'industrie anversoise est morte!

Le commerce des marchandises n'est guère plus solide. L'arrivée des cargaisons dans l'Escaut suppose la liberté des mers, c'est-à-dire une flotte brabançonne. Or, il n'y a pas de navires anversois.

Au contraire, les bouches du fleuve sont gardées par des marins zélandais, envieux et jaloux de la cité de l'Escaut. Au premier signal, ils se transformeront en pirates. En outre, le négoce des marchandises qui affluent des quatre points cardinaux repose sur l'arrivée des draps anglais.

De quel côté que se tourne l'œil observateur de Gresham le marchand, il constate que les atouts de la partie sont dans les mains de ses compatriotes. Chaque année leur position se renforce, tant du côté du marché monétaire que des marchandises. Il leur faut un débouché continental assurément, mais Anvers n'est pas indispensable. Ce sera Calais, Emden ou Hambourg. Et, tandis que Français ou Allemands se disputeront la passagère aubaine, le marché de Londres, tiers larron, ne cessera de grandir.

Dès 1558, du reste, sir Thomas Gresham a reporté le centre de ses affaires de la Nieuwe Beurs à Lombard street. Il laisse à Anvers un autre lui-même, le facteur

Richard Clough. Mais il semble que ce soit pour surveiller le déménagement. Elisabeth ne fait plus d'affaires chez nous que pour y contrecarrer les opérations financières de Philippe. C'est sur les ennemis de l'Espagne qu'elle s'appuie. Elle cherche son crédit dans la basse Allemagne, en lui faisant espérer l'étape anversoise des draps et surtout, idée saine et féconde, à Londres même, chez les siens.

Qu'importe à sir Thomas Gresham que les affaires déclinent sur la place d'Anvers? Ne doit-il pas se réjouir de l'immigration qui, déjà sensible auparavant, couvre tout à coup, après l'exécution du comte d'Egmont, l'Angleterre d'une débandade de fugitifs? De tous ceux qu'il a croisés sur la place de Meir, antipapistes comme lui, la plupart sont venus le rejoindre. Par ce fait, le marché d'Anvers est déjà transféré à Londres. Mais sir Thomas Gresham tiendra à symboliser l'événement par une construction matérielle.

Déjà, en 1534, sir Richard Gresham, son père, qui avait habité Anvers, avait tenté de construire, à l'imitation de la métropole brabançonne, une Bourse à Londres. Le fils va pieusement réaliser l'idéal du père.

C'est lui qui, à côté de Lombard Street, la vieille Bourse, ancien cours des choses, bâtit le Royal Exchange, la Bourse moderne, le nouveau cours; et les détails de cette édification sont eux-mêmes symboliques.

La monnaie qui s'y change a été faite, et avec le crédit anversois, et avec l'or des galions d'Albe, saisis à Douvres. Les plus âpres hommes d'affaires qui disputent sous ses arcades portaient hier encore le bonnet de fourrure brabançon. Mais il y a plus. Les pierres et les briques du bâtiment lui-même viennent de Wallonie et de Flan-

dre. Un architecte de chez nous, Henrique (1), en a dessiné les plans. Les chênes de nos forêts en ont fourni les bois, les fers sont sortis de notre sol, et ce sont des mains belges qui ont assemblé l'édifice.

Toute la puissance, toute l'expansion anglaises vont surgir de cette cour bordée de colonnades, et tout ce qui s'y trouve hommes, argent, art et matière, vient de chez nous.

C'est l'aboutissement d'une évolution. Depuis le XIVe siècle, le phénomène se prépare. A chaque émeute, à chaque guerre, notre industrie a transplanté chaque fois quelques boutures en terreau anglais. Cette fois, c'est tout le système capitaliste en gestation dans la Bourse d'Anvers qui, en une fois, passe l'eau, et s'installe, par les soins de Gresham, dans les bâtiments belgiques du Royal Exchange.

Et nous pourrions dire que toute l'expansion, tout l'impérialisme anglais n'est qu'un heureux rameau de notre Belgique, si, à côté des transformations du marché métropolitain, cette expansion ne supposait une marine et des possessions coloniales, bref une action extérieure qui doit avoir son histoire propre. Ainsi se complétera l'analyse des premiers éléments qui concourent à la formation de l'impérialisme anglais.

D. — *Les Corsaires.*

Ce sont des corsaires qui ont fait la puissance maritime anglaise et qui ont poussé, malgré eux pour ainsi dire, l'indécise Elisabeth et le trop prudent Cecil. L'expansion coloniale ne vient que plus tard, mais ceux qui, à la fin du XVIe siècle, anticipant sur les destinées

(1) Henri Van Paeschen.

britanniques, donnent à l'immense empire mondial de l'Espagne la première et fatale secousse, ce sont quelques aventuriers, moitié héros, moitié pirates.

Nous avons commencé cette histoire de l'impérialisme aux environs de l'année 1580. Depuis plus de vingt années, Elisabeth et Cecil ont concentré les forces économiques de l'Angleterre, et leur mot d'ordre a été : « La paix, encore la paix, toujours la paix ». Mais cette paix a été active. Cecil l'occupe à jeter les bases d'un établissement maritime. Cet homme d'Etat, pompeusement et médiocrement peint par Gheeradts, barbe blanche dans un manteau de velours incarnadin, est doublé d'une âme de marchand. Certes, sa face blème entrevoit nettement que la force militaire de son royaume doit dominer sur mer, mais il sait qu'il n'y a pas de thalassocratie sans marine marchande. Il perfectionne d'abord les bases matérielles indispensables, cherche à assurer à l'Angleterre les conditions d'une bonne construction navale, fait réparer les ports. Ses yeux gris et clairs veillent aussi à la formation des hommes. Pour avoir des équipages bons et nombreux, il encourage la pêche. Quant au reste, c'est aux marchands de Londres, selon lui, à armer pour un commerce paisible et régulier.

A une âme aussi sainement ordonnée, la piraterie et les corsaires devaient apparaître comme un mal détestable. Si le Chancelier pâle aux yeux gris avait été le seul maître de l'Angleterre, il est possible que la grande ère des conquêtes maritimes eût été longtemps retardée, et on se demande si le Royaume-Uni l'eût emporté dans le conflit si inégal en apparence entre quelques millions d'insulaires et la monarchie mondiale de l'Espagne. Tant il est vrai qu'en matière de gouvernement comme en d'autres, la raison, le bon sens et les temporisations

de la sagesse ne sont pas toujours les forces les meilleures, et à tout le moins ne suffisent pas, si elles ne sont pas accompagnées des actions désordonnées et parfois dangereuses par lesquelles l'énergique enthousiasme des âmes aventureuses peut dominer la destinée.

Le peuple de marins qui vivait sur les côtes de la mer du Nord et de la Manche, surtout en Zélande et en Angleterre, comptait des pilleurs d'épaves, pirates et corsaires à foison. Attentifs aux occasions, avec quelle ardeur ne donnaient-ils pas la chasse aux riches vaisseaux, alors Espagnols! Le sage Cecil, la verge blanche à la main, persécutait ces éléments de désordre, mais Elisabeth n'y était pas tout à fait insensible, et si elle répond aux plaintes de l'ambassadeur d'Espagne par des atermoiements qui sont bien dans son caractère, on peut ajouter qu'ils étaient dictés par une secrète sympathie pour les corsaires.

L'appui qu'elle prêta, malgré les efforts de Cecil, à Hawkins, Drake et Raleigh, tout insuffisant qu'il leur parut, venait d'un profond sentiment politique. Le jour où, alliés à la tempête, leur ardeur donna la chasse à l'Armada victorieusement, il fut prouvé qu'elle avait eu raison.

***

Hawkins, un négrier; Drake, un capitaine; Raleigh, un idéaliste; ces trois noms portent avec eux, à la fin du XVIe siècle, toutes les espérances conquérantes de la jeune marine britannique. Mais de ces trois hardis marins, de ces *sea-dogs*, Hawkins n'est qu'une brute esclavagiste qui a l'inconscience de baptiser son ergastule flottant : le *Jésus*. Raleigh, haute intelligence, caractère antique, à la fois marin et poète, tient tout

entier dans sa belle devise : *Nec mortem peto, nec finem fugio,* mais c'est une figure d'exception. Le type qui représente le mieux la poussée moyenne des corsaires, c'est le second, sir Francis.

Nous avons fixé aux environs de l'an 1580 les débuts de l'impérialisme anglais. Or, cette année-là, au jour de la saint Michel, la rade de Plymouth était lieu de vive émotion nationale. Venait d'y jeter l'ancre le premier navire anglais qui eut fait le tour du globe. Mais ce n'était ni la longue absence de trois ans, ni la prouesse accomplie qui faisait fermenter les têtes. L'ivresse était faite d'un mélange de chauvinisme et de cupidité. Comment! De cette même rade on les avait vu partir le 15 novembre 1577, dans le scepticisme et l'inquiétude et malgré l'hostilité déclarée de Cecil. La flotte comptait trois navires, soi-disant armés pour le commerce du Levant, le *Pelican*, 100 tonnes, le *Mary Gold,* 30 tonnes, et l'*Elisabeth,* 80 tonnes. On avait, l'année d'avant, vu revenir ce dernier dont le capitaine Winter avait raconté la terrible odyssée; d'abord, à l'entrée du détroit de Magellan, le supplice du traitre Doughty, secrètement aposté à bord par Cecil, puis l'ouragan, engloutissant le *Mary Gold* et emportant à l'horizon Drake et son navire, à la mort sans doute. Et voici que réapparaissait, sur le *Pelican*, rebaptisé *Golden Hind, Biche d'Or,* le téméraire navigateur que tous croyaient perdu. Et porté par quel vent de richesse et d'audace! Dans les flancs, un butin de plusieurs millions de livres, et pour l'héroïsme des âmes aventureuses, un égrènement de prodiges.

Certes, Drake avait été à rude école. Dix ans auparavant, lieutenant de Hawkins, son cousin, on l'avait vu à l'œuvre. Comme la plupart des corsaires, ils captu-

raient d'infortunés esclaves sur les côtes de Guinée, pour les vendre dans les colonies espagnoles, en contrebande.

L'aventure qui se passa en 1568 était encore dans toutes les mémoires. Acculés par un ouragan dans le grand port de l'Amérique centrale, Saint-Jean de Ulna, autrement dit Vera Cruz, les trois bâtiments d'Hawkins, le *Jésus* chargé d'or, la *Minion* et la *Judith*, commandée par Drake, y furent rejoints par treize vaisseaux de guerre espagnols, qui étaient à leur recherche. La tempête ayant mis tous les navires assez mal en point et les Anglais s'étant établis sur un îlot qui commandait le port, une trève fut conclue, que les Espagnols rompirent par une assez lâche trahison, en attaquant la flotte anglaise à l'improviste, le 24 septembre, à midi. Le combat fut terrible. Quand le *Jésus* sombra et que Hawkins regagna sur un canot la *Minion* et la *Judith* qui s'échappaient à toutes voiles, quatre navires espagnols, y compris l'amiral, avaient coulé bas et le navire vice-amiral était en flammes.

Mais voici que ce fait d'armes, qui avait excité l'envie de tous les corsaires, était largement dépassé par l'odyssée de Drake. Décidé à venger la perte des trésors du *Jésus*, il s'était, il est vrai, dédommagé une fois déjà, en 1572 ; après avoir osé capturer un vaisseau espagnol sous les canons mêmes de Carthagène, il s'était allié aux esclaves marrons qui pullulaient dans les bois et avait pillé la caravane d'or, d'argent et de pierres précieuses qui descendait annuellement du Pérou.

Mais, ce qui importait par-dessus tout, il avait, étant à la guette du convoi dans l'isthme, aperçu l'immensité de l'océan Pacifique.

C'est alors qu'avait germé en lui le projet considérable

de pénétrer par le détroit de Magellan dans ces eaux encore inconnues des navires anglais et qu'avait commencé l'entreprise au cours de laquelle tout le monde avait cru à sa perte et dont en 1580, à Plymouth, il réchappait miraculeusement.

Que s'était-il passé ?

Le mirage d'El-dorado avait en lui vaincu la tempête. Repoussé à 600 milles vers le sud-ouest, il remonta vainement le long de la côte, l'*Elisabeth* avait disparu. Mais insensible, ainsi que Pizarre autrefois, à tout ce qui n'était pas son rêve, cette âme opiniâtre persista, et, débaptisant son navire, auquel il donna le nom de *Golden Hind*, *Biche d'or*, le flibustier décida audacieusement d'agir tout seul (1).

L'inertie d'une paix immémoriale faisait des établissements espagnols une proie facile. Partout le *Golden Hind* apparaît comme l'imprévu d'un orage. A Valparaiso, 400 livres d'or en barres et l'orfèvrerie de l'église; à Tarapaca, une cargaison de lingots d'argent évaluée à un demi-million de ducats; à Araca, cinquante barres d'argent; près de Lima, 80 livres d'or et des émeraudes. Partout ils pillent sans rencontrer la résistance d'adversaires déconcertés, mais chaque fois, après quelques heures, ils s'empressent de fuir; la soudaineté de leur apparition les sauve. Cependant, il manque à leurs succès grandissants un coup de triomphe final. La destinée bienveillante le leur réserve. Le galion *Notre-Dame de la Conception*, qui, une fois l'an, transporte vers Panama les trésors du Pérou, le fameux *navio del Oro*, vogue, pesamment chargé, à quelques journées de

(1) Cf. JOHN BRIDGE, *L'impérialisme britannique*, 2e éd. française. — Paris, p. 37 et s.

voile. C'est un jeu pour le flibustier d'emplir de ses fabuleuses richesses la carène de son bâtiment.

Il ne suffisait pas d'avoir ainsi profité de l'indolence et de l'inattention espagnoles, il fallait, après avoir capturé un des plus formidables butins de l'histoire, réussir à le ramener en Angleterre. Revenir le long de la côte chilienne, vers les croiseurs espagnols et les tempêtes de la Patagonie, Drake n'y songea pas un instant, et, avec la même résolution que Magellan, il cingla à travers l'Océan désert, d'abord vers le nord, puis vers l'ouest. Il toucha aux Célèbes, aux Moluques, au Cap, et regagna l'Angleterre, ayant ainsi achevé la circumnavigation du globe.

* * *

Parmi les incidents de ce voyage, notons celui de Porto San Julian, près du détroit de Magellan.

Depuis sept mois que la flottille avait quitté Plymouth, la glace, la neige, l'ouragan avaient accablé les équipages de Drake. La mutinerie grondait. Si le printemps avait apporté le calme au déchaînement de l'Atlantique, et si leur escale à Porto San-Julian leur promettait quelque répit, la paix et la bienveillance n'étaient plus dans les âmes.

Nous avons dit que Burleigh, hostile à toute aventure, avait exigé dans l'expédition un homme à lui; et quand la flotte quitta l'Angleterre, elle emportait une créature de Cecil, Thomas Doughty. Celui-ci, se jugeant de condition supérieure, ne se comporta qu'à sa guise, et, après plusieurs incartades, à l'arrivée dans la baie de San-Julian, il était nettement en révolte, ou tout au moins gênait le chef.

Or, un macabre spectacle y frappa les yeux. La solitude sauvage était peuplée de gibets. Soixante ans auparavant, Magellan y avait, lui aussi, cherché refuge et contre l'océan et contre la rébellion.

Il avait pendu les mutins après, dit-on, les avoir fait poignarder la nuit. L'amiral anglais ne fut pas sourd à cet exemple. Doughty fut non poignardé et pendu, mais jugé, condamné et décapité devant les potences portugaises. Mais, de même que, dans les erreurs des conquistadors, flotte une atmosphère de religiosité passionnée, la même étrange ferveur, animant cette colonisation protestante, montre bien le goût universel du temps. A Pizarre qui, au départ de Panama, communie solennellement, qui, assassine l'Inca après l'avoir fait baptiser, et meurt la bouche sur une croix tracée de son sang, on peut opposer la scène de Porto San Julian. Drake et Doughty agenouillés en face d'un autel, se pardonnant solennellement, l'un cette prétendue trahison, toute fraîche, l'autre sa propre mort à l'unanimité décrétée et quelques instants après la tête de Doughty roulant aux pieds des gibets. Ces tragédies ont le même accent. Elles se valent.

Mais les scènes espagnoles sont annonciatrices d'un apostolat inexorablement déprédateur, sans aucune des patientes vertus qui caractériseront la lente ascension des colonies britanniqnes, tandis que l'autre, malgré son étroite et peut être injuste cruauté, fait pressentir à quarante années de distance l'épisode puritain des *Pilgrim fathers* et l'expédition du *Mayflower*.

* * *

On comprend le prodigieux élan maritime qui suivit: le pillage littoral des épaves et la piraterie locale se

transformant en lointaine flibuste. Quel retentissement! Vanité! quel exemple! la visite de la Reine et son dîner à bord du *Golden Hind* amené à Deptford, l'ennoblissement de Drake! Fierté patriotique, passion puritaine, quelle joie aux vaines réclamations de l'ambassadeur d'Espagne et surtout, ô passions mercantiles en éveil, les prodigieux bénéfices du pirate : triomphe de l'héroïsme et de la cupidité! La foi protestante et le brigandage sont d'accord. Partout on arme en course. Drake donne l'exemple. Il pille Santiago du Cap Vert, il rançonne Saint-Dominique et Carthagène; en 1587, « tirant la barbe au roi d'Espagne », il incendie sa flotte dans le port même de Cadix. En outre, événement capital qui va orienter l'expansion coloniale pour trois siècles, il capture un grand vaisseau portugais. Il est bondé des précieuses épices des Indes orientales, mais surtout il est porteur de documents plus précieux encore sur les secrètes relations des commerçants ibériques avec l'Inde et la Chine.

C'est l'heure où Anvers voit s'approcher les canons de Farnèse, c'est l'instant où les marchés coloniaux qui y trouvaient leur centre sont désemparés. La chute de Constantinople et la découverte du Nouveau-Monde, avaient déjà produit pareil effet. De même que les Italiens et les Allemands y répondirent par la splendeur d'Anvers, tous les réfugiés des Pays-Bas groupés dans l'asile insulaire vont y ajouter la gloire de Londres. Comment, les Portugais s'enrichissent aux Indes! Le temps de canonner à travers la tempête les vaisseaux dispersés de l'Armada, — *Afflavit Deus et dissipantur*, — voici Drake, et, rajeuni, le vieil Hawkins lui-même, qui s'élancent sur les traces de Vasco de Gama. Tout le commerce colonial s'empresse dans le sillage de leurs

navires. En 1600, Elisabeth fonde la Compagnie pour le commerce des Indes orientales.

L'Espagnol et le Portugais, si facilement écartés, n'est-ce pas la partie gagnée? Pas encore. La maison est fondée. La base en paraît prospère et solide. Mais elle n'est pas seule au monde. L'immense empire espagnol est ébranlé mais la machine, prodigieusement vaste, est étonnamment solide. Et surtout à côté des Anglais, il y a des nouveaux venus aussi hardis que Hawkins et que Drake : les corsaires zélandais et français. Et puis, le flot des réfugiés anversois ne s'est pas seulement porté à Londres. Les Pays-Bas n'ont pas totalement succombé. Après Anvers, héritière de Bruges, à côté de Londres, héritière d'Anvers, vient Amsterdam, héritière d'Anvers, elle aussi.

Mais c'est une nouvelle période qui s'ouvre. Des concurrents, des adversaires peuvent surgir. Avec le vent des corsaires qui enfle victorieusement ses voiles, l'impérialisme anglais n'en est pas moins né.

CHAPITRE II

L'ESPRIT JUIF ET L'ESPRIT JÉSUITE

Préambule.

Au XVIIe siècle il y a au monde deux grandes puissances visibles, la hollandaise et la française, et deux grandes forces invisibles : le Juif et le Jésuite.

Il ne serait pas tout à fait exact de parler d'un impérialisme jésuite, non plus que d'un impérialisme juif; mais l'esprit juif, comme l'esprit jésuite, ont à ce point pénétré l'impérialisme moderne qu'il est impossible d'en exposer la genèse sans parler de leurs conflits.

Max Weber a montré l'individualisme protestant source du capitalisme occidental, et Sombart vient de mettre en lumière son allié, le rationalisme juif. L'heure est venue de les placer en face de leur plus redoutable adversaire : la mystique jésuite.

Ce formidable duel entre deux conceptions de la vie, qui remplit trois siècles, est aussi une lutte économique.

§ 1er. — *La nouvelle Jérusalem.*

Le XVe siècle est pour les Juifs un temps d'épreuves. En 1439, ils sont chassés d'Augsbourg; en 1492, de Sicile et d'Espagne; en 1498, de Nuremberg et dans l'Italie entière leur situation se fait incertaine.

C'est l'heure où tout le monde méditerranéen, privé

de la route traditionnelle des Indes, cherche à travers l'Atlantique, dans un ciel ignoré, le lever d'étoiles nouvelles. C'est l'heure où Christophe Colomb découvre le Nouveau-Monde, mais il est commandité par des Juifs et c'est un Juif, Luis de Torres, qui, le premier, touche le sol américain. Tout le monde patient des ghettos et des synagogues, tribus faméliques aux prunelles ardentes, se sont mis en route vers l'or du soleil couchant. Les Shephardim ouvrent la marche, qui se disent descendants de la tribu de Juda (1). Ce sont ceux que nous appelons les Juifs portugais et qui, au sein de la race, jouent les aristocrates, tandis que les Askhenazim, Juifs d'Allemagne et de Pologne, meute venue à la curée plus tard, figurent la plèbe.

La Terre promise de ce nouvel exode, la cité des prodigieux profits et des grappes lourdes, elle est située là où les goym ont déjà bâti des halles bondées de marchandises, là où les rois du grand commerce ont déjà placé leurs facteurs, là où ces vieilles règles corporatives n'existent pas, qui handicapaient les chrétiens et forçaient à vendre sous des sceaux plombés un drap de scrupuleuse qualité. C'est, en un mot, la cité de l'Escaut, marché ouvert à tous où, dans une licence encore inconnue, ils vont pouvoir ingénieusement débattre la loi selon leurs docteurs et fixer en liberté le cours des marchandises et le change des monnaies (2). Certes, le flot se divise. En France, Lyon, Marseille, Bordeaux, Rouen, en reçoivent une bonne part; en Allemagne, Hambourg et surtout Francfort; en Italie, Livourne, et déjà en Angleterre, Londres. Mais, ès pays de Flandres, ce qui les

(1) Ullmann, *Histoire des Juifs espagnols*. — Francfort, 1908.

(2) Caro, *Sozial und Wirtschaftsgeschichte der Juden*. — Leipzig, 1908.

attire surtout, c'est la Bourse d'Anvers. Comment! Plus d'entraves? Autrefois, chaque seigneur, chaque ville, ne pensant qu'à la consommation, à la valeur d'usage, arrêtait la spéculation juive chaque fois qu'elle dépassait les besoins; les prix n'avaient qu'une portée restreinte et locale. Aujourd'hui, au contraire, que les échanges abondent, que le numéraire afflue, que, sous les facilités de ravitaillement, les prix montent, toutes choses fongibles, et spécialement les denrées alimentaires, peuvent être échangées par grandes masses et leur circulation simplifiée, se soumettre à un ensemble d'ingénieux calculs. De même que le banquier escompte le transport de l'argent dans le temps ou dans l'espace, le marchand juif spécule sur toutes les possibilités du lendemain. Il suffit qu'il puisse les fixer par un signe conventionnel ou un titre juridique, lettre de change, billet de banque, actions de société. Ces instruments de crédit ne sont pour lui que des instruments de calcul, jetons ou fiches, qui marquent ses machinations intellectuelles (1). L'Univers ne l'intéresse que comme un tripot de combinaisons personnelles, ensemble de chiffres et de mises qui paraît n'exister que pour le jeu réfléchi de sa logique. Et la Bourse d'Anvers va pouvoir ouvrir à ce puissant rationalisme un champ comme il n'en a jamais connu, ni chez les Juifs ibériques, ni dans les ghettos.

Mais la prospérité d'Anvers ne dure pas. Dès 1549, les Maranos, chassés d'Espagne, y sont inquiétés (2), et bien qu'il soit excessif de dire que sa courte efflores-

(1) Ordonnance de Charles-Quint de 1536. — EHRENBERG, *Zeitalter der Fugger.*, II, p. 141. — *Der Mamran*, par BLOCH, 1903; — SOMBART, o. c., p. 80 et s.

(2) SOMBART, p. 22; — ULLMANN, *Studien zur Geschichte der Juden in Belgien, bis zum 18ten jahrhundert* (1909).

cence, comme marché du monde, commence avec leur arrivée et prenne fin lors de leur exode, il est certain qu'ils quittent la place aux premiers orages, et qu'ils émigrent bientôt vers une Bourse moins tracassière, c'est-à-dire vers un marché qui ne leur fournira plus que des satisfactions mercantiles, vers une nouvelle Jérusalem, vers Amsterdam.

C'est après la destruction de l'Armada que cette immigration se dessine. En 1593, un premier vaisseau d'émigrants débarque à Emden. Leur guide, un certain Tirado, leur assure la protection d'un riche israélite, confident du sultan du Moghreb, Samuel Palachi. Après avoir erré de Middelbourg à Harlem, ils se fixent à Amsterdam. Une deuxième fournée de Maranos s'échappe après l'incendie de la flotte espagnole à Cadix, en 1596, par Essex et Howard. A partir de ce moment, c'est l'émigration croissante, continue, endémique, c'est l'Exode.

§ 2. — *La mystique wallonne.*

On a justement signalé l'extrême affinité de l'esprit protestant et de l'esprit juif (1). L'un et l'autre ont une commune ardeur pour la Raison, et une même horreur pour la mystique. Tout ce qui est fièvre, enthousiasme, extase, leur est trouble et passion, tout ce qui ne se réduit pas en signes d'algébrisme intellectuel, tout ce qui est de l'âme enfin, leur est ennemi. C'est la race qui crucifie les prophètes.

La notion de la loi comme règle abstraite, mécanisme compliqué de récompense et de châtiment, l'idée fixe que toutes choses doivent concourir à un but utile, bref

(1) SOMBART, p. 243 et s.

une morale rationnelle, étroite, pédante, insupportable, tel est le propre de l'esprit juif et c'est aussi la marque de l'esprit protestant. L'un et l'autre devaient merveilleusement s'entendre à Amsterdam sous les Nassau, comme plus tard à Londres, sous Cromwell.

***

Le protestantisme, à ses débuts, n'est pas dégraissé de toute mystique. Luther a plus d'âme que d'esprit. C'est un moine en délire; et Calvin, l'apôtre de la prédestination, porte encore en lui un mysticisme révolutionnaire. Un des caractères curieux de la Réforme dans les Pays-Bas n'est-ce pas d'être, au début, la dernière poussée de ces mystiques qui, tantôt orthodoxes, tantôt hérétiques, ont traversé tout le moyen âge depuis les moines de Saint-Bernard jusqu'aux Frères de la vie commune?

L'explosion religieuse du XVIe siècle ne fait que ranimer ces vieux ferments. Nulle part elle n'est plus vive que dans le sud des Pays-Bas. Valenciennes, Saint-Omer, Arras, Audenarde et, en premier ordre, Tournai sont des foyers de réformation. L'esprit wallon, nettement individualiste, enthousiaste, remuant, aisément émotif, impétueux dans l'action, jette alors une vive flamme. La plupart des commensaux de Guillaume d'Orange, sont Wallons. Marquette, Villiers et le plus important, Taffin, de Tournai.

Les ardents apôtres de l'église réformée ne viennent-ils pas de Liége, Nivelles, Valenciennes, Tourcoing, Douai, Cambrai, Mouscron, Tournai? L'impulsion décisive n'est-elle pas donnée par le premier synode des églises wallonnes, à Audenarde, en 1563? N'est-ce pas

la célèbre « Confession de foy » de Guy de Bray, un Tournaisien encore, qui devient le crédo de la nouvelle religion? Au demeurant, Calvin lui-même, né à Noyon, sur les confins de Picardie, n'était-il pas Wallon par sa mère, de Cambrai, par sa femme, de Liége?

C'est une tâche bien curieuse que de suivre dans cette Hollande et cette Zélande, qui sont alors des citadelles, la lutte intérieure des éléments qui y ont trouvé asile. Jusqu'au milieu du XVIIe siècle, un des traits distinctifs c'est assurément la poussée wallonne.

Elle a tout mis debout, tout dirigé, tout organisé, dans un effort d'excitation raisonnée et de propagande lucide qui ne se reverra plus avant Robespierre et le Comité de salut public. Elle se heurte à la froideur hollandaise, à l'Arminianisme, à Oldenbarneveldt, à Grotius, c'est-à-dire à la mécanique rationaliste dont la juiverie d'Amsterdam forme le pivot. Son influence persiste, mais elle pâlit, et le renfort des Français chassés par la révocation de l'Edit de Nantes ne suffira pas à lui rendre sa vigueur. L'esprit protestant évolue de plus en plus dans le même sens que l'esprit juif; le puritanisme anglais consommera l'alliance.

* * *

La belle santé occidentale de cette poussée wallonne empêche ainsi la Hollande du XVIe siècle de devenir ce qu'elle menaçait d'être : un Etat juif. A peine, dans la soudaineté cosmopolite de la floraison anversoise, a-t-on eu le temps de sentir l'apport wallon. Dans la Néerlande, au contraire, il est visible, il s'étale.

Du reste, l'heure est propice. Les déceptions qui frappent les grands métiers urbains de Gand n'ont pas atteint les bourgades wallonnes. Le plat pays de Tiel

Uylenspiegel prend enfin sa revanche. Un véritable système capitaliste prospère à Valenciennes, à Armentières, à Lille et à Tournai. La sayetterie, la bourgetterie, la draperie s'y alimentent par Rouen et par Saint-Omer et les métiers battent sans répit dans tous les villages. Les entrepreneurs d'ouvrage, les grands marchands qui le procurent, ont déjà le sentiment de la transplantation d'une industrie, car c'est de Saint-Omer que Jean Ort et Charles Six s'élancent vers Amsterdam où ils fixent, en 1580, l'industrie drapière. Un peu plus tard, à Utrecht, viendront les Wallons Quentin Tetert et Gilles Trammert (1); à Alkmaar, Pasquier Lammertin avec l'industrie du lin et du damas; puis, c'est le tour de la soie avec Philippe de Flines, des tapisseries avec Jean Parent, Pierre Huart, Jean Larchier et tous ceux que les troubles du XVIe siècle avaient chassé de Valenciennes et de Tournai. Et c'est un autre Valenciennois, Nicolas du Gardin et son successeur Lemaire qui font, avec Jacques Lefébure et Chrétien Colin, émigrer la célèbre orfèvrerie wallonne.

Ces boutures d'une industrie active et saine vont merveilleusement réussir dans le Nord. Mais l'élan industriel ainsi donné par les Pays-Bas du Sud n'est que peu de chose à côté de l'expansion commerciale et de la colonisation.

Ici ce sont encore des Wallons qui mènent la danse. Certes, Amsterdam apparaît avant tout l'héritière d'Anvers. Après la victoire de Farnèse, environ 19,000 de ses marchands gagnent la Hollande et se fixent aux bords de l'Y. Mais, parmi les éléments actifs dont la

(1) Cf. EGGEN, *De Invloed door Zuid-Nederland op Noord-Nederland*. — Gent, 1908 (*passim*).

féconde turbulence tourne vers les lointains océaniques ce vol d'abeilles privées de leur nid, les plus hardis sont encore une fois des gens du Sud. Pléiade d'aventuriers énergiques dont l'audace ne le cède en rien à celle des conquistadors, il faut en détacher deux figures, Balthazar de Moucheron et Isaac Le Maire, encore un Tournaisien.

Le premier, mis sur la voie par une heureuse expédition du Bruxellois Olivier Brunel, avait, dès 1594, gagné Maurice de Nassau et Oldenbarneveldt à l'idée de pénétrer en Chine par le passage nord-est au sud de la Nouvelle-Zemble. Ces tentatives donnèrent le jour à la Noordsche Compagnie, formée par Van Tweenhuyzen, Jacques Nicquet, Jacques Mercys, Samuel Godin et consorts, tous Belges.

Mais ce fut sur la route atlantique des Indes que s'illustrèrent les Moucheron (1). Entourés de marins zélandais et d'aventuriers brabançons, ils avaient créé, à Middelbourg, le « Collège des Consuls », centre d'expéditions glorieuses. Sur les côtes de France et d'Espagne, au Sénégal, dans la Gambie, à San-Thomé, et même à Terre-Neuve, aux Indes occidentales, en Ethiopie, partout on voit flotter le pavillon vert à croix de Bourgogne de ce Zélandais d'adoption. Pour lui, François le Fort, le plus célèbre navigateur de la jeune République, prépare la conquête de l'île des Princes et Daniel de Moucheron qui croise audacieusement à travers les Antilles, pris à Puerto del Rey, par l'amiral don Luis de Fasciardo, meurt, après un furieux combat, pendu à la vergue de son vaisseau.

(1) *Balthazar de Moucheron*, par de STOPPELAAR, Middelbourg, 1901; — *Histoire de l'expansion coloniale* (*Néerlande et Danemark*), par DE LANNOY et VANDERLINDEN, Bruxelles, 1911.

Isaac Le Maire (1), de Tournai, ne le cède pas à Balthazar de Moucheron. Sur ses instructions, deux de ses fils, Jacques et Daniel, ouvrent la route du cap Horn, tandis que l'Anversois Usselincx (2) fonde la Compagnie des Indes occidentales. Quelques années plus tard, Louis de Gère et Guillaume de Bexhe, tous deux Liégeois, apportent à l'exploitation des mines de fer suédoises les nouveaux procédés des métallurgistes mosans et les rattachent, non à la Wallonie dont ils ne sont plus, mais au marché toujours grandissant d'Amsterdam.

La poussée wallonne est si franche qu'elle éveille aussitôt les jalousies et que susceptibilités et résistances se coalisent autour de la Compagnie hollandaise des Indes orientales. Entre ce syndicat de Hollandais et de Cryptojuifs, d'une part, et les efforts hardis, mais isolés des Moucheron et des Lemaire, c'est bientôt un duel à mort où les premiers osent invoquer leur apparente qualité d'indigène et reprochent aux Wallons d'être des immigrés. La lutte qui s'accompagne de coups de bourse tout à fait annonciateurs du nouvel âge finit par la défaite des vaillants capitaines du sud, Balthazar de Moucheron s'en va mourir en Normandie. Lemaire se retire à Egmont.

La Compagnie hollandaise des Indes orientales, Oldenbarneveldt, et toute la coalition arminiano-juive ont le dessus. Mais l'impulsion est à jamais donnée. A côté du mécanisme froidement régulateur des boursiers israélites, la fermentation des capitaines d'industrie persiste. Ils demeurent légion, les Pieters, Pelsaert, Rombout, Van Paepenbroeck, Bultel, Broen, Hochepied, Van

(1) Bakhuizen Van den Bruck, *Isaac Le Maire.* Gids, 1866, t. IV.
(2) J. Franklin Jameson, *Willem Usselinck, Papers of the American historical Association*, New-York, 1887.

den Bemden, de Bordes, Godin, Muisart, Bouchilion, Warin, du Quesne, de Backer, Noirot, Fontaine, Gillon, Nicquet, Poulle, et tant d'autres, dont les noms trahissent la lignée méridionale, et qui, groupés en Eglise wallonne, continueront, pendant plusieurs générations, à pousser plus avant encore la grandeur de leur patrie d'adoption et à y balancer l'influence des Juifs portugais. Avec les uns et les autres, avec la flamme ardente qui tout éveille, avec le froid calcul qui tout apaise, la République des Provinces-Unies concentre un merveilleux choix en supériorités humaines du nouvel âge, et malgré l'étroitesse du territoire et la disproportion des forces, on concevrait qu'elle puisse toiser dédaigneusement l'immense inertie espagnole, si, au pied des Pyrénées, la Destinée n'avait fait naître et grandir, à peu près à l'heure où Colomb découvre le Nouveau-Monde, et où les Juifs quittaient l'Espagne, un homme prodigieux dont l'œuvre arrête, flétrit et sèche sur tige la poussée wallonne et le rationalisme économique des ghettos, Don Inigo Lopes de Recalde de Oñoz y de Loyola.

§ 3. — *Les Jésuites.*

A. — *La milice papale.*

Les *Exercices spirituels* du pénitent de Manresa l'attestent : le Jésuitisme est une mystique. Puissante cristallisation des sentiments autour d'un ensemble de sensations, de symboles et d'images, il pénètre et soutient de son armature dévote les actes quotidiens de la vie pratique et continue, longtemps après saint François, la tradition du monachisme occidental. C'est une éducation morale, mais c'est aussi un entraînement physique.

Le Jésuite durcit sa foi comme un athlète ses muscles. Mais son sport à lui, c'est le triomphe de Rome et sa discipline, l'escrime d'une milice. Si les *Exercices* trahissent une exaltation bien espagnole, celle de sainte Thérèse d'Avila, on sent dans toute l'organisation de l'ordre régner un souffle militaire. C'est, comme chez les Franciscains de la grande époque, un régime d'obéissance absolue. Tel sera toujours l'esprit de toute armée; on se souvient qu'avant de tomber en extase, Ignace a, l'épée à la main, défendu, bouillant officier, la brêche de Pampelune.

L'austérité farouche, une allure rigidement masculine, étroitement virile, tel est encore un des traits du Jésuite. Mais quelle différence entre cet ascétisme mysogyne et la vertu pédante et raisonnée du puritain ou du rabbin ? Il y a entre elles la marge qui sépare le cuistre qui enferme la vie dans un texte et don Juan dont la débauche est proche du cloître. N'est-il pas piquant de rappeler quelle est, dans l'Histoire, la première mention du héros jésuite? C'est celle de son incarcération pour avoir, à vingt-trois ans, en Guipuzcoa, commis de gros délits en menant trop joyeuse vie. Il n'est pas de moraliste plus sévère qu'un libertin converti.

Mais la mondanité du Jésuitisme? Ah! certes, c'est peut-être son trait essentiel. L'adaptation à toutes les conditions matérielles et morales de leur âge et de tous les milieux, quelles que soient les mœurs et les latitudes, est célèbre. Mais entre les Juifs ou les Puritains, pionniers du capitalisme naissant, et les Jésuites, milice monastique, il y a des différences profondes.

Les premiers sont les prisonniers d'un système, mais rien ne le représente aux yeux du monde. Il surgit des

profondeurs inconscientes de leur tempérament. C'est leur force. Les seconds obéissent à une autorité qui, si secrète soit-elle, n'est, en fin de compte, qu'un ordre émané d'un gouvernement, la volonté d'autres hommes, un écho. C'est une faiblesse. Les uns et les autres sont attachés à une forme politique, mais les premiers la puisent dans les ressorts intimes de leurs aptitudes économiques. Il leur faut la démocratie, parce que c'est le parfait bouillon de culture de leur microbe : la rapacité, et que la démocratie, c'est le gouvernement de la Bourse. Les seconds, au contraire, par leur éducation même, sont enclins à s'associer à tout gouvernement autoritaire. Leur idéal, c'est la monarchie et leur croisade, celle de l'autocratie papale.

***

Celle-ci paraît bien malade et la catholicité, vers le milieu du XVIe siècle, offre un lamentable tableau. De Prusse en Finlande, de Hongrie jusqu'en Danemark, partout le luthéranisme triomphe. L'Angleterre est perdue pour Rome, l'Ecosse chancelante, la Flandre et la Hollande envahies, la France gangrenée de calvinisme. L'Italie résiste, et si l'Espagne seule est intacte et plus croyante que jamais, elle semble ne devoir le maintien de la foi qu'à la brutalité militaire de ses bandes et ne l'imposer que par la terreur.

Et pourtant, à peine le 15 août 1534, l'Ordre des Jésuites est-il fondé, à peine Ignace de Loyola en trace-t-il par les statuts de 1539, l'orientation définitive, et en 1540, le pape Paul III, par la bulle *Regimen militantis Ecclesiæ*, le lance-t-il à l'assaut de la religion réformée, aussitôt le succès s'affirme instantané, prodigieux.

Certes, les premières années ne sont pas encore consacrées à porter la propagande chez l'ennemi. Il faut refaire à l'Eglise une discipline intérieure, il faut aussi réaffirmer le dogme.

C'est l'heure du Concile de Trente (1545-1563). C'est pour l'Ordre le premier gros effort, et d'un bout à l'autre il porte la marque du principal lieutenant de Loyola, le jésuite Lainez.

Esprit d'âpre intransigeance, âme ardente et sans repos, clairon sonnant sans répit la charge, sa ténacité pousse le Parlement catholique au renforcement de l'autorité papale et réclame la politique de combat que Loyola prépare et apporte. Il semble que le monde romain, tiraillé par l'anarchie, n'attendît que cette parole d'intransigeance militante. En 1554, l'Ordre est puissant déjà. En Italie et en Espagne, la propagande a fait traînée de poudre; quant aux colonies, François Xavier vient de mourir à Macao après avoir en hâte évangélisé Ceylan, Malacca, les Moluques, et le Japon; le Brésil a été érigé en province; on compte des établissements jusqu'à Tetouan et à l'embouchure du Congo. Les membres vont atteindre le millier. Nous sommes loin des dix apôtres réunis à Venise, en janvier 1535.

L'heure sonne où ils vont quitter les territoires de la monarchie austro-espagnole, pour se risquer en pays hérétique, et le centre de leurs opérations ce sera, encore une fois, les Pays-Bas.

B) *Les Jésuites aux Pays-Bas.*

On peut trouver des contrées où les Jésuites furent plus nombreux. En 1626, la France en compte 2,156, l'Allemagne 2,283, l'Espagne 2,962; tandis qu'en Belgique il y en a 1,574, ce qui est pour la population et le

territoire un chiffre énorme. Mais nulle part, même en Italie et en Espagne, le jésuitisme n'a rencontré succès pareil. En s'attaquant aux cours régnantes d'Allemagne, il s'est emparé de l'Etat policier. En France, il a lié partie avec l'ancien huguenot, Henri IV. Aux Pays-Bas, il s'insinue, au contraire, profondément dans la société même. C'est dans ce milieu de petite noblesse et de bourgeoisie aisée que leurs deux leviers de propagande, l'éducation des enfants et la confession des adultes, arrivent à réaliser des miracles. Leur italianisme à Tournai, à Liége, à Arlon, à Douai, fait accourir dans les lycées tous ceux que séduit le mirage grandissant de la Renaissance. En fondant le Collège du Rœulx, Lamberte de Croy veut que l'instruction y soit donnée « à la façon des pères Jésuites (1) ». A Anvers, l'église de leur maison professe compte en 1626 vingt-six confesseurs qui donnent par an la communion à 24,000 personnes (2).

L'*Imago primi sœculi societatis Jesu*, qui, en 1640, paraît chez Plantin, magnifique in-folio commémoratif, l'Eglise somptueuse des Jésuites, à Anvers, et, enfin, le génie prodigieux de leur plus illustre fils, Rubens, attestent que le règne d'Albert et d'Isabelle a, en quelques années, fait des Pays-Bas, la veille encore enclins à l'hérésie, un paradis jésuite.

* * *

C'est l'esprit mystique du peuple dont l'aptitude latente a fait ce miracle. Entre la passion calviniste,

(1) PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. IV, p. 368.

(2) *Afbeeldinghe van d'eerste eeuw der Societeyt Jesu.* — Anvers, Plantin, 1640, p. 577.

transplantée aux Pays-Bas, devenue étrangère et lointaine et de plus en plus asservie par un rationalisme étouffant, et les fleurs joyeuses et tendres de la grâce jésuite qui, sans originalité et sans profondeur, pousseront dans le jardin coquet de saint François de Sales, ce métissage brabançon, avec sa lointaine tradition des Thomas de Cantimpré ou des Ruysbroeck, son intellectualité vive, mais courte et toute en images, ne pouvait hésiter un instant.

Ah! pays du rire, du boire et du danser! Ne devais-tu pas aller sans réserves au plaisir de sauter en bande, confréries ou sodaliteyten, pèlerinages à Montaigu, à la joie facile et l'idéal de kermesse qui, après tant de désastres, t'assurait du repos et, par surcroît, de la douceur d'aimer! La littérature du temps nous l'exprime assez : Rien de plus débordant, de plus fade, de plus naïvement satisfait, en flamand, en latin, en français. Rien qui traduise plus exactement le secret jésuite : Accorder la sûreté matérielle, l'abondance et la paix de vivre, à condition que le fidèle soit ostensiblement docile et que le patient obéisse. Ceci donné, hé, que tout soit permis! La nature humaine a ses faiblesses; il faut y compâtir avec indulgence. Tout est sauf s'il y a soumission dévote! Les nécessités matérielles ne sont rien devant la domination des âmes, devant la *Conquista espiritual.*

C. — *Le jésuitisme colonial.*

Ce n'est pas seulement dans ce pays prédestiné que la chaude mystique de Loyola s'oppose avec succès aux glaces du rationalisme protestant, sa formule se marque, tranchée, en matière de colonisation.

Il nous faut parler ici de la Chine, du Paraguay, et

aussi de cette doctrine de l'assimilation que nous avons associée à l'expansion hispano-portugaise.

Robert de Nobili s'habille en brahmane, se fait appeler Tatuva-Podapar-Suami, maître dans les quatre-vingt-seize perfections et fonde les rites malabares. En Chine les pères Remi et Verbiest accommodent la doctrine chrétienne à la sauce de Confucius. Ces déguisements ne servent de rien. Hindous, Chinois, Annamites ne digèrent les efforts jésuites que dans ce qui subsiste en eux d'apparences païennes.

Mais c'est dans l'Amérique du Sud, au Paraguay, chez les sauvages, que s'affirment le mieux la doctrine et les moyens, le miracle de ténacité persévérante qui marque leur mise en œuvre, et aussi la vanité de l'effort et l'échec.

Entre le Parana et l'Uruguay, dans un territoire de 180,000 kilomètres carrés, 100,000 Indiens environ sont réunis en trente villes. C'est-là que les bons Pères procèdent à l'expérience en grand de la *Conquista de las almas*. Tous les idéologues du XVIIIe siècle vont la suivre avec une anxiété de savants dans un laboratoire.

Ce sera navrant. Certes il y aura, par centaines de mille, des têtes de bétail, des moutons et des chevaux. Certes, les Indiens connaissent le catéchisme, se confessent, tirent à la cible, dansent, jouent du tambour et de la flûte. Certes, cette vie, bien que despotiquement et militairement imposée, pourra se réclamer d'un idéal communiste ancien comme la République de Platon. Mais à côté de vanités superficielles, il n'y a rien — ou si peu de chose — qu'on évoque, malgré soi, cet ancien régime français d'Haïti, le nègre retourné à la brousse dès le départ des maîtres, la plus inénarrable des mascarades. Dans le communisme jésuite du Para-

guay, l'indigène est officiellement converti, c'est un modèle d'obéissante vertu, mais, à chaque pas, on sent le cannibale prêt à reparaître dès qu'il ne verra plus levé le fouet du bon Père. Qui veut faire l'ange, fait la bête.

§ 4. — *Le conflit judéo-jésuite.*

Mais, dira-t-on, à amender l'âme indigène, le protestantisme n'a pas réussi davantage — et quant aux Juifs, ils ont peut-être colonisé, mais toujours en pique-assiettes chez de plus riches. C'est exact, aussi nous laisserons aux Jésuites le bénéfice de la générosité des intentions. Leur expérience communiste heurtant l'âpreté du capitalisme moderne, devait succomber — on l'a bien vu de nos jours quand Léopold II a refait un socialisme d'Etat au Congo. Un peu d'eau-de-vie de feu et une leçon d'âpreté mercantile sont beaucoup mieux compris des sauvages que le catéchisme, même enseigné au son du tambour.

L'expansion coloniale qui va réussir sera semblable à l'expansion commerciale et métropolitaine. Elle n'aura rien de l'idéal et de l'esprit jésuite, elle n'aura pas la prétention de s'imposer aux âmes. Elle sera toute en excitations individuelles, toute en initiatives indépendantes. L'intérêt personnel, la conquête, le mouvement et la circulation de l'argent, la multiplication des affaires par celle des besoins, la seule soumission volontaire à la raison de chacun, sous une autorité indifférente, distante, rare et rude, tels seront les seuls moteurs capables de pousser les indigènes à s'améliorer eux-mêmes. Conquête et progrès purement matériels. Dans toute cette méthode, il n'y a rien qui touche au domaine des cœurs, rien qui rappelle l'essentiel du programme jésuite : la conquête des âmes.

Dans la colonisation des Hollandais et des Anglo-Saxons, comme dans toutes leurs méthodes, il s'agit d'un tir indirect. On atteint par ricochet, faiblement, les indigènes, mais on les fait collaborer à un marché dont profite avant tout le mercantilisme de la métropole. L'industrie y trouve des débouchés, le commerce y prélève sa dîme. La marine fait le trait d'union. Au centre du système siège la Bourse.

Il faut à ce mécanisme un Droit et une administration, c'est-à-dire une Force publique. Ce sera la Loi écrite, faite pour la Bourse par le Parlement, ce sera le Parlement, émanation de la Bourse, et le Gouvernement constitutionnel, émanation du Parlement.

C'est ici le point faible de la combinaison judéo-protestante et le point vital de la contre-révolution jésuite. Les pôles du système, la Bourse, le Parlement, ne sont viables qu'à la condition d'être puissamment gardés. Le Droit de l'État constitutionnel suppose la Souveraineté. Mais il faut qu'on la possède cette Force suprême, et voilà que c'est précisément sur elle que les Jésuites ont mis la main en s'assurant du gouvernement militaire et monarchique. L'impérialisme symbolique s'atteste par le globe et par le glaive. Le globe, ils l'ont couvert de leurs intrigues. Le glaive? Ils le tiennent par la poignée.

* * *

Les Juifs l'avaient tenté déjà. C'est un Maraño d'Anvers, Michesius, qui décide le Sultan à faire une diversion contre Philippe II au profit de la Hollande (1).

De même, le père Cotton s'insinue dans l'alcôve

(1) STRADA, *De bello belgico*, t. V, p. 237. Edit. 1653.

d'Henri IV, Maximilien Ier transforme Munich en un couvent. Le confesseur Lamormaini s'empare de l'empereur Ferdinand; avec la personne de Jacques II, ils peuvent même croire un instant qu'ils ont repris l'Angleterre.

Mais tout se défait constamment. Ils croyaient tenir Londres et voici que Cromwell fait triompher les Juifs, mais, par contre, Colbert était bien près de livrer la France à l'industrialisme protestant et Louis XIV révoque l'Édit de Nantes.

Ah! comme il est vrai que l'imprévu gouverne le monde et que ceux qui récoltent ne sont jamais ceux qui ont semé!

La lutte au XVIIIe siècle se fait confuse et les adversaires se rapprochent. Tandis que les Jésuites semblent enfin comprendre que leur conquête spirituelle manque de base économique et se lancent maladroitement dans la spéculation coloniale et le commerce de l'argent, les Anglais fortifient habilement leur puissance militaire.

Les guerres de la Révolution et de l'Empire forment la dernière rencontre de l'esprit jésuite incarné dans les princes continentaux et de l'esprit juif et parlementaire depuis trois cents ans fixé à Londres. Le vainqueur de Napoléon à Waterloo n'est pas Blücher, c'est Rothschild.

CHAPITRE III

LE SEIGNEUR DES MARÉCAGES

§ 1er. — *La vocation britannique.*

Quand, avec les premières années du XVIIe siècle, la mort d'Elisabeth rend la couronne aux Stuarts, le Royaume est uni et puissant. La patrie des Drake et des Raleigh paraît capable de ravir à l'Espagne l'hégémonie du monde. Et on peut croire que si l'Angleterre avait continué sa poussée et persisté dans l'expansion, sans patauger dans ses guerres civiles, l'impérialisme anglais serait né un siècle plus tôt.

Mais avec ce fou de Jacques tremblant devant une épée et qui croyait avoir agi quand il avait parlé, la politique des Stuarts, après avoir hésité, retourne au moyen âge. Leur ambition, c'est, comme les Habsbourg, de faire de beaux mariages et le grand souci : remplir leur cassette.

Et puis, les Stuarts ne sont ni des Anglais, ni des protestants. La Réforme les intéresse moins que la Renaissance. C'est le bel esprit jésuite qui les attire et ils dédaignent le sombre pessimisme des puritains et les gloses prophétiques de l'Ancien Testament.

Pourtant, le peuple anglais est devenu ardemment protestant. Dans cette âme composite où la celtique a laissé tant de mysticisme, les mouvements politiques et sociaux ont toujours eu des racines religieuses. Une

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

nation qui veut grandir dans le monde doit y sentir sa mission. La conscience d'un devoir et d'une supériorité morale décuple les forces.

L'Angleterre du XVIIe siècle est évidemment prosélytique. Elle veut, pour sa mission divine, dépenser les réserves accumulées par la parcimonieuse Elisabeth. La grande Reine, qui ne faisait jamais les choses qu'à demi, a toujours serré la bride. Sur le continent, elle n'a pas voulu prendre la direction de la Réforme et, sur mer, elle n'a jamais laissé Drake et Raleigh s'engager à fond.

A peine a-t-elle disparu que, dans cette double direction, les événements se précipitent.

L'Angleterre suit les traces des Néerlandais. Elle entre à fond dans le puritanisme; elle devient maritime et coloniale.

§ 2. — *L'exemple batave.*

A. — *La métropole de l'Y.*

Les fugitifs d'Anvers, les réfugiés de la Nouvelle Jérusalem, ont ouvert les voies.

Un des moteurs du progrès des Provinces Unies, c'est la vocation maritime. Certes, la Hollande hérite du meilleur dans les Pays-Bas du Sud. Certes, les Juifs l'enrichissent. Mais pourquoi cette transplantation s'est-elle opérée aussi vite?

Parce qu'Anvers n'était qu'un Escaut sans flotte, un lieu de trafic sans défense, une Bourse ouverte; que les étrangers y dominaient les nationaux; que les débouchés de cette place de commerce étaient dans leurs mains, que tout cet ensemble de relations n'avait à son service aucune force armée et que rien ne prend peur et

ne se déplace comme l'argent. Supposez une forte marine belge en 1560 et la face du monde est changée.

Mais ce que les Belges, pas plus que les Espagnols, n'ont compris au XVIe siècle, on va pouvoir le réaliser en Hollande au XVIIe siècle. Les gens du Nord ont à cela des facilités. Leur population cotière est hardie, leur pêche prospère, une ère d'hostilité avec l'Espagne assure à leurs pirates de plantureux brigandages.

Mais ces facilités ne diminuent pas leur mérite. Ils surent se pénétrer de cet axiome que la sécurité d'un marché est sur mer. Et, s'ils réussirent, c'est que pour elle ils risquèrent leurs biens et leur vie et les gardèrent opiniâtrement, à coups de canon.

En se coalisant étroitement pour la sauvegarde commune de leurs routes océanes, ils défendaient simplement leur patrimoine personnel à chacun. Et c'est ici que la vocation maritime qui rend si glorieux le pavillon tricolore de la République précipite les éléments de la vie moderne, dispersés et disparates à Anvers, et réussit à les fusionner dans un nationalisme hollandais, âpre, orgueilleux, héroïque, pessimiste et véritablement moderne.

Anvers, qui n'a jamais fait que du courtage et de la commission, a vécu dans la dépendance de ses hôtes.

Génois, Vénitiens, Anglais et Hanséates y ont conservé leur langue et leurs habits. Elle paraissait régner, quand elle vivait en tutelle. Elle fut une Bourse, elle n'eut rien d'une métropole.

Amsterdam, au contraire, organise, combine et commande. Elle est remplie de réfugiés, mais ils sont encore plus patriotes que les indigènes.

Pourquoi cette antinomie?

C'est que la fortune propre de toutes ces énergies, immigrées ou hollandaises, dépend de la fortune de tous. C'est que le marché d'Amsterdam est un patrimoine unique. C'est que tous ceux qui y spéculent ont le sentiment de leur solidarité.

En quoi donc le commerce moderne s'oppose-t-il à celui du moyen âge? On vante parfois la solidarité corporative, mais on oublie que les collèges de trafiquants ne poursuivaient qu'un avantage individuel. Le marchand y trouvait bien la précieuse liberté de colporter sa spécialité, mais c'était tout. Dans la Hollande du XVIIe siècle, au contraire, et dans tout l'âge moderne, le marché de la métropole dirige un ensemble d'échanges en les réduisant au commun dénominateur de notre âge, l'argent. Le marchand ne vagabonde plus. Il hante la Bourse et calcule. Sur les nouvelles qui tous les jours affluent, des combinaisons s'échafaudent et des ordres partent. Leur réussite individuelle dépend de l'ambiance où elles sont nées et où elles se résoudront en doit et avoir, lors de leur liquidation finale. Celle-ci a lieu en argent, à moins que le solde soit reporté en crédit. Argent et crédit, doit et avoir, sont l'expression du marché lui-même. L'entente entre ceux qui le composent est à la base de la solidarité qui fait sa force.

Mais, direction des entreprises, cours de l'argent, crédit et solidarité mercantile, ne sont possibles que si la sécurité assure le calcul des marchands. Comme entreprises et cargaisons doivent franchir les mers, il faut avoir l'empire de la mer.

Ainsi, abondance d'argent, direction métropolitaine, hégémonie maritime, tels sont les caractères très nets du capitalisme naissant. La Hollande, en les réunissant, fait, la première, œuvre impérialiste, car bientôt à ces

traits capitalistes s'ajoutent ceux que nous avons relevés : l'orgueil national et la conviction d'un prosélytisme moral.

***

Un double phénomène exprime clairement cette aurore du mercantilisme, c'est l'apparition des sociétés par actions et la baisse du loyer de l'argent.

Les « Directiës » montrent déjà, rien que par ce titre, la tendance nouvelle vers une politique métropolitaine. Mais elles ont encore un pied dans la corporation médiévale. Les « Compagniëen », au contraire, sont les expressions fort nettes d'un marché monétaire moderne et de son crédit. Ce qui en fait l'âme, c'est leur capital et ce bien commun à tous les associés, juridiquement distinct de leur avoir personnel, a désormais une vie propre. Facteur du marché métropolitain, syndicat d'influences, puissance économique, il pousse aux expatriations vers les lointains dont l'or va le faire vivre. C'est un élément de hardiesse. En outre, les parts sociales, qui deviendront bientôt cessibles, vont offrir à la Bourse d'Amsterdam un nouvel aliment de spéculation.

Mais dans ce XVIIe siècle naissant, où, le crédit n'étant encore qu'à son aurore, le capitalisme est surtout une question monétaire, le problème qui domine tous les autres est celui du loyer de l'argent.

Il semble à première vue que, possesseurs de mines, aussi bien en Autriche que dans le Nouveau-Monde, les Habsbourg, ayant le plus de métal, auraient dû l'offrir an taux le plus bas. Au contraire. Les prix et l'intérêt montent dans les pays Habsbourg. Ailleurs, ils sont relativement bas. Le phénomène atteint son maximum en Hollande.

Cela est naturel. Une des raisons de l'émigration des argentiers de toute race vers les ports atlantiques, et spécialement vers les Pays-Bas, c'est que les galions y apportaient l'or des Indes.

L'Espagne n'ayant pas de production sérieuse, l'écoulait en paiements. Les corsaires faisaient le reste. Ainsi refluait vers l'Europe occidentale une partie des trésors que durant le moyen âge, et malgré les Croisades, le monde oriental (1) n'avait cessé de prélever par l'entremise des Italiens. Les gens du Nord allaient encaisser à leur tour.

Amsterdam surtout. La crise des prix n'atteignait guère ces protestants frugaux qui se contentaient « de bière, de beurre et de fromage » et dont un auteur du temps a dit « qu'un marchand hollandais qui a 100,000 livres de capital ne dépense pas à proportion autant qu'un marchand anglais qui n'a que 1,500 livres de bien (2) ». Même la noblesse terrienne, si éprouvée partout et qui serrait sa bourse, s'y trouva beaucoup moins atteinte. Au lieu de se retirer au « Château de la Misère », elle avait suivi le courant urbain. Plus qu'ailleurs on la voit consacrer sa fortune aux affaires et prospérer. Tout le monde commerce, même les femmes.

L'abondance du numéraire en Hollande s'accompagne aussitôt d'un phénomène qui est un des signes du bond prodigieux de prospérité dans les Provinces-Unies. Le loyer de l'argent décroit à tel point que le libéralisme hollandais s'oppose fortement aux autres pays d'Europe.

Les frets des vaisseaux de Hollande sont tellement

(1) Mas Latrie, *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale.*
(2) Jos. Child, *Traité sur le commerce,* 1669.

bas que nul ne peut leur faire la concurrence, et qu'ils ont accaparé tous les transports, même le cabotage anglais (1).

L'Anglais Josias Child écrivait en 1669 : « Un Hollandais place un fonds de 5,000 à 10,000 livres sterling en buses (2), en vivres, filets, hameçons et autres instruments nécessaires à la pêche; si, en soldant ses comptes, il trouve qu'il ait gagné 5 pour cent, année commune, pour l'intérêt de son argent et ses risques, il rend grâces à Dieu et dit à ses amis qu'il a fait un bon commerce; pendant que chez nous, tout ignorant et paresseux qui n'a précisément que le degré d'intelligence qu'il lui faut pour compter son argent à un banquier, sans peine et sans soins, gagne 6 pour cent. N'est-il donc pas absurde d'imaginer que nous autres Anglais puissions entrer en lice avec les Hollandais et même faire rien de bon en fait de commerce jusqu'à ce que nous commencions par nous mettre dans la bonne voie, qui est de réduire l'intérêt de l'argent? (3). » Je connais plus d'un pays du XXe siècle, qui pourrait tirer profit des conseils de Josias Child.

En résumé, durant les premières années du XVIIe siècle, un ensemble de circonstances favorisent les Pays-Bas du Nord. Parmi tous les Etats de l'Europe et parmi toutes les provinces de la Confédération, l'Etat de Hollande « a la main », et il en profite. Sa vocation maritime, énergiquement cultivée, est l'élément capital qui, en lui assurant la sécurité et la puissance, lui permettra de pousser sa chance au maximum.

(1) *Works of Sir W. Raleigh*, t. II, p. 114.

(2) Espèce de vaisseau propre à la pêche du hareng.

(3) *Traités sur le commerce*, par JOSIAS CHILD (traduction française à Amsterdam), 1754.

B. — *Le miroir de la nouvelle foi.*

La Hollande est aussi le protagoniste de la Réforme. Nous sommes aux premières années du XVIIe siècle. L'archiduc Albert a eu le dessous à la bataille de Nieuport. Maurice de Nassau, buveur, paillard, mais terrible, en consolidant la dynastie d'Orange sur un trophée de victoires, en a fait le symbole même de la religion réformée.

Certes, le mysticisme calviniste des débuts a fort à faire avec le rationalisme puritain que représente Arminius et la secte des Remonstrants.

A la liberté dans les échanges il faut joindre la liberté de conscience garantie par l'article 13 de l'Union d'Utrecht. Mais elle ne va jamais sans querelles.

L'esprit bourgeois, l'esprit républicain, Oldenbarneveldt, l'ami des Arminiens et des Juifs, Grotius, l'avaient adopté. Ce qui suffisait pour que l'autoritaire Maurice de Nassau soutînt Gomar de Bruges et les Contre-Remonstrants.

On peut y voir aussi le Nord luttant contre le Sud, la Hollande contre la Zélande. Bref, cette querelle qui, comme les autres, prend fin avec le synode de Dordrecht, Concile de Trente des réformés, et l'exécution d'Oldenbarneveldt, triomphe viager du dictateur, coalise toutes les ambitions du temps.

En réalité, le fatalisme calviniste n'a triomphé que pour la forme et parce que, vis-à-vis de la guerre du dehors, il fallait la paix du dedans. Sous la République bourgeoise des frères de Witt, où bientôt par le jeu de bascule des événements, Nassau, mystiques du Sud et Zélande, ne sont plus rien — *sic vos, non vobis* —, où, par contre, la Bourse d'Amsterdam est tout, la doctrine arminienne subsiste assez pour dominer de son rationa-

lisme attiédi le mysticisme calviniste. Et, vis-à-vis d'un catholicisme qui a retrouvé la discipline jésuite, l'ensemble présente aux peuples protestants l'image d'une religion modèle, unie, elle aussi, le miroir de la nouvelle foi.

Ainsi les Néerlandais, au milieu du XVIIe siècle, possèdent deux talismans inestimables : ils ont l'organisation économique la plus parfaite du temps, ils réalisent l'idéal de la pensée persécutée.

Mais ce dernier élément passe bientôt au second plan. Le gouvernement de Frédéric-Henri d'abord, des frères de Witt ensuite, n'a déjà plus d'autre ambition que celle de s'enrichir. La régence du jeune Guillaume, c'est l'hégémonie des gros bourgeois d'Amsterdam. Et pareille politique qui s'appuie sur les intérêts particuliers des Etats de Hollande, c'est-à-dire sur la Bourse d'Amsterdam, présente les vices de tout gouvernement parlementaire, lenteur, contradictions et, avant tout, faiblesse. Il s'en est fallu de peu que la grande République des frères de Witt, corrompue, gorgée à crever et sans troupes, ait été conquise par Louis XIV, dévorée par l'ogre.

C. — *La buse hollandaise.*

Mais, de tous ces modèles, que les Anglais vont reprendre pour les grandir, le plus important c'est la vocation maritime. Elle a comme base la milice aventurière des gueux de mer, montés sur leurs buses, et la hardiesse de ces corsaires est un décalque des périls ordinaires que courent les pêcheurs dans la mer du Nord.

Des évaluations, sans doute exagérées, ont estimé la flotte de pêche des Provinces-Unies à 6,400 voiles et 168,000 hommes.

Ce qui est plus certain, c'est que du millier de navires et des 30,000 marins que comptait, en 1560, la seule province de Hollande, les pêcheurs, harenguiers et baleiniers formaient la grosse part et que, au début du XVIIe siècle, 20,000 hommes étaient voués à la pêche du hareng.

Cette industrie et ce commerce, capital pour les Pays-Bas, étaient célèbres à tel point que durant l'efflorescence des Provinces-Unies, elles offraient le type de la navigation maritime parfaite. Dans les instructions données aux convois vers l'Orient, il était recommandé de s'en rapporter à l'organisation de la grande pêche pour tout ce qui n'était pas spécifié (1).

On lit dans les *Mémoires de Jean de Witt* que si, en 1622, dans la seule Hollande, province du Sud et province du Nord, il y avait 1,200,488 habitants, en 1662 ce chiffre est monté jusqu'à 2,450,000. Le pays surpeuplé, riche carillon de bourgades où domine « la grosse cloche de la Hollande (2) », Amsterdam, n'est qu'une vaste ruche. Tout le monde travaille. « Pays peu favorable pour vivre de ses rentes, » c'est « une nécessité d'y trafiquer ». Si on en analyse la répartition professionnelle, on voit combien la mer domine : 450,000 personnes sont employées à la pêche et à ses accessoires, 260,000 à la navigation de commerce, soit plus de 700,000 âmes. Les manufactures en absorbent 660,000 et les métiers et services intérieurs 650,000. La Hollande est donc une usine où même sur les 200,000 personnes indiquées comme professant l'agriculture beaucoup exercent, en réalité, des industries, comme la pêche fluviale ou l'extraction de la tourbe.

(1) Van Brakel, *De Hollandsche handelscompagniëen*, p. 28.
(2) De Thou, *Corresp.*, 1657.

De gentilshommes, officiers, oisifs il n'y en a que 230,000. Et dire qu'au XVIIIe siècle la Hollande ne sera plus qu'un peuple de rentiers!

Peu de guerriers, pas de classe militaire. Mais à côté de l'armée, ramassis cosmopolite de mercenaires méprisés, la flotte, montée par des marins néerlandais, construite par les boursiers d'Amsterdam et commandée par leurs capitaines, apparaissait, expression visible des intérêts du pays de la quille à la pomme de mât, depuis le mousse jusqu'à l'amiral, hollandaise, nationale en tout.

L'organisation rudimentaire de ces forces navales se ressentait de leur origine mercantile. Le gaillard d'arrière, embastillé de canons et surélevé en château, permettait de réserver tout le tonnage utile à la cargaison. Les états-majors étaient réduits au minimum. En dessous du capitaine, le plus souvent d'origine modeste, — l'amiral Ruyter était fils d'un ouvrier brasseur, — il n'y avait guère que des sous-officiers sortis du rang. L'homogénéité d'origine et l'alerte perpétuelle où les tenaient les hardis pirates de Dunkerque en avait tiré des équipages habiles, audacieux, bien en main.

Mais la guerre navale veut une méthode précise, une formation minutieuse, un long entraînement et une doctrine. Quelle que soit la trempe naturelle des hommes, elle ne peut suppléer à la préparation.

« Le sens populaire était, à cet égard, complètement en défaut dans les Provinces-Unies; il ne faisait pas la moindre différence entre le courage personnel, une arme à la main, et l'esprit militaire qui est la force d'une troupe (1). » Cette fatale incompréhension des nécessités

(1) MAHAN, *Influence de la puissance maritime dans l'histoire (1660-1783)*. Trad. Boisse, p. 125. — Cf. MULLER, *Onze gouden Eeuw*, p. 120 et s.

de la guerre est encore sensible aujourd'hui. Tant de gens intelligents en sont à la levée en masse! Et puis, dans les Pays-Bas, il y avait un autre vice. Les régimes parlementaires ont toujours rogné le budget de la défense nationale. Habitués à négocier indéfiniment, confiants dans l'avocasserie diplomatique, utilitaires, jouisseurs et imprévoyants, ils ont comme axiome de ne jamais recourir aux armes. Les orages internationaux les prennent au dépourvu et, pour n'avoir pas payé à temps la prime d'assurance de leur sécurité, tout leur avoir s'évanouit brusquement en désastre.

Ainsi en fut-il pour les parlementaires hollandais. Au moment où sur terre et sur mer la riche proie de leur marché fut assaillie à la fois par l'Angleterre et la France, les vaillantes aptitudes des pêcheurs, la science navale d'un Ruyter se trouvèrent annihilées par les gros vaisseaux de ligne, la discipline et la méthode des Monk et des Duquesne.

D. — *Richesse de la Hollande.*

Pour fragile que put être la richesse de la Hollande, elle n'en était que d'apparences plus éclatantes en Orient comme en Occident.

Du Groenland à la Russie, de Norvège en Espagne, au milieu du XVIIe siècle, ils relient tous les marchés d'outre-mer et on ne peut plus imaginer l'horizon marin, dans les tableaux des vieux maîtres comme dans le cauchemar des hallucinés, sans la silhouette haute et lourde du Hollandais volant (1).

(1) « *The Low countries had as many ships and vessels as eleven Kingdom of Christendom had* » Works of Sir W. Raleigh, 1751. — Londres, II, 123.

Ils importent de France les barriques d'eau-de-vie et de vin. Ils règnent dans les ports écossais et irlandais; ils viennent capturer le hareng jusque sur la côte anglaise. Dans le lointain du monde, ils ont accaparé la Chine, le Japon, Surinam et la Guinée. Mais leur suprême opulence vient des Indes.

L'union momentanée du Portugal et de l'Espagne, en 1585, a été le signal de cet universel braconnage. Ils se sont précipités comme des fauves sur les domaines découverts par Vasco de Gama. L'ancêtre du blocus continental, Philippe II, en fermant, en 1584, le Tage à leurs navires, les y avait pour ainsi dire contraints.

De 1584 à 1595, pendant plus de dix ans, leur négoce, privé du commerce des épices, étouffe sous l'étreinte. L'heure est critique. Mais, loin d'étrangler, l'énergie hollandaise décuple. La mer qui est là, redoutable, est plus hospitalière que le roi d'Espagne, car elle est libre et infinie. Plus de 70,000 Néerlandais courent à ce moment les flots. On voit surgir les figures hardies des gens du Sud, les Moucheron et les Lemaire. Mais l'expédition de Cornelis de Houtman, la fondation de la *Compagnie van Verre (Oude Compagnie)*, dirigée par les gros bonnets de Hollande, désireux d'un monopole, et soutenus par Oldenbarneveldt, amènent, le 20 mars 1602, la création d'un grand trust à charte, la Compagnie générale des Indes orientales. Le commerce le plus riche du monde est, désormais, aux mains des gens qui mènent la Bourse d'Amsterdam. Personne encore ne s'en aperçoit clairement. Les épices de Bantam, la muscade et les girofles d'Amboine sont précieuses, mais l'absence de marine militaire rend les établissements peu sûrs, et les profits maigres. Jusqu'au milieu du XVIIe siècle, tout l'avantage est pour la Compagnie des Indes occi-

dentales, créée en 1621, aussi zélandaise et orangiste que l'autre est parlementaire et hollandaise. C'est l'heure où un intrépide marin, Piet Hein, inaugurant, avec son lieutenant Loncq, la gloire maritime des Pays-Bas, procure au Brésil la sécurité. Son allure nettement militaire fait ses premiers succès. Ses marchands ont « une attitude de princes ».

Aussi, en 1640, la nouvelle colonie produit un revenu de 1,600,000 florins, plus 2,700,000 florins de confiscations et de prises. Juifs et remonstrants y abondent.

Mais cette prospérité dure ce que l'orangisme dure. Le gouvernement républicain des frères de Witt (1653-1672) reporta sa sollicitude vers la Compagnie des Indes orientales. C'est que l'oligarchie parlementaire d'Amsterdam dont ils sont les porte-paroles y a de gros intérêts. Tout change, l'Amérique du Sud est abandonnée. La colonisation orangiste du Brésil avait révélé, dès le début, l'espoir d'une colonie de peuplement (1). Désormais, c'est la politique phénicienne du comptoir et de la rafle; il n'y a aux Indes orientales que juste l'établissement qu'il faut pour voler les indigènes à moins de frais. Ce ne sont plus des marchands ayant « une attitude de princes », ce sont des princes ayant une « conduite de marchands »; et elle est, à certains égards, féroce. Le gouverneur général Coen est un bourreau de femmes et d'enfants et bien que le massacre des Anglais à Amboyne soit demeuré obscur, il n'en pèse pas moins d'un poids terrible sur les destinées des Pays-Bas. Car, si les guerres du XVIIe siècle entre la Hollande et l'Angleterre ont d'autres causes, l'exécution, en pleine paix, des Anglais d'Amboyne, par Van Speult, exaspéra l'âme

(1) En 1623, trente familles wallonnes y sont expédiées.

britannique à tel point que, à cette obscure tragédie, remontent les origines du conflit qui arrachera aux Néerlandais l'Empire de la mer et les Indes.

§ 3. — *Olivier Cromwell.*

Ce brillant modèle d'une Hollande coloniale et bourgeoise, âpre et riche, les Anglais, durant la plus grande partie du XVIIe siècle, le gardent devant les yeux, avec l'invraisemblable espérance de l'atteindre. Autant que leur foi, tel est le but qui agitera sir Henry Vane, George Downing, Hugh Peters, tous fanatiques et tous de la Nouvelle-Angleterre. Mais, hélas, chaque année du règne des Stuarts semble les éloigner de leur rêve. Plus le peuple anglais se protestantise et plus la royauté paraît incliner vers Rome ; plus la richesse bourgeoise gagne en force, et plus la royauté se rejette vers la noblesse terrienne; plus, enfin, la vocation maritime apparaît comme la condition nécessaire de toute compétition coloniale et plus la royauté néglige la marine. C'est donc le chef de la nation lui-même qui se met en travers de sa destinée.

Bientôt entre toute l'Angleterre impérialiste et puritaine et le Roi, tyran d'une cour frivole et féodale, il n'y aura plus que la hache du bourreau.

* * *

Ce boucher, c'est Olivier Cromwell. Philippe de Warwick nous a conservé un portrait de cet homme étrange à l'âge où brusquement il fit irruption dans l'histoire.

Il entendit, pour la première fois, résonner sa voix âpre et dure en novembre 1640, à l'ouverture du Parlement : « Je vis, dit-il, un gentilhomme qui parlait; je ne

le connaissais pas. Il était vêtu d'une manière fort commune, en habit de drap tout uni et qui semblait avoir été fait par quelque méchant tailleur de campagne. Son linge était grossier et n'était pas excessivement frais; je me souviens qu'il y avait une tache ou deux de sang sur son col de chemise qui n'était pas beaucoup plus grand que son collet. Son chapeau était sans ganse. Il était d'une assez belle stature, avait l'épée collée sur la cuisse, le visage rouge et boursouflé, la voix stridente, peu harmonieuse et inflexible et s'exprimait avec une éloquence remplie de ferveur. Le sujet de son discours ne comportait guère de bon sens... L'assemblée écoutait ce gentilhomme avec une grande attention (1). »

Cromwell avait alors quarante et un ans. On ne connaissait cette carcasse de paysan que par un sobriquet : *The Lord of the Fens*, le seigneur des Marécages.

Souvent la jeunesse fiévreuse et agitée des hommes prédestinés est suivie de plusieurs années de calme et de retraite. L'acteur se recueille avant d'entrer en scène. Il rassemble des forces pour se livrer à fond. C'est l'instant critique de la formation, l'heure grave, la prière avant le combat.

Les paisibles années qui, de 1631 à 1636, s'écoulent ainsi sont celles qui vont livrer à l'Europe l'âme de Cromwell, équipée pour la grande tragédie. Elle est étrange, cette retraite dans la banlieue d'Huntingdon, solitude glacée, mélancolique et pleine de silence, brumeux canton qui porte un beau nom : Saint-Yves-du-Sommeil. Entre les calculs du prix de ses bœufs, l'imagination de l'ermite puritain fermente. On le voit dans le crépuscule fantômal d'octobre se frapper la poitrine. On

(1) *Olivier Cromwell*, par PHILARÈTE CHASLES, p. 44.

l'entend murmurer : « Que le Seigneur m'accepte en son fils et me donne la joie de marcher dans la lumière ! (1) » Mais on voit aussi l'extatique fermier gourmander les vachers, arpenter les champs et braver le Roi, non pour le Papisme détesté du Prayer book, mais pour l'achèvement du canal de l'Ouse à la mer. Antinomie profondément britannique, par laquelle ce gaillard s'avère un exemplaire typique de sa race, faisant alterner les ardeurs de la foi et les âpres calculs du métier. Oui ! c'est dans cette bourgade et un peu plus loin, sur les bords stagnants de l'Ouse épaisse et pourrie de roseaux, dans la maison des dîmes, aux prés sombres bordés de saules, que le Destin forge cette énergie qui s'ignore, et cache en ses prodigieux ressorts toute la future expansion de l'impérialisme anglais.

§ 4. — *Manasseh ben Israël.*

L'évolution qui va dans la besace puritaine faire couler l'abondance hollandaise trouve son expression caractéristique dans une scène qui se passe à Whitehall en 1655. Olivier Cromwell, entouré de conseillers, de légistes et de pasteurs, reçoit Manasseh ben Israël, son fils et trois rabbins, députés par les Juifs d'Amsterdam. Le Lord-Protecteur est rouge et gonflé. Il grisonne et souffle. Son bon sens est encore valide, mais sa judiciaire se ressent de la défection de son mauvais ange, Sir Henry Vane, « le Frère Héron. » Sa courte vue balance encore entre la foi qui lui commande de se mettre à la tête du Protestantisme européen, et son bon appétit de parvenu qui rêve d'une Angleterre pléthorique.

(1) Lettre à Mrs. Saint-John, 13 octobre 1638.

Celle-ci a mis à profit les années récentes. En imitant sans cesse le modèle hollandais, elle le perfectionne. La marine a été réorganisée; la pêche anglaise a été soustraite, en 1650, au braconnage batave, et, en 1651, l'acte de navigation a réservé presque tout le trafic aux navires nationaux. Ce sont deux atteintes très graves à l'hégémonie néerlandaise. C'est dire que, malgré le pacifisme des de Witt, le canon a tonné sur mer. Les grands vaisseaux neufs du Lord-Protecteur ont couru sus aux vieilles buses de la République. On a vu aux prises Blake et Tromp.

Mais ce n'est qu'un éphémère orage. La situation politique est, en effet, complexe et bizarre. Le dernier espoir des Stuarts, c'est justement le pupille des frères de Witt et l'élégant Rupert, le chef des Cavaliers à Marston Moor, combat à côté du calviniste Tromp. Cette lutte entre deux nations protestantes ne doit pas être sympathique au fervent ermite des *fens*, qui n'exécute même l'acte de navigation qu'à regret. En tous cas, dans la paix qu'il impose à la Hollande, l'article le plus important à ses yeux, le plus humiliant pour les Provinces-Unies, mais que l'antiorangisme des frères de Witt leur fait digérer quand même, c'est bien cette interdiction du stathoudérat pour Nassau qui frappe directement le jeune Guillaume, dernier espoir des Stuarts. Vanité des diplomaties, ce jeune proscrit régnera plus tard à la fois sur l'Angleterre et sur les Pays-Bas.

Cependant, la courte bagarre a bruyamment affermi les forces navales du Protectorat. Le marché d'Amsterdam est inquiet. Certes, il ne décline pas encore, mais la puissance de Londres semble promettre aux nouvelles affaires un supplément de sécurité qui peut tenter les marchands. Enfin, en 1655, le malaise qui pesait sur le

monde protestant prend fin. Cromwell reprend la politique de Nassau. Penn et Venables attaquent saint Domingue. Il redevient chef de la Contre-Réforme.

C'est au milieu de ces événements qu'il reçoit Manasseh ben Israël.

* * *

Singulière et attachante figure que celle de ce grand Juif. Né en Portugal, d'après les uns, à la Rochelle d'après les autres; rabbin de Neveh-Shalom, à Amsterdam, dès l'âge de dix-huit ans; époux de Rachel Soiera, petite-fille du célèbre don Isaac Abravanel, une des descendantes du roi David, il se fit, pour subsister, savant éditeur de la Bible (1) et passa sa vie, écrits et prêches, à exalter sa race, ingrat métier. Je ne me l'imaginais pas tel que l'a gravé Rembrandt, son ami. Ce n'est pas un Shylock, avec une belle figure de Shephardim, âpre et fine, sous un turban oriental. L'ami de Barlaeus, de Bochart, de Blondel, d'Anna Marie de Schuerman, celui dont Rembrandt orna de quatre eaux-fortes son opuscule *Eben Yekara* (pierre précieuse) a presque l'air d'un enfant des Pays-Bas avec son chapeau de puritain, ses gros yeux rêveurs et sa bouche molle.

Il en sortait pourtant une voix de Marano, âpre et prenante, nasillarde et gutturale par instants, celle qui ensorcela de Vos et Grotius, ses amis arminiens, Huet aussi, l'évêque d'Avranches, et je suis certain que de toutes les allusions de sa harangue (2), deux d'entre

(1) KOENEN, *Geschiedenis der Joden in Nederland*; — VAN DER AA, *Biog. Ned. Woordenboek*, v° *Manasseh*; — LEE, *Dictionary of national biog.*, v° *Manasseh*; — CARLYLE, *Oliver Cromwell's letters*, t. III, p. 360. Ed. Tauchnitz; — VOSSIUS. *Epistolæ*.

(2) Pour le texte voy. les annexes du livre de KOENEN, *Geschiedenis der Joden in Nederland*, p. 437.

elles durent frapper le seigneur des Marécages. Pour que l'œuvre de Dieu soit faite, il faut que selon la parole de Daniel (1), la dispersion d'Israël soit accomplie. Or, de tous les pays, y compris l'Amérique, où le regard du rabbin a clairement vu la Terre promise, l'Angleterre demeure, dit-il, le seul où, chassé depuis l'an 1290, le peuple de Dieu n'a pas encore libre accès (2). Cromwell n'aidera-t-il point à réaliser les Prophètes?

Certes, un semblable appel a dû retentir dans la mystique de la Tête-Ronde, mais pour le fermier des fens, administrateur prudent et calculateur qui connaît les embarras financiers du budget, le deuxième argument a sans doute dépassé l'autre. Il laisse entrevoir la force économique, les secrètes intelligences et la puissance monétaire qu'apporterait au marché de Londres un afflux de boursiers juifs (3). Serjeant Finch en 1621, Léonard Busher, en 1646; Hugh Peters, en 1647; Edward Nicolas, en 1649, et surtout Johanna Cartwight, la même année, ont déjà réclamé le retour des Juifs.

Mais mieux que personne Cromwell peut en apprécier les avantages. Quels services ne lui ont pas rendu déjà

(1) « The restoring time of our nation into their native country... cannot be before these words of Daniel (Daniel (XII, p. 7) be first accomplished, when he saith : And when the dispersion of the holy People shall be completed in all places, then all these things shall be fulfilled. »

(2) En 1290, sur un décret d'Edouard Ier, 16,000 Juifs furent chassés du royaume.

(3) « My third motive is grounded on the profit thal I conceive this Commonwealth is to reap, if it vouchsafe to receive us; for thence I hope, there will follow a great blessing from God upon them and a very abundant trading into and from all parts of the World, not only without prejudice to the English nation, but for their profit, both in importation and exportation of goods. » (*Discours de Manasseh*), o. c.

ceux qui les premiers, de 1643 à 1655, ont osé s'établir à Londres et qu'on appelle les Crypto-juifs! Ce furent pour lui de précieux agents, ingénieux et dévoués ; à un siècle de distance, de nouveaux Gresham.

Jorge Mendès, de Rebello, Coronel Chacon, Domingo Vaes, Abraham Coen Gonzalès, Isaac Lopez Chillon, Domingo Francia, Antonio de Porto, Simon de Souza, Duarte Henriquès Alvarès, Diego Rodriguès Ariès, Domingo de la Cerda, David da Costa, fixés au bord de la Tamise, ont des amis, des parents, des espions, dans toutes les communautés juives du continent. Et puis, il y a les colonies ; ils sont partout, aux Barbades, à Surinam, dans l'Amérique du Nord. De Caceres est l'agent de Cromwell pour la Jamaïque et le Chili. Quelle aide ne lui apporte pas un Abraham Israël Carvajal, armateur aux Indes, tant orientales qu'occidentales, trafiquant dans l'Amérique du Sud aussi bien qu'en Syrie, qui se faisait passer pour papiste et dont les fils furent les premiers Juifs naturalisés anglais? Par ces mille intelligences, c'est la diaspora tout entière à son service! Et puis, il y a la puissance monétaire! Dès 1643, moment où l'Espagne entassait de l'argent pour la guerre et où le métal ne circulait plus, leur utilité était apparue à Cromwell (1). Les premiers émigrants juifs n'apportèrent pas moins de 1,500,000 livres de monnaie liquide, le douzième du commerce du Royaume-Uni. Carvajal, à lui seul, importait annuellement pour 200,000 livres d'argent espagnol. Derrière eux ils traînent le trafic hispano-portugais, le commerce du Levant et de puissants intérêts dans la Banque de Hambourg comme dans les

(1) Wolf, « Cromwell's Jewish intelligences », *Jewish Chronicle*, 1891 ; — Hyamson, *History of the Jews*.

compagnies néerlandaises des Indes. Quelle aubaine pour la balance du commerce ! C'est comme si tout à coup le Pactole portugais et hollandais inondait les caisses trop peu remplies de l'Angleterre (1).

Inutile de dire que ce chef d'Etat, qui avait besoin d'argent, fut sympathique à la requête (2). Certains prétendent même que, secrètement, les barrières furent levées, mais, fidèle à sa politique de ne rien exécuter qu'il n'eût tout à fait dans la main, le Lord protecteur n'affronta pas l'opposition antisémite (3).

Parmi les marchands anglais, de très fidèles amis de Cromwell, comme Christopher Pack, combattaient l'admission de concurrents juifs. Amsterdam, inquiète, excitait les résistances.

La discussion de Whitehall tourna en bagarre. Le dictateur leva la séance sans conclure et l'opposition put croire que Manasseh ben Israël, n'emportait que de l'eau bénite de Cour.

Certes, bien que les juristes de l'assemblée eussent décidé qu'en droit rien ne s'opposait à la réadmission des Israélites, que, dès 1656, ils soient ouvertement tolérés, et que le dictateur les ait protégés, par exemple Dormido, même contre l'avis de son Conseil d'Etat, ce n'est pas du temps de Cromwell que ses intentions hospitalières se changent en actes décisifs. Il faut attendre quelques années encore, durant lesquelles la question mûrit. Comme ils ont circonvenu

(1) « Cromwell did nothing more for the Jews than what his policy required. He wished to render their commercial knowledge useful to his own financial operations. » D'ISRAËLI, *Genius of Judaïsm*, 1833, p. 241. — Cf. aussi GRAETZ, *Histoire des Juifs*.

(2) CUNNINGHAM, *Growth of English industry*, p. 326.

(3) MORITZ BROSCH, *Oliver Cromwell und die puritanische Revolution*, p. 432.

Cromwell, ils entourent déjà Charles II. Ses épousailles avec Catherine de Bragance amènent dans les bagages de la mariée un nouveau lot de Juifs portugais. Enfin, quand Guillaume III de Hollande, appelé par Monk, débarque à Torbay, et mieux que ne l'eût rêvé l'extatique habitant de Saint-Yves du Sommeil, réalise la grande union des deux peuples protestants, il n'apporte pas seulement toute la foi de la Réforme, toute l'expérience économique des Provinces-Unies, mais les Juifs portugais d'Amsterdam, dont il avait fait ses agents les plus fidèles, l'escortent. La mission de Manasseh ben Israël s'accomplit. Bientôt, les Askhenazim suivent les Shephardim : Jehuda Cohen, Lévy, de Hambourg, Aaron Hart de Breslau. Des émissaires de Loyola, qui un instant ont fait la conquête de Jacques II, il n'y a plus même l'ombre. L'impérialisme jésuite a plié devant l'impérialisme juif.

* * *

Ainsi, en 1689, par la réunion sous un même sceptre protestant des deux grands marchés du monde, Amsterdam, à l'apogée, et Londres qui suit ses traces, on pourrait croire que la balance a définitivement penché vers le commerce, la Réforme et les marchés du Nord, si, de l'autre côté du détroit n'apparaissait un nouvel adversaire : le Roi de France, puissance formidablement grandissante, et, vis-à-vis du modèle hollandais, contraste parfait.

CHAPITRE IV

LE CONTRASTE FRANÇAIS

§ 1er. — *Les ordonnances.*

Un des traits expressifs du génie français accuse le souci de la mesure. Son nationalisme, si énergique, est un total composite où les éléments étrangers fourmillent. L'amour des nouveautés qui se joue publiquement en paroles y est compensé dans les faits par un traditionnalisme obstiné.

Aux coups de tête désordonnés des aventures guerrières, à l'amour des tournois, s'oppose l'avaricieuse timidité de sa race paysanne. Comment transformer ces à-coups divergents en un mouvement continu?

Là, plus qu'ailleurs, un pouvoir central, actif et puissant, s'impose. C'est lui qui poussera ces gens braves, mais bavards, qui n'ont plus d'élan pour agir quand ils ont bien chanté. C'est lui qui retiendra cette foule toujours prête à dévaler en tumulte inopportun la pente raide de l'enthousiasme. Comment? Par le souci de l'ordre, de la règle et de la mesure, par l'exemple et par la loi.

En d'autres termes, cette synthèse où s'équilibrent en une sélection continue, de la Provence à la Flandre, de l'Alsace à la Bretagne, des contingents pris à presque toutes les variétés de l'Europe, est pareille à un pur

sang, pénible à conduire, mais capable d'un rare effort, s'il est dans la main du cavalier.

Ce trait apparaît nettement au XVIIe siècle, avec la constitution de la grande monarchie.

Sully restaure l'état agricole. Comment? En faisant défricher des landes, en plantant des mûriers le long des routes, et en rendant des ordonnances. Il ranime l'industrie en ouvrant des manufactures de tapis, de cuirs, de glaces, de soieries et de toiles, et en rendant des ordonnances. Le renouveau commercial, c'est, pour lui, le creusement d'un canal, par le Roi, mais aussi la création d'un Conseil du commerce. Bref, la Monarchie, en toute matière économique, fait deux choses, elle donne l'exemple et elle légifère.

Avec Richelieu, c'est le même sillon qui s'approfondit. Il crée les postes, les ponts et chaussées, une imprimerie, service du Roi. Il tire du marécage et bâtit de toutes pièces, comme la Sabionnetta de Gonzague, une ville et un port, Brouage, que la ruine et la mort ont vidés, service du Roi. Mais, sur les cahiers des États-Généraux de 1614, il fait aussi, par une assemblée de notables, rédiger, en 1629, un code de commerce, le Code Michau.

Enfin, voici Colbert et, dès la première année du gouvernement personnel de Louis XIV, en 1661, cette monarchie juridique, ce socialisme d'Etat font corps avec la vie du peuple français.

Que nous sommes loin du modèle hollandais et quel contraste entre cette initiative d'un monarque, agissant en père de son peuple et visant à l'impulsion administrative et à l'ordre juridique, et la poussée du Nord, confuse et spontanée, échappés des ghettos, flibustiers de Zélande, pêle-mêle.

Et puis, Sully, Richelieu, Colbert, la chance apporte à la France, en lignée magnifique et continue, cette espèce rarissime, l'homme d'Etat. Si l'Angleterre d'Elisabeth a eu Burleigh, il n'a pas laissé de successeur. Cromwell est un rude homme, mais, sans programme et sans méthode, il ne sait guère que tirer parti de sa chance avec bon sens. Après Orange et ses gens du Sud qui avaient des idées, la Hollande n'a plus que Jean de Witt, finassier ès malices parlementaires, grand avoué de province, gérant un syndicat d'enrichis.

En France, au contraire, Sully prépare le grand Cardinal dont Colbert continue la trace et la même œuvre se poursuit durant plus de quatre-vingts ans.

* * *

§ 2. — *L'usine huguenote.*

De la France il s'agit de faire à la fois un Etat et une usine.

La Gaule, au milieu du XVIe siècle, était limitée au Levant et au Ponant par deux contrées puissamment industrialisées. Au nord, dans les brumes de l'Artois et du Hainaut, les métiers wallons battent avec fièvre. Au sud, dans le Milanais, la Lombardie, la Vénétie, l'industrie italienne est encore florissante. Des deux côtés, on voit une fédération de cités dentelant l'horizon, cathédrales, beffrois et tours, pêle-mêle de jalousies communières où évoluent en petit, dans la fourberie ou le sang, toutes les combinaisons possibles de l'ingéniosité politique. Leurs tyrannies sont faites de libertés locales et leurs libertés d'ambitieuses tyrannies.

Comme il se comprend qu'à pareille licence beaucoup de belles âmes italiennes préférassent le lien d'une com-

mune servitude! Et quelle triste perspective que cette prospérité républicaine! Sur le fumier de richesse, les vices poussent plus vigoureusement que les vertus, et toute cette pourriture qui dédaigne la discipline d'une croyance, n'a pas même la discipline juridique d'une loi.

Elle n'offre aucune sécurité surtout. Quand une société, dénuée d'idéal et de vaillance, se meut de jouissance en jouissance et n'agit que par le calcul pour l'argent, elle tourne aisément à l'universel brigandage. En Italie, en Allemagne, la guerre devint une industrie. Ceux qui avaient gardé quelque virilité s'y faisaient concurrence. Tantôt costumés en brigands, tantôt en soldatesque, le seul dieu des compères était le butin. Dans les Pays-Bas, autre antienne. Guerre de religion, soit, mais là aussi incertitude d'une perpétuelle hostilité. Or, le commerce et l'industrie ne peuvent respirer que sous un ciel pacifique, à l'abri du Droit.

L'effet de la guerre fut pareil au sud et au nord. Les marchands se terrent dans leur gîte ou fuient comme des lièvres et l'industrie émigre.

Mais les mêmes destinées ne s'offrirent pas au sud et au nord. Les Pays-Bas furent mieux lotis que les cités de l'Italie. S'ils ne connurent ni les uns ni les autres le bienfait d'une servitude unique, c'est-à-dire d'une administration régulière, et n'eurent ni ordonnances, ni lois unificatrices, ni Codes, les Pays-Bas se redressèrent sous la discipline spontanée et fanatique de la nouvelle foi, tandis qu'en Italie rien ne bougea. Mais, dira-t-on, le Jésuitisme, l'ultramontanisme, les Papes? Certes, la contre-Réforme est imprégnée d'italianisme, mais elle s'appuie sur des épées, espagnoles au XVIe siècle, françaises au XVIIe. La force est, désormais, gallicane et non romaine. Et comme le Droit suppose un

glaive, les Codes ne seront pas italiens, mais français.

La Royauté des Bourbons resplendit comme le grand phénomène du siècle parce qu'elle est vouée tout entière à la formation de l'Etat moderne et que le mercantilisme tient dans la notion de l'Etat. Il peut y avoir eu un mouvement passager d'impérialisme aux Pays-Bas, mais on ne le propose pas comme type d'Etat mercantiliste. La base métropolitaine est trop faible. On ne parle pas plus d'Etat néerlandais que d'Etat vénitien. Fédération de villes menée par les boursiers d'Amsterdam, elle n'est sortie d'un particularisme discordant que le jour où quelque Nassau énergique les plia pour un instant sous sa dictature, et ce fut pour qu'elles retombent dans leurs divisions mortelles, aussitôt la paix.

Par contre, Sully, Richelieu, Colbert en créant, pour toute la France, vaste pays où la population s'accroît, la paix, l'ordre et l'administration unifiées de l'Etat, c'est-à-dire le Droit moderne, construisent, eux, une base solide, vaste marché intérieur d'autant plus puissant qu'il peut, par les échanges de ses provinces, se suffire entièrement.

On était encore « au bon vieux temps » de Brodeau :

> Dames aux huis n'avaient clefs ni loquets
> Leur garde-robe était petits paquets
> De canevas ou de grosse étamine
> Or, diamants, on laissait en leur mine,
> Et les couleurs porter aux perroquets
> Au bon vieux temps.

Mais, au début du XVIIe siècle, le luxe transforme ces mœurs. Le Français, assaisonné d'italianisme, acquiert les grâces et les passions florentines, et multiplie ses désirs. Les prix s'élèvent, l'argent paraît insuffisant, malgré qu'il afflue, création d'une demande continue,

c'est-à-dire d'un grand marché; pour satisfaire à ces désirs, il faut faire venir de l'étranger mille objets nouveaux, linge, soieries, épices. Payer en espèces c'est appauvrir le pays, au moment où l'argent est si nécessaire à la dépense des services d'Etat. D'autre part, l'insécurité disperse l'usine italienne au sud et l'usine belge au nord. Comment la force des choses n'eut-elle pas amené le Mercantilisme? La bourgeoisie et la noblesse de France, où la paix règne, ont des besoins que les manufactures des pays voisins ne peuvent satisfaire parce que la paix et la sécurité y font défaut. Comment ces manufactures n'auraient-elles point passé la frontière?

Le premier acte du surintendant des finances fut d'unifier le marché intérieur, en y continuant routes et canaux et en le débarrassant, dans la limite du possible, de son fouillis de péages, traites, deniers, impositions, passages, patentes et trépas, par un tarif unifié de 1664. Quant à la concurrence étrangère, la tarification draconienne des droits d'entrée et de sortie de 1667 équivalait à l'exclusion des commerçants anglais et hollandais. La guerre de 1672 avec les Provinces-Unies n'a pas d'autre origine (1).

Ces mesures protectrices de l'industrie française montrent la grande préoccupation de Colbert, l'établissement de manufactures. En 1669, par quatre ordonnances, il fait le Code de la draperie; en 1671, il réglemente la teinture des laines. Les produits de l'industrie française sont, à cette heure, les meilleurs de toute l'Europe. Mais ce n'est là qu'un début. Le 23 mars 1673, un édit constitue en communautés les corps de métiers demeurés libres et confirme les statuts des corpora-

(1) Clément, *Histoire de Colbert*, p. 296, t. Ier.

tions. En même temps il en libère les manufactures, qui ne relèvent que du Roi. Celles-ci, qui sont à la fois d'une part disciplinées, de l'autre libérées et subsidiées, installent leurs ouvriers dans des bâtiments communs. L'artisan ne peine plus dans son arrière-boutique, il quitte son logis pour l'atelier. L'usine apparaît.

C'est la grande industrie, l'ère capitaliste. Mais c'est aussi une sorte de socialisme monarchique. La tapisserie des Gobelins, les verreries de Saint-Gobain, les dentelles rémoises, les draps d'Abbeville et du Languedoc, les armes de Saint-Etienne, les papeteries d'Angoulème, les savonneries de Marseille, ces spécialités, pour la plupart encore vivantes, ont vu le jour au XVIIe siècle, sous l'impulsion royale. C'est avec une sorte de violence préméditée qu'elle implanta, dans des districts choisis, les meilleurs ouvriers wallons, vénitiens, anglais.

A la modestie du maître artisan du moyen âge succède l'âpreté ingénieuse du fabricant moderne, à la vénération du travail, l'adoration du capital, à la religion du chef-d'œuvre, la foi du profit.

La psychologie protestante y fait merveille, avec, sous le rigorisme professionnel, la cupidité. Les réformés qui conduisent la poussée des manufactures et qui pullulent en Normandie, Touraine, Poitou, Aunis, Guyenne, Quercy, Languedoc et Dauphiné, sont riches, habiles à calculer et à manier l'argent. Moins pourtant que les Juifs. Dans pareil bouillon de culture, ce qu'ils frétillent, jubilent, se dilatent, ceux-là!

Mais ce qui est curieux dans ce mouvement qui vient d'en haut, c'est sa forme réglementaire, son apparence juridique. Les usines ne naissent pas comme ailleurs de la seule initiative des hommes ; non, elles supposent une armature législative, une ordonnance administra-

tive, des mailles faites de droits détaillés et précis. L'usine de Colbert est une usine juridique.

Et ce n'est pas encore tout. La grande manufacture, cette création monarchique, n'est dans la complexité du système total que la partie originale, l'organe nouveau, la trouvaille française. Elle suppose le surplus, elle ne peut se détacher de l'ensemble.

De même que l'industriel fabrique pour gagner de l'argent, la Royauté ne pousse à ces manufactures que pour l'argent des étrangers qu'elles vont amener dans le pays. Le commerce qu'elles alimentent, le bilan de ses échanges, le solde en argent, les domine. Le drap du Languedoc est expédié dans le Levant. Le Turc le paie en argent ou par des matières plus précieuses, de la soie, par exemple, qui, travaillée à Lyon, trouve preneur en Hollande; résultat : de l'argent. Le surintendant des finances se frotte les mains. Beaucoup de monnaie dans les caisses, bonne journée pour le fisc. La préoccupation économique est claire, l'objectif du gabelou de Sa Majesté ne l'est pas moins.

Mais pour que cette circulation de marchandises et la balance finale du profit soit assurée aux caisses françaises, il faut des débouchés, le contrôle des routes, des colonies, une marine.

§ 3. — *Les poupes dorées de Puget.*

Il y a les Indes! Mot magique, mirage d'autant plus attirant que tous ceux qui, au XVIIe siècle, s'occupent de trafic ont le modèle hollandais dans l'œil. Dès 1664 apparaissent la Compagnie des Indes orientales, port, Lorient, nom significatif, et celle des Indes occidentales, port, le Hâvre. Marseille, porte de l'Orient, s'ouvre à la

Compagnie du Levant; de Dunkerque en 1669, les hardis marins de la Compagnie du Nord, pêcheurs de morue, s'élancent vers les pays scandinaves.

Leur charte n'a rien de moderne. Ils n'ont copié des Hollandais ni la souplesse commerciale, l'initiative, la perspective de profits, ni l'agiotage, la cessibilité des intérêts et des parts. Non! Ils ne leur ont pris que des mots. Ce sont, au contraire, des créations féodales largement emperruquées, à grands canons, des sociétés en style Louis XIV.

Belles constructions classiques, symétries rationalistes, ordonnances juridiques, elles semblent hors du temps et de l'espace, et l'assimilation qui a toujours fait le fond de la colonisation française, née avec un Richelieu préoccupé de marier les Français aux sauvages, réapparaît, sous Colbert, non sans extravagance. Les compagnies à charte devront imposer aux Indiens la coutume de Paris.

Ces façades de sociétés n'auront pas la vie prospère, mais il en subsistera un mouvement d'affaires à coté d'elles (1).

Cela est vrai surtout pour le Levant; il faut en rattacher le mérite, non pas aux compagnies coloniales, mais à la marine.

* * *

Ce fut, de tous les soucis de Colbert, le plus absorbant, et il put s'y voir entièrement réussir. A son arrivée, la France était une puissance de deuxième ordre. Quelques années plus tard, Duquesne battait Ruyter, le plus grand amiral du temps.

(1) *Les compagnies à charte et la politique coloniale de Colbert*, par CORDIER. — Paris, 1906.

Mais quel ordre, quelle méthode, quelle ténacité dans la direction de ces ports et de ces arsenaux qui ne forment à ses yeux d'administrateur génial que la suprême des manufactures. Il s'y mêle, il est vrai, l'application jalouse et quelquefois sordide du propriétaire gérant le domaine de son fils, et aussi tant d'amour paternel! C'est là qu'on voit concentrée, sous une sagesse apparente et froide, la passion intérieure de celui que, rancunière, Madame de Sévigné appelait « le Nord », bien que le jeune intendant de la marine, marquis de Seignelay, fut une Madame de Grignan.

Il faut lire les « Instructions au marquis de Seignelay ». Toute la politique de Colbert s'y décèle; on y sent toute son âme. Oh! elle n'est pas toujours bien sympathique. L'esprit, âpre et calculateur, sans grâce ou générosité, a quelque chose de Romain. Les affinités protestantes s'y marient trop studieusement avec le sens de la mesure. Et le marquis de Seignelay, ce « Ministre au berceau », mort en pleine gloire, à trente-neuf ans, est autrement séduisant malgré sa hauteur.

Hélas! toute l'œuvre de Colbert est pareille à la destinée du marquis de Seignelay. De 1683 à 1691, il se dégage lumineusement de l'ombre paternelle. Il a bombardé Gênes; son Tourville a vaincu les Anglais. Après avoir haï le père, Louvois craint le fils. Ah! le Jésuite Bouhours peut être fier de son élève. C'est un astre qui monte au zénith. Brusquement, la Destinée frappe. Le jeune gentilhomme aux vastes desseins meurt tout à coup dans la splendeur et les plaisirs. Après lui, il n'y a plus que des corsaires, le bel édifice d'une force navale qui, de nos jours comme alors, ne se maintient que par une incessante vigilance, s'écroule misérablement et

tout ce qui subsiste des vaisseaux du Roi Soleil, c'est le souvenir des poupes dorées de Puget.

§ 4. — *Un impérialisme juridique.*

Eh bien, non! il en subsiste autre chose, une œuvre qui est bien celle que devait léguer au monde cette monarchie juridique qui était un socialisme d'Etat : c'est l'Ordonnance sur la marine de 1681.

Elle dresse le plus beau des monuments. Son classicisme impératif et sobre vaut bien la colonnade du Louvre, et c'est du véritable impérialisme français. Car, il n'y a pas que l'impérialisme économique des marchands, des comptes d'armement ou de fret, un doit et avoir, celui que nous avons retrouvé en Hollande, et que nous allons voir prodigieusement florir à Londres. Il y a un impérialisme des idées, réglementaire, juridique et même hélas! policier. Il est français avec Colbert, comme un peu plus tard avec le Code civil, il portera la couronne impériale. Et s'il subsiste en sa froide rigueur quelque chose de la morgue espagnole de Loyola, en lui cependant, comme dans le Code Napoléon, bouillonne un sens exact et concret des nécessités de la vie. Sous l'impeccable architecture de l'Ordonnance il y a le *Parfait négociant* de Savary.

***

Nous apercevons maintenant le contraste français, grande construction architecturale et socialisme monarchique. Bien qu'il soit l'œuvre du « Nord » et malgré le modèle hollandais, il est d'ordre composite avec son afflux de Belges et d'Italiens, ses Protestants et ses Juifs; ses provinces manufacturières, le Languedoc, la

Picardie en chefs de file; ses ports pour le commerce colonial, Dunkerque et Marseille. L'Ordonnance de la marine où le droit de Damme et de Wisby se fond dans le Consulat de la mer, couronnant cet ensemble, exprime avec la mesure et la sobriété du génie français, la nouvelle âme nationale qui se cherche.

Loin de s'épanouir en une conquête de territoires ou un calcul de marchands, le XVIIIe siècle la grandit en tumulte d'idées. Le rouge crépuscule révolutionnaire qui l'achève porte, comme son œuvre bourbonienne, la marque du socialisme d'Etat. C'est un impérialisme juridique.

CHAPITRE V

LA PATE ANGLAISE

§ 1er. — *L'Asile insulaire.*

Vers la fin du XVIIe siècle, l'Occident a vu s'épanouir en même temps la boutique hollandaise et l'atelier français, l'un et l'autre tournés vers la mer. Les rudes pêcheurs des bouches de la Meuse et du Rhin ont évolué vers le grand commerce et celui-ci est devenu maritime à leur image. La buse hollandaise a définitivement supplanté galères et galions. Le socialisme d'Etat des rois français a créé la grande manufacture, mais sa plus parfaite expression s'est traduite, avec Colbert et Seignelay, dans la construction navale. Sur la mer du Nord, comme sur la Méditerranée, toute la force économique s'est abritée sous des pavillons d'escadre.

Ce double exemple, plus que personne, l'Angleterre, par-dessus le détroit, a pu l'observer, le comprendre et le suivre. Sa vie est insulaire. Mais il y a mieux. Ses modèles, qui évoluaient à quelques lieues sur le continent, ont franchi la distance et sont venus, presque en même temps, la trouver chez elle.

La gent huguenote avait, en France, l'active et persévérante âpreté qui fait les industries florissantes. Elle s'entendait merveilleusement à Rouen, comme à Bordeaux, avec les compères israélites, plus âpres encore. Mais la cour du grand Roi devient jésuite. Et entre ces

deux courants hostiles, le Juif et le Jésuite, la bagarre éclate. Il y a toujours eu deux France, l'une paysanne, soumise, militaire, l'autre urbaine, frondeuse, mercantile. Au XVIIe siècle, la première est jésuite et la seconde protestante. La révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, est un triomphe pour la milice loyoliste. Mais c'est un désastre pour l'industrialisme inventé par Colbert. Dès 1675, à Bordeaux, des soldats pillent les maisons des Juifs (1). Puis c'est le tour des parpaillots. Plus de 80,000 Huguenots et combien de Juifs, vident les manufactures du Roi, pour se réfugier dans l'asile insulaire (2).

L'industrie anglaise en était encore à l'âge arriéré de la production corporative et domestique. En quelques années, tout change et l'atelier français qui, sans prendre sa place, lutte longtemps, côte à côte, avec l'atelier domestique, trouve son organisation capitaliste tout à fait à l'aise dans le bouillon de culture du Stock Exchange.

Beaucoup d'immigrés venaient de cette Wallonie belge ou française où l'industrie capitaliste avait, sous les archiducs comme sous Colbert, remplacé l'ancienne corporation flamande. De nombreux Picards passèrent en Irlande ou en Ecosse, emmenant avec eux l'industrie du lin que devaient développer Dupin et Louis Crommelin, de même que Bonhomme implantait l'industrie de la toile à voile.

Avec ces nouveaux venus, l'activité manufacturière se rejette vers les comtés de l'ouest, jusqu'alors peu industrialisés et libres de concurrence locale. Les rives

(1) MALVEZIN, p. 131.
(2) CUNNINGHAM, *Alien Immigrants*, p. 231.

de la mer du Nord, qui avaient acquis leur vitalité sous le régime corporatif, sont, dès ce moment, relativement délaissées et les cours d'eau qui se jettent dans le canal d'Irlande se couvrent de moulins, réalisant notre contemporaine « houille blanche », à côté des gisements de fer et de charbon.

Aussi bien pour l'industrie domestique du tissage à domicile que pour la grande manufacture et les travaux du métal, le type qui domine, dans cette Angleterre infiltrée d'éléments français, est le même qui régnait déjà sur le continent à l'heure où les Wallons des Pays-Bas se transportaient à Amsterdam (1). C'est l'employeur, le marchand, le capitaliste, et l'industrie paraît s'atteler tout entière à la remorque du commerce. L'évolution est sensible en Angleterre dès les débuts du XVIIe siècle et son symptôme le plus clair apparaît dans l'attirance des grandes villes, pour les nouvelles industries. Les travaux des textiles ont eu, dès l'Italie florentine, une base capitaliste, ainsi que le commerce du coton, dès l'âge des marchands d'Augsbourg (2), mais, en Angleterre, c'est la fabrication de la soie qui en montre à ce moment le plus frappant exemple.

Déjà existante à Canterbury. quand elle se modernise avec les réformés, elle émigre à Londres et en forme bientôt un des quartiers les plus importants, Spitalfields.

Pourquoi cette attraction citadine et cette prédominance capitaliste? C'est que le commerce des villes et des ports apporte à ces immigrés les matières premières et surtout c'est que, dans le marché urbain, à la Bourse,

(1) PRINGSHEIM, *Beiträge*, p. 32; 40.

(2) NUEBLING, « Ulm's Handel im Mittelalter » *(Schmoller's Forschungen*, IX, V).

ils peuvent acheter, vendre, manier l'argent qu'ils possèdent en abondance. La spéculation mercantile réunit désormais l'industriel et le marchand en un type social unique, celui du *businessman*.

Certes, les Huguenots, plus manufacturiers que spéculateurs, renforcent néanmoins la Bourse anglaise par la somme énorme de numéraire dont ils appauvrissent la France au bénéfice de sa rivale, mais ce sont les Hollandais venus avec Guillaume III et le contingent grossissant des Juifs; Sephardim, les Villa Real, Alvarez, Mendès, Franco, Rebello, De Silva, Garcia, D'Aguilar, Souza, De Castro, Salvádor; Askhenazim, les Cohen, Hart et Levi, qui donnent surtout à l'Angleterre la technique complémentaire de son capitalisme impérialiste.

§ 2. — *La Royal Navy*.

Avec le modèle huguenot, les Anglais accueillent le modèle batave.

Entre Néerlandais et Anglo-Saxons, les affinités étaient anciennes. Des deux côtés du détroit, les mêmes grandes carcasses charnues abritaient sous leur peau fine et blonde le même tempérament à circulation lente.

Ce cousinage s'était affirmé en multiples analogies. Le parlementarisme républicain des frères de Witt et la république parlementaire du Commonwealth avaient dominé presque en même temps. Avec une morale puritaine dont la dureté n'excluait pas la discussion publique du prêche et du pamphlet, l'industrialisme urbain et surtout le commerce des Calvinistes et des Juifs avaient trouvé un abri sûr derrière le détroit, comme derrière les inondations hollandaises. Enfin, des deux côtés, l'indépendance et la liberté s'étaient, comme aux temps

de Salamine, victorieusement réfugiées derrière des murailles de bois.

Mais, parmi les traits caractéristiques de la boutique hollandaise, les Anglais en choisissent deux, pour les accentuer à fond, la Marine et la Banque. La première sera le grand levier d'expansion au dehors, la seconde le moteur et le régulateur du dedans.

***

Sir Walter Raleigh disait à la fin du XVIe siècle : « Les Hollandais viennent commercer chez nous avec 500 ou 600 vaisseaux par an, nous en envoyons à peine 30 ou 40. » Colbert, en évaluant à 20,000 les bâtiments de mers occidentales (1), y comptait les navires hollandais pour 15,000 à 16,000, les français à 500 ou 600 et les anglais, au chiffre déjà respectable de 3,000 ou 4,000. Mais, si les Hollandais l'emportaient de loin par le nombre, l'amirauté britannique les dépassait déjà en habileté administrative et technique, à l'heure où le jeune Seignelay faisait son enquête (2).

Des trois rapports qu'il adressa, en 1671, à son père, sur l'arsenal de Venise, les marines de Hollande et d'Angleterre, dans celui-ci, le dernier en date, les forces britanniques sur mer sont déjà réputées « les plus grandes et les plus considérables du monde, plus encore par l'expérience et l'habileté des officiers et matelots que par le nombre des vaisseaux, quoiqu'il soit fort considérable ». Cette puissance se renforce à la fin du règne de Jacques II. Les équipages qui étaient de

(1) *Lettres et instructions*, CLÉMENT, VII, p. 264.
(2) Voy. *Lettres de Colbert*, t. III, 2e partie, p. 221 et s.

28,950 hommes dans le rapport du fils de Colbert, atteignent, en 1688, le chiffre de 42,000 hommes (1). Elle s'affirme irrésistiblement à la fin du règne de Guillaume. En 1701, on relève 282 bâtiments, 10,469 canons, 61,119 marins (2).

Depuis le *Harry-Grâce-à-Dieu* d'Henri VIII, le *Great Michaël* de Jacques IV d'Ecosse, et le fameux *Royal Sovereign* de 1637, les Anglais ont poussé aux gros tonnages. Les vaisseaux de premier rang sont relativement nombreux.

Vers la fin du XVIIIe siècle, le *Britannia* porte 1,000 hommes d'équipage. A la bataille de la Hogue, l'escadre hollandaise n'a que des vaisseaux de ligne de 50 à 90 canons. Les Anglais peuvent opposer 6 vaisseaux d'au moins 100 canons à la flotte de Tourville. Celle-ci n'en compte que deux : le *Dauphin* et le *Soleil Royal*. Avec les vingt et un bâtiments qu'il perdit bravement dans la brume normande, c'est tout l'effort naval de Colbert et de Seignelay qui sombre et l'hégémonie anglaise qui naît.

Tandis qu'en France la politique jésuite, qui languit et s'embarrasse, semble, de défaite en défaite, se détourner de la mer, la poussée colbertiste à sympathie huguenote a refleuri en Angleterre et la théorie de la balance du commerce ne paraît être devenue un axiome que pour réaliser le protectionnisme de l'Acte de navigation. Non seulement, la construction des vaisseaux à gros tonnage est encouragée à coups de subsides, mais les entreprises

(1) En 1671, la flotte anglaise compte, y compris les petits bâtiments, 132 navires, 5.660 pièces de canon, 28,590 hommes d'équipage; en 1688, on compte 173 navires, 42,003 hommes et 6,929 canons.

(2) LÉLIARD, *Histoire de la marine anglaise (passim).*

de pêche sont artificiellement soutenues parce que c'est une pépinière d'équipages, et les institutions protectrices des gens de mer, inspirées des Ordonnances françaises, qui se multiplient durant tout le XVIIIe siècle, offrent aux aptitudes nationales des carrières tentatrices. Ces *cleaver men* ont parfaitement compris que, pour avoir les marins d'une grande flotte de commerce, il faut l'attrait, la formation continue et la réserve permanente de la *Royal Navy*.

Mais, si ce protectionnisme et cette discipline militaire, s'élevant bien au-dessus de l'aventure maritime hâtive et mercantile où l'expansion hollandaise s'était gâchée, attestent la vision clairvoyante d'une prudence politique à longue portée, et semblent déjà faire présager les idées modernes d'une fédération impériale, il faut avouer qu'ils révèlent déjà des défauts, qu'avivera le dur égoïsme métropolitain. Londres ne veut pas que les colonies américaines, si bien placées avec leurs produits naturels et leurs immenses forêts, rivalisent avec les chantiers britanniques, ou commercent directement avec les Indes françaises, sans passer par la balance du Stock-Exchange. On voit germer déjà l'indépendance des Etats-Unis dans ce conflit maritime et financier.

§ 3. — *Choses-in-action.*

La grande marine, cet outil si puissant pour l'expansion lointaine, ne surgit, ni des aptitudes nautiques, ni des décrets, elle se forgea au dedans de la vie économique, dans les mutations financières de la métropole. Ici encore l'Angleterre eut un modèle. Le marché de Londres est une réplique de la Bourse d'Amsterdam. Pour créer la Banque d'Angleterre, il fallut que son prototype,

depuis 1609, florissant aux bords de l'Y, se transportât avec Guillaume III aux bords de la Tamise. Certes, il y a, entre l'institut d'émission de Paterson et les dépôts d'argent hollandais enfouis dans des caves (1), un point de départ différent et de profondes divergences. D'une part, c'est une organisation d'Etat, régulatrice de la monnaie, de l'autre un instrument au service du change privé; mais quelles que soient leurs antinomies, ils sont tous deux des pivots de la vie économique et politique. Amsterdam s'écroule le jour où le public ne croit plus aux immenses réserves de ses souterrains. La Banque d'Angleterre demeure, au milieu des crises, la citadelle imprenable du marché anglais. Autour d'elle, le mécanisme de la Bourse se constitue et s'organise. Les *Joint-Stock Companies* et les *Merchants bankers* de Lombard Street inaugurent autour du Stock-Exchange la division du travail qui, de plus en plus spécialisée, demeure encore aujourd'hui caractéristique de la finance anglaise.

Dans la cité qui s'agrandit chaque jour, le même mécanisme tend à ramener vers les caisses des banques tout l'argent que ses tentacules peuvent atteindre, dans le Royaume-Uni, aux colonies et à l'étranger. Grand seigneur féodal, industriel, fermier, tous portent au *Merchant*, qui est aussi *Banker*, la masse de leurs créances et de leurs espèces disponibles. Ces financiers, souvent à gros intérêt, les engagent dans des entreprises d'industrie ou de spéculation qui, pour réussir, ont besoin du secours de l'Etat et de la confiance publique. C'est au service de ces boursiers que

(1) VISSERING, « La Bourse d'Amsterdam », *Revue Economique internationale*, 1909, I, p. 40 et s.

naissent, futurs moteurs des démocraties, les partis politiques et la presse.

Certes, la *Gazette de Hollande* a montré la voie à un Swift ou à un Daniel Defoe, mais la prodigieuse agitation de l'auteur du *Robinson Crusoé* dissimule assez mal les ambitions et les intérêts qui tirent les ficelles du pantin.

De même, on voit se dessiner le mouvement qui balance le pendule parlementaire du whig aventureux au Tory flegmatique; le parti whig n'est que le paravent politique de ces huguenots dont l'industrie textile réunit les efforts et qui sont groupés autour du colbertisme le plus étroit, tandis que les tories coalisent avec les shopkeepers déjà partisans du laisser-faire, les richesses grandissantes d'une agriculture qui arrache tous les ans aux pâturages de vastes étendues pour les transformer en jardins.

Parmi ces boursiers, le moins visible est, comme cela se fait souvent, le plus actif, c'est le courtier juif. Vers la fin du XVIIe siècle, les Israélites d'Amsterdam qui ont successivement soutenu Charles II et Guillaume III, commencent à pulluler dans Lombard Street (1). Après la révocation de l'Edit de Nantes, les Juifs français, avec le traité de Methuen, les Juifs portugais; le terrible Jehovah et l'ascétisme pessimiste de Calvin fraternisent.

Dès 1657, Salomon Dormido, neveu de Manasseh ben Israël, est admis officiellement comme broker. En 1671, on peut noter David Aboab, Samuel de Caceres en 1674, en 1679, Moses Barrow, Samuel Susportas. Tous ces Juifs se réunissent dans une même allée et leur groupe s'appelle *The Jewish walk*. En 1697, le nombre des

(1) CUNNINGHAM, *Growth, etc.*, p. 327.

brokers est limité à cent Anglais, douze étrangers et douze Juifs. Ce n'est que le commencement. Certes, les nouveaux venus ne sont admis ni dans la marine, ni dans les *Joint-Stock companies,* ils sont localisés dans le courtage, mais rien ne peut leur interdire d'acheter et de vendre les titres qui en représentent des parts, ni, en se faisant marchands ou banquiers, de pratiquer le change, fonction dans laquelle, par tradition, ils excellent.

La finance anglaise aujourd'hui conserve encore la trace de ces débuts. Si les Juifs apparaissent rarement en nom dans les banques de dépôt et dans les *Joint-Stock Companies,* ils abondent parmi les *Merchant-Bankers* (1) et de nos jours comme alors, l'action de ces derniers, de beaucoup la plus efficace, est en contact quotidien avec toute la vie sociale et politique.

***

Assez de polémistes ont dépeint le pullulement moderne de ces ferments de l'électoralisme, des partis politiques et de la presse. Il est intéressant de le confirmer en les montrant, vibrions qui rongent et désagrègent le dur bloc juridique lui-même. Mais s'il est aisé à un fermier général ou à un riche usurier d'acheter un politicien ou un journaliste, il ne lui est plus aussi facile de modifier le fond traditionnel du Droit tel que l'alimentent les mœurs nationales. Cette vérité générale apparait saisissante au milieu de la corruption où grouille l'Angleterre orangiste.

Il y a des milliers d'années que les Sémites, Phéni-

(1) JAFFÉ, *Das englische Bankwesen*, p. 76.

ciens ou Juifs, sont nos maîtres en crédit commercial et en monnaies. Mais jamais leur monopole ne s'accentua comme au moyen âge, et on a pu soutenir avec raison que la technique juridique des titres au porteur peut remonter jusqu'aux commentateurs juifs qui donnent à la personnalité juridique un caractère figuratif, abstrait et fongible (1). Quand s'ouvrit l'époque moderne et que se succédèrent, en concentrations financières monstrueuses pour l'époque, les Bourses d'Anvers et d'Amsterdam, les papiers de crédit, qui réalisaient à haute tension l'idéal israélite de la circulation rapide des richesses, commencèrent à se manifester sous toutes les formes qui les différencieront plus tard : actions, parts hypothécaires, rentes, lettres de change, connaissements. Le Digeste qui reconnaissait la cessibilité des droits servit, par la poussée des romanistes, d'instrument technique à cette adaptation. Mais dans les pays à têtes dures, où les nouveautés latines heurtaient une tradition féodale séculairement assise sur la valeur des personnes, la résistance du droit coutumier fut obstinée et le tempérament anglais peut y compter un des exemples les plus frappants de sa ténacité conservatrice.

Les Hollandais ont toujours été experts à mobiliser leurs immeubles par l'hypothèque. Elle n'existe en Angleterre que sous la forme du mort-gage qui n'est pas circulatoire.

D'autre part, des principes, vrais ou faux, tenaient les droits d'obligation, les services humains, appelés aussi *Choses-in-action*, pour une matière dans laquelle toute cessibilité était exclue, d'après la *Common law* (2).

(1) Cf. SOMBART, *Die Juden und das Wirthschaftsleben.*

(2) MAC LEOD, *Theory and Practice of Banking*, t. Ier, p. 238 et s.

Comment, avec un pareil principe, assurer le trafic des banquiers et donner force de loi aux négociations de titres? Déjà nombreuses au début du XVIIe siècle, elles s'étaient multipliées au début du XVIIIe. En 1711, Thomas Smith, un banquier de Nottingham, note en ces termes les affaires d'un *Merchant-banker* (1). « Il reçoit de diverses personnes contre reçu de grandes sommes d'argent et leur donne en échange des billets au porteur qu'il signe. » La validité de ces billets contestée en justice fut condamnée par des arrêts célèbres rendus, en 1703 et 1704, par Lord Holt, qu'on imagine avec la figure d'un vieil Anglais tenace, traditionnaliste, têtu. Il a sans doute dans la mémoire les sorcelleries de l'empoisonneur Lopez. C'est un lecteur assidu de Shakespeare et de Marlowe. En voilà un qui n'aime pas Shylock!

« Ces billets, dit-il, dont l'usage courant remonte à une trentaine d'années, ne sont qu'une invention des changeurs de Lombardstreet qui avaient un esprit à faire loi de tout ce qui pourrait lier leurs débiteurs. Admettre qu'un pareil billet pût créer un lien légal, ce serait changer un chiffon de papier qui, en droit, n'est que la preuve d'un contrat verbal, en une nouvelle spécialité juridique. Ces notes ne sont donc pas des *bills of exchange*. Ceux-ci n'existent que pour la rapidité et la sûreté du commerce et pour empêcher que des espèces quittent le royaume (2). » Il est vrai que les boursiers de Lombardstreet se réjouissent bientôt de voir ce vieux féodal remplacé par un Lord Mansfield, Chief justice en 1756, esprit encyclopédique nourri des

(1) EASTON, *History and Principles of Banks and Banking*, 1904, p. 191.

(2) MAC LEOD, o. c., p. 224.

grands jurisconsultes romains et français. Ce cerveau, libéré du poids des vieilles perruques de la *Common law*, replace le droit sur la base des réalités mercantiles et financières, et, en bousculant la scolastique de Lord Holt, mérita le titre de fondateur du droit commercial britannique. Mais ce ne fut qu'un intermède. Souvent justice varie. Bien fol est qui s'y fie. Lord Kenyon en revient aux brocards de la dogmatique féodale. En 1800, il décidait encore que, de toute tradition, les *Choses-in-action* n'étaient pas transmissibles en *Common law*. L'ancienneté sur laquelle s'appuyait ce brocard est-elle exacte? C'est là une question secondaire. Cependant, il n'est pas sans intérêt de noter qu'un des plus vieux jurisconsultes de l'Angleterre, Bracton, qui vivait au milieu du XIIIe slècle, professe l'opinion opposée. Il est vrai qu'à cette date les Juifs n'étaient pas encore expulsés d'Angleterre (1).

Dans chacun de ces conflits, la Presse, au service des *Bankers*, poussa les hauts cris. Les partis politiques, tas de spadassins à la merci du plus offrant, se vendirent et s'émurent et le Parlement, composé de « Wealthy men » (2) et, du reste, bourré d'épices, eut l'oreille moins dure que la *Supreme Court*. Après la décision de Lord Holt fut voté, en 1705, l'acte autorisant la circulation des billets au porteur. Au lendemain de l'arrêt de Lord Kenyon, les obligations émises par l'East India Company, et par lui jugées nulles en droit, furent de même l'objet d'un acte du Parlement. Le vieux droit de la « gentry » avait reculé devant le droit nouveau des « businessmen ».

(1) Ils furent chassés en 1290.

(2) *Letters on the present state of England and America* (Anonyme). — Londres, 1794.

§ 4. — *Les politiques anglais.*

L'intérêt de cette digression juridique, c'est qu'on y découvre à la fois le rush des étrangers et l'imperméabilité du caractère anglais. Huguenots français, Juifs de Hollande, ont beau s'installer dans l'île hospitalière, les insulaires ne se laissent guère, dans leur tréfonds, modifier par eux. Les ferments ont beau pénétrer la pâte anglaise. Elle est lente à lever.

Le tempérament des Anglo-Saxons, « le plus outrageux et le plus périlleux peuple qui soit au monde », comme disait Froissart, est demeuré au XVIIe siècle celui de la brute de combat, cette charnure de boucherie que méprisait Cellini quand il parlait des « bêtes sauvages anglaises » et que montre à vif la violence de Shakespeare. Tel apparaît le « *true born Englishman* », pesant, inerte, *sluggish*, empâté dans la lourdeur embarrassée de son tempérament à circulation lente. En France, l'idéal social tend à la mesure, et la discipline des mœurs s'oppose à tout excès. Ici c'est le contraire. Que l'on compare Versailles, jardin de la conversation humaine, aux prairies sportives, ou à Hyde-Park! Le *hooligan*, misérable chiffe, n'a plus d'énergie du tout, tandis que le *skilled man*, champion en « forme », a poussé aux dernières limites le rendement de sa mécanique.

Mais cette poussée de l'énergie n'a rien d'aventureux ou de fantaisiste. L'inspiration, fée méridionale, en est tout à fait absente, et la voracité de ces bêtes sauvages se confond avec leur moralité. Au XVIIIe siècle, Mme du Deffand rapporte que, de son temps, on disait d'un trait dur, bas et féroce : « Cela est bien anglais ». Les Français n'ont jamais compris l'inflexibilité. Le dogme étant

de vivre, fortement, et le confort, un principe de vertu, le *sense of duty*, n'est pas autre chose qu'un stoïcisme raide, muet et morose, une capacité de supporter beaucoup, quelque chose comme un estomac d'autruche qui digère tout ce qu'on y jette.

On s'en explique tout à fait l'importance en constatant que l'Anglais n'est pas intelligent. L'abstraction latine et la longue prévision des esprits déductifs déroutent ce saint Thomas qui ne connaît que ce qu'il a vu et touché. Il lui faut des étoffes qui durent longtemps, du cuir épais, des objets solides, une routine exclusive mais familière, bien faite à sa main et à son pied.

De quelle utilité ne lui est donc pas cette morale puritaine qui s'est fondue dans la vie économique au point de représenter l'ascétisme pessimiste du travail professionnel comme un service divin? « Etre faible, la vraie misère! » a dit Milton. Travailler, tisser en araignée aveugle et ingénieuse, c'est découvrir pas à pas la vérité, c'est s'ouvrir l'âme à la clarté de l'esprit. L'intérêt du moment c'est la loi. Agir, agir encore, voilà pour le Puritain la seule doctrine, la croyance, le salut unique, la *fides efficax*. C'est l'idéaliste Carlyle qui a crié cette chose énorme : « Laissez du temps à quelque chose, si elle réussit, elle est juste (1). » Et comme on comprend le catéchisme puritain (2), le *Pilgrim's progress* de Bunyan, quand ce gros homme roussâtre et soufflé leur dit : « *It will not be said : did you believe — but : were you Doers or Talkers only?* »

(1) CARLYLE, *Heroes*.

(2) WEINGARTEN, *Die Englische Revolutions Kirchen*; — DEXTER, *Congregationalism of the last 300 years*; — SCHNECKENBURGER, *Vergleichende Darstellung des lutherischen und reformierten Lehrbegriffs*, 1855.

C'est dans cette action continue, dans cet amour du « solide », dans cet empirisme de l'expérience, dans cette absorption qui leur fait lentement digérer à la fois la vache hollandaise, la poularde huguenote et le piment juif que se forment la chair, le sang et l'âme britanniques et que le caractère national apparaît, marquant les Anglais dès leur naissance, ainsi que Tennyson les a chantés ou que Taine les a vus : *strong in will, to strive, to seek, to find and not to yield* (1), « des hommes habitués à l'autorité et qui ont agi ». Ne faut-il pas, *unconquerable will*, des muscles, une race rude, la compétition des mâles les plus grossiers, — des buffles corne contre corne, aurait dit Emerson, — pour remplacer les Romains qui ne sont plus?

***

Nous avons montré la complexion de l'âme française, avec son socialisme monarchique, tournée tout entière vers l'idéal juridique et législatif des ordonnances. La France produit naturellement des légistes. Nous apercevons maintenant l'orientation toute différente de la psychologie britannique. Ce qu'elle produit, ce n'est pas l'abstracteur de lois, c'est un type d'administrateur et de gentleman, capable de se mouvoir au milieu des hommes et digne de leur commander. En un mot, ce qu'elle produit, ce n'est pas le juriste, c'est le politique.

***

Le jurisconsulte français, dont l'expression noble est celle des grands légistes, nommons d'Aguesseau ou

(1) TENNYSON, *Ulysses*. « Fort dans le vouloir, de tenter, de chercher, de trouver et de ne point céder. »

Domat, et dont la basse caricature trempe dans l'ivresse jacobine, condense la réalité, taille, redresse, émonde et fait de la forêt vierge un parc symétrique. Sous sa baguette judiciaire, la broussaille des appétits voit surgir, en quelques formules simples et claires, telles des déesses impérieuses, les Lois (1).

L'œil myope du politique anglais ne quitte pas les réalités immédiates. Quand elles s'assemblent en force, il en perçoit la conjoncture probable et surtout la possibilité de leur dérive à son profit. Si elles apportent à portée de sa main quelque proie tentante, il rassemble sa vigueur, ouvre ses griffes rapaces et ne lâche plus le morceau.

Ce qu'il y en a, durant les XVIIe et XVIIIe siècles, des politiques en Angleterre! Les uns sont des journalistes, comme Defoe et Swift; les autres, des économistes, comme Child ou Culpeper; d'autres encore répètent, en échos, la philosophie juridique du continent. Ainsi Hobbes et Locke.

Ces derniers sont les moins réalistes de tous. Ils portent en eux un reflet de l'idéologie juridique, ils sont atteints du mal français. Et, cependant, Locke, ce fils de Milton, longue figure osseuse, nez crochu, frotté de cartésianisme, n'est qu'un Hollandais débarrassé du latin des Pays-Bas. Sa philosophie de rationaliste humanitaire, s'ébattant dans le rude empirisme de sa langue nationale, réclame hardiment et un gouvernement constitutionnel, et la tolérance pour les Juifs (2). C'est déjà un « little Englander ». De même, l'extraordinaire Hobbes, un Shakespeare de la politique, né en 1688

(1) *L'Histoire et les lois*, par Léon Hennebicq, 1896.
(2) Works, t. VI, 3e lettre, chap. III.

avant terme par la terreur de l'Armada, n'est nullement francisé pour avoir, comme Locke, ce féal de la Maison d'Orange, lié sa fortune à celle des Stuarts. Il a de longs cheveux gris et crespelés, une moustache et une impériale de vieux Cavalier, mais dans cette figure luisent des yeux gris bleu, petits et prodigieusement perçants. De même, par-dessus ses bizarreries pessimistes de véritable insulaire, pointe aigrement pour la première fois le *leitmotiv* impérialiste. « Toutes les passions, dit-il, peuvent être réduites au désir de pouvoir. » C'est un annonciateur du *Greater Britain*. Mais il demeure empirique, réaliste, politique, dans ses plus étranges visions.

* * *

Ainsi, dès la première moitié du XVIIIe siècle, la pâte anglaise, que fait lever un ferment exotique, montre déjà la dominante de sa future destinée. La fermentation humaine, où grandit la métropole de la Tamise, s'oriente avec fermeté selon les bases du tempérament anglais. Certes, nous sommes loin du gentleman colonial, que va nous présenter le XIXe siècle, administrateur souple et intéressé des richesses indigènes. Le désir de pouvoir n'est pas encore sorti des cupidités myopes. L'Anglo-Saxon est encore une brute assez féroce, traitant ses concurrents « avec infamie et scandale » (1), contractant à l'Asiento et vivant de la traite négrière. On attendra longtemps *la Case de l'Oncle Tom*.

---

(1) SAVARY, *Le Parfait négociant*, I, p. 123.

CHAPITRE VI

LA ROUTE DES INDES

§ 1er. — *Le mirage oriental.*

A cette âme britannique du XVIIe siècle, mal dégrossie par les influences étrangères, et dont la rudesse défiante se défend, il faut un drame extérieur. Pâte péniblement remuée par le ferment des Protestants et des Juifs, la nation va se lever dans une expansion coloniale incomparable. Le théâtre de ces péripéties, capitales pour l'histoire du sentiment impérialiste, n'est pas localisé dans un Eldorado des flibustiers ou un comptoir d'épices. Ce n'est pas même la terre promise des *Pilgrim fathers*.

Ce pays n'est, à vrai dire, situé nulle part, puisque c'est l'immensité des eaux. Voici l'exemple d'un instinct obscur guidé par une suite d'événements heureux. Le sens insulaire a flairé la domination du monde; dans la paix de la concurrence, ou dans la guerre elle appartient à ceux qui, après Blake ou Tromp, balaieront les routes de la mer.

***

Rien de moins féodal que cette formule. La terre, base du moyen âge, en est pour ainsi dire exclue. Le chef politique n'est plus celui qui est propriétaire du plus grand domaine, mais, au contraire, le marchand qui peut diriger le plus grand nombre d'échanges. Or, en

quel endroit se pressent-ils? Quel est le lieu du monde où leur extension apparaît illimitée? Où sont-ils donc à la fois multiples et souverains, sinon dans les horizons marins?

Elle vient l'heure, l'heure capitaliste, l'heure impérialiste où la domination d'un Empire à la fois universel et mercantile ne peut s'imaginer qu'en thalassocratie. Tel devait être le rêve de l'âge moderne, celui des boursiers et des marchands.

***

Mais toutes les routes de la mer ne sont pas équivalentes. Les unes mènent à des pays nouveaux, peuplés de populations sauvages, hérissés d'obstacles et de dangers, où toute une culture est encore à faire, et que les peuplements espagnols, portugais ou anglo-saxons n'ont pas tirés de la barbarie. C'est le monde américain par-delà les brumes et les tempêtes de l'Atlantique.

Les autres, au contraire, traditionnelles, célèbres, fabuleuses, relient directement l'Asie à l'Europe, l'Orient à l'Occident.

Si vraiment le peuplement du Nouveau-Monde, pays de Chanaan des puritains et des Juifs, avait dominé les destinées britanniques, on n'eût pas assisté à ces phénomènes d'antinomie jalouse entre Boston et Londres qui devaient prendre fin par un divorce. Mais l'Amérique nue et sauvage pouvait avoir d'immenses possibilités naturelles, des mines, des plantations coloniales, du coton excellent, la principale des supériorités manquait totalement, celle de l'industrie humaine. Sa rivalité était pareille à celle d'un jeune héritier présomptif; sensible, gênante, sans qu'elle fût impérieusement nécessaire.

L'Orient, par contre, qui avait déjà enrichi Byzantins, Arabes, Portugais et Bataves, n'avait rien perdu de son prestige et possédait plus d'une supériorité. Les riches trafiquants de la Turquie, de la Perse, de l'Inde, de la Chine en faisaient un merveilleux marché d'échanges, que soutenait une active navigation locale. Les industries y étaient nombreuses, et parmi les plus florissantes resplendissait celle du tissage et surtout du tissage cotonnier.

Rappelons-nous ici que les aptitudes anglaises, héritées l'une et l'autre des Pays-Bas, c'étaient à cette heure décisive de la fin du XVIIe siècle, le tissage de la laine et la navigation maritime, et nous projetterons ainsi un trait de lumière sur la formation de l'impérialisme anglais.

§ 2. — *Les tissus de Manchester.*

Examinons d'abord les industries textiles. Avec la poussée des *Merchant Adventurers,* le rejeton britannique avait étouffé le Belge, son aïeul. Les combats économiques livrés entre Londres et les cités hanséatiques ont eu comme objet la laine et le drap. Les guerres du XVIIe siècle, achevant la ruine des Pays-Bas du Sud, assurent le monopole de leurs vainqueurs. Filature et tissage de laine, grande industrie, monopole britannique, sont fixés à Norwich, dans cette *Merry England,* où le mélange brabançon a fait fleurir pleinement sa sensualité courte et joyeuse.

Mais, depuis le XVIe siècle déjà, l'industrie drapière abandonnait les vieux chefs-d'œuvre des gildes, lourdes chapes d'étoffe, épais modèles. La popularisation de la richesse et l'apparition de la mode au sein des classes moyennes avaient introduit des vêtements plus légers.

Sur les chaînes du lin et du chanvre, les futaines de toutes sortes mélangeaient, de plus en plus, le coton. On se passait de main en main, comme des prodiges, les « tissus de brise » de Dacca.

***

Peu importe que les origines de l'industrie cotonnière ne soient pas encore fixées. Qu'elle vienne de l'Inde, du Malabar, de Calicut, ou qu'elle remonte aux vieux âges mésopotamiques, il est certain que, à l'apparition de l'islamisme, le « kotôn », mot arabe (goottn), est, en Orient, d'un usage universel.

Omar et Ali ne portent pas d'autre vêtement. Tout le monde s'en sert autour d'eux. Les *Mille et une nuits* le confirment, et si Calicut a légué son nom aux «calicots», la manufacture de Mossoul, célèbre au temps de Marco Polo, nous a transmis les « mousselines » (moussoulini) tandis que les « cotonnades » d'Alexandrie s'amoncelaient sur les quais de Marseille. Il semble même que l'expansion du coton se confonde avec l'expansion musulmane. On le voit surgir d'Arabie, de Mésopotamie ou de Perse; il est florissant en Arménie, en Anatolie et, selon Pegolotti, de la meilleure qualité (1); des Indes qui semblent être sa patrie d'origine il a passé dans l'Asie centrale, et pénétré jusqu'en Chine sous la forme du « nankin », mais surtout il a suivi les Arabes dans leur poussée occidentale. Avec eux entré en Sicile et en Italie, il s'installe en Espagne et en Portugal et les grandes manufactures du Maroc et de Fez marquent en même temps l'extrême puissance du Moghreb.

(1) Francisco Balduci Pegolotti, *La pratica della mercatura*, (première moitié du XIVe siècle).

Au XVIe siècle, sa production prend, sur la carte, la forme d'un immense fuseau dont les pointes touchent à l'Europe et aux Indes, et dont le diamètre central va de la mer Caspienne au Soudan.

L'Occident est demeuré le pays du drap et du lin. Cependant, le tissu levantin s'infiltre dans la Provence, la Venétie, le Milanais. Par le mélange du coton, le métissage des industries aboutit à la transaction de la futaine, née au Caire, au faubourg de Fouchtân. C'est elle qui fait la richesse des marchands d'Augsbourg et, après eux, de tant de manufacturiers de France ou des Pays-Bas. Là, encore une fois, le lion belgique a posé sa griffe. Ce sont des réfugiés anversois qui l'installent définitivement, en 1685, dans le Lancashire.

Déjà on en fabriquait, en laine, des imitations (1) et ce n'est que dans la seconde moitié du XVIe siècle que le coton de Chypre ou de Smyrne s'achète et se vend à Anvers d'abord, à Londres ensuite. Le traité de 1582 avec la Turquie vise déjà cette matière nouvelle. La Compagnie anglaise du Levant rapporte en échange de laines anglaises une grande quantité de coton et de soie brute. Au XVIIe siècle, cette industrie se concentre dans le sud du Lancashire, le sud-ouest du Yorkshire, certaines parties du Cheshire, Derbyshire, Nottinghamshire, Renfrewshire. Les principales manufactures sont situées entre la Ribble et la Mersey, dans un pays raviné de rivières torrentueuses qui font tourner les roues des moulins. La capitale du district apparaît. C'est Manchester.

Durant tout le XVIIe siècle, l'importation des calicots,

(1) Cf. à Bolton-upon-Moore, en 1538, BAINES, *History of the cotton manufacture*.

des mousselines et des perses s'accentue. Ils arrivent par les caravanes de Turquie, de Moscovie, de Tartarie et par les voiliers de la mer du Sud (1), provoquant l'irritation des manufacturiers anglais de laine et de soie. En 1690, un réfugié français introduit, à Norwich, l'impression des calicots.

L'industrie est encore localisée dans le Sud et dans l'Est. Bristol, Exeter, Norwich et York sont les seules villes qui dépassent 10,000 habitants, Londres en a 30,000.

C'est au XVIIIe siècle qu'à l'ouest les nouveaux districts se dilatent. En 1727, dans son *Tour trough the whole island of Great Britain,* Daniel de Foe écrivait que « depuis peu d'années, Liverpool et Manchester se sont développées de façon surprenante. Manchester a doublé sa population et, avec ses faubourgs, contient au moins 50,000 habitants ». Il ajoute : « La grande industrie qui, à ce point, agrandit la ville, est celle du coton. » Le 5 septembre 1739, on lit dans le *Daily Advertiser :* « L'industrie du coton pur ou mélangé est arrivée dans ces vingt dernières années à une telle perfection que, non seulement nous n'en fabriquons pas assez pour notre consommation propre, mais que nous fournissons nos colonies et beaucoup des nations d'Europe. Les bénéfices nés de cette branche ont permis aux seuls manufacturiers de Manchester de dépenser, depuis nombre d'années, 30,000 livres par an, à de nouvelles constructions. Il s'ensuit que 2,000 maisons nouvelles y ont été édifiées depuis vingt ans. »

Ajoutons que, en 1766, Postlethwayt (2) estimait à

(1) *Plan of the English commerce,* Anonyme, 1728.
(2) *Universal Diction. of Trade and commerce.*

600,000 livres sterling la valeur annuelle de la production des cotons fabriqués et que de 1700 à 1801, tandis que les habitants des anciens districts manufacturiers de Norfolk augmentaient de 59, 20 et 11 p. c., la population progressait à la proportion de 136 p. c. dans le Yorkshire occidental (1).

Les vieux lainiers, les vieux drapiers, pas plus que la jeune industrie de la soie, ne sont satisfaits de cette concurrence. Au début ils ont le pouvoir à leur discrétion et en 1700 ils ont défendu d'importer et même plus tard d'employer, en Angleterre, les nouveautés des Indes. Mais cette interdiction a peu d'effet. En 1708, De Foe estime qu'elles font une concurrence mortelle aux lainages.

Le parti whig est, dans l'ensemble, un parti d'industriels ; les lainiers y sont nombreux. Attachés à la théorie de la balance commerciale, ces immigrés formés à la française et voués au credo colbertiste se retranchent derrière les protections douanières. Les tories inclinent plutôt vers la liberté commerciale et trahissent quelque influence hollandaise, ou juive. C'est dire que les whigs sont en majorité hostiles à toute importation des tissus hindous, et que la violente campagne contre la Compagnie des Indes commencée dès la fin du XVIIe siècle c'est en réalité la guerre de la laine contre le coton.

Dans cette lutte où, d'un côté il y a les estates, les landlords et leurs pâtres, soutenus par tous les fileurs et tisseurs de laine d'Angleterre, la Compagnie des Indes finira par avoir le dessous, mais le coton aura néanmoins raison du drap.

En 1697, il n'en pénétrait dans le royaume que 1 million

(1) DECHESNE, o. c., p. 111.

976,959 lbs.; en 1764, les chiffres montent à 3,870,392; en 1782, à 11,828,039; en 1789, à 32,576,023; en 1802, à 60,345,600; en 1810, à 132,488,935; en 1823, à 191,402,503; en 1832, à 277,260,490 (1).

Cette invasion du coton brut, continue et formidable, c'est la suprématie du Lancashire, la poussée de Manchester et de Liverpool, Cobden et le *Free trade;* c'est aussi le machinisme d'Arkwright et Cartwright, les plèbes ouvrières et la révolution sociale qui pointent. Mais, dans toutes ces agitations qui emplissent le XVIIIe et le XIXe siècles, il n'y a, au fond, que la question du coton. La vieille industrie orientale, arrachée aux pays du soleil et transplantée dans la bruine britannique, représente désormais pour l'usine whig et l'office tory, enfin associés dans une union formidable, le problème de la route des Indes, c'est-à-dire l'empire de la mer.

***

Reprenons et précisons ces éléments. Ils nous offrent l'embryon de l'impérialisme occidental et précipitent en solution révolutionnaire la marche auparavant très lente de notre civilisation. La transformation prodigieuse dont le Lancashire est le théâtre ne se borne pas, comme au moyen âge, par la cité, comme au début des temps modernes, par l'Etat, à créer des industries qui prospèrent par l'étape ou par le monopole. Dès le début, elle se hausse à l'amplitude coloniale. L'immense marché des Indes en est le débouché principal. Les émeutes sanglantes des chartistes, les machines qui les licencient par milliers et le laisser-faire dogmatique des capita-

(1) BAINES, *History of the Cotton manufacture,* p. 109 et s.

listes manchestériens ne sont que les corollaires d'un mouvement mondial d'échanges. Les gens du *Chat moss* ne tirent des Indes le coton brut que pour les inonder de leurs tissus.

En 1760, la Compagnie des Indes avait un revenu net de 2,048,747 livres, sans compter 400,000 livres tirés de son commerce et les profits agricoles et domaines évalués à 439,000 livres. Elle avait vingt navires et transportait aux Indes £ 1,000,000 de marchandises européennes dont 300,000 ouvrées dans les manufactures anglaises. Au retour, ils ramenaient environ 2 millions de livres en denrées coloniales et matières premières (1).

De nos jours, tandis que 21 1/2 p. c. des cotonnades anglaises s'exportent en Europe, 16 1/2 p. c. en Amérique, 8 1/2 p. c. en Afrique et 5 p. c. en Australie, l'Asie en absorbe 50 p. c., la moitié de l'exportation totale.

La porte ouverte de *leur* Free trade, destruction de toutes les barrières qui protègent leurs concurrents, c'est notamment l'arrêt de mort des tisserands orientaux.

Réclamer un principe d'apparence progressive, mais, en réalité, très égoïste, et, pour l'obtenir, user de tous les moyens; la persuasion, tant mieux; tel est le mot d'ordre des premiers libre-échangistes; mais ces soi-disant humanitaires plus pratiques, mais aussi jacobins que les conventionnels décapiteurs, sauront, s'il le faut, user des plus cruelles contraintes.

Certes, leurs apparences sont séductrices. Ils ont le pathos de la Révolution. De nos jours, le *Free trade* paisible est aux antipodes du *Fair trade* agressif de Chamberlain. Mais, quand on le met au point, ce laisser-faire exprimait à l'heure de Peel ou de Cobden le même

(1) BRY, *Histoire industrielle de l'Angleterre*, p. 319.

esprit de domination que l'impérialisme d'aujourd'hui. Il n'y a pas de différence entre le cotonnier anglais qui fait la guerre économique pour se substituer aux métiers hindous et le marchand d'opium qui mobilisera la flotte anglaise pour empoisonner les Chinois. Si la liberté du commerce n'est qu'un masque, arrachons-le de leurs visages. La violence est souvent moins déplaisante quand elle n'est pas hypocrite.

***

Ce qui fait l'industrie anglaise si forte, ce sont les inventions. Toute la technique est rénovée. Arkwright, qui personnifie parfaitement l'habile homme profitant des idées d'autrui, de Wyatt, Lewis, Higgs, Kay, Hargraves, supprime le chaînage du lin dans les futaines et permet le tissage du coton seul. A la fin du siècle, la machine à décortiquer d'Eli Whitney, le métier mécanique de Cartwright, les cylindres à imprimer de Bell, et le blanchiment chimique de Berthollet, achèvent le bouleversement.

Le prix de revient s'abaisse par la fabrication en masse. Peu importe que l'usine, brumeuse et froide, soit à des milliers de kilomètres des chaudes vallées de l'Inde où le cotonnier pousse. Les calicots imprimés à Manchester sont revendus à Calcutta moins cher que les tissus locaux.

Ici s'affirme, en face de l'Orient immobilisé, le génie même du monde occidental. Tant qu'il pourra, sur la virilité courageuse de ses générations, faire pousser la fleur des ingéniosités inventives, l'Occident n'aura rien à craindre. L'éclair créateur d'un cerveau suffit à ensoleiller à nouveau les dépressions sociales les plus noires.

Aucune des industries existantes ne pouvait lutter contre ce machinisme. Les cotonniers français, qui par Marseille tiraient du Levant, des Antilles et des Indes le précieux duvet, tentèrent quelque défense. Dupleix vaincu par Clive ce fut, pour les Manchestériens, le monopole de la matière première. Et les guerres maritimes des deux nations se traduisent par ce dilemme : Les cotons des Antilles et des Indes nourriront-ils les manufactures de France ou celles d'Angleterre? La réponse ne pouvait être donnée que par la maîtrise de la mer.

Ainsi la prédominance industrielle se montrait, dès les débuts triomphants du machinisme, vassale de la prédominance maritime. Et, puisque, réservoir de la matière première et clientèle assurée, les Indes étaient à la fois la source et l'embouchure du fleuve des échanges dont vivait la boutique anglaise, tout le problème se ramenait au monopole de la route des Indes.

***

En 1801, une statistique établit approximativement la culture mondiale du coton (1). Les Etats-Unis, qui, bientôt, vont grandir ne produisent encore que 22 millions de kilogrammes. Les Antilles et les Amériques du Centre et du Sud, 46 millions. L'Inde, 72 millions, les autres pays, 95 millions.

Parmi ces derniers, le Levant agonise. La Méditerranée est déjà devenue un lac anglais. Les cotonnades britanniques tuent les tissages de l'Asie Mineure. L'Egypte, il est vrai, résiste. Aux Antilles et dans les Amériques, les industries du continent pourraient encore

(1) LEVASSEUR, « Production et consommation du coton », *Rev. écon. intern.*, avril 1911, p. 33.

trouver leur part, mais les vaisseaux anglais font la police de l'Atlantique et la route des Indes, épine dorsale du système, demeure la ligne maîtresse, le centre intangible de leur monopole.

Ah! l'obscure intuition de Bonaparte essayant, par le Caire et par Saint-Jean d'Acre, de faire dans ce réseau quelque meurtrière trouée! La clef des positions ennemies, ce génie stratégique, il l'a vue. L'empire des manufacturiers qui vivent du coton doit être frappé à son nœud vital, là où il s'alimente, aux lointains dorés de l'Orient. Mais c'est le désastre d'Aboukir, hélas!

La signature du décret établissant le blocus continental représente un nouvel effort, et cette lutte gigantesque de la terre napoléonienne contre la mer anglaise a son effet immédiat sur l'industrie. En moins de six années, près de deux cents filatures, 1 million de broches s'établissent en France. En 1814, elles manufacturent 8 millions de kilogrammes. Richard Lenoir, avec ses sept usines et ses 11,000 ouvriers, est un des rois du coton. Mais c'est l'heure de l'île d'Elbe et la victoire anglaise n'est pas à Waterloo, mais dans l'abolition des droits, et Lecky a raison de dire que l'Angleterre aurait pu placer les statues de Watt et d'Arkwright à côté de celles de Wellington et de Nelson (1). Les tissus anglais envahissent l'Europe. C'est la débâcle, et tandis que Napoléon agonise à Sainte-Hélène, Richard Lenoir se traîne dans la misère, après avoir, lui aussi, régné.

Après comme avant le Corse aux yeux aigus, les hommes d'Etat, en France, n'ont pas un instant perçu la réalité, et, grands seigneurs de la Régence ou grands bourgeois de la Restauration, leur cécité s'explique.

(1) LECKY, *History of England in the eigteenth century*, p. 218.

Terriens avant tout, l'ambition économique, bornée à la régularité des moissons, les emprisonnait dans la conception jésuite. Monarchie policière, utopie jacobine, Etat constitutionnel, étouffent également sous le bienfait des réglementations logiques. La manufacture royale du XVIIIe siècle n'a plus que les abus du régime colbertiste. Elle tourne à la caricature, comme le socialisme des Etats du Paraguay. Mais la théorie des physiocrates elle-même et l'élan révolutionnaire, qui brisent ces liens, ne sont libérateurs qu'à demi puisque, de la base au sommet, l'un et l'autre terriens, étroitement, ne songent qu'au fils de la nature dévoyé par la civilisation, à l'homme des champs.

Qu'importe pour ces myopes le fait capital, pourtant, que la moitié des cultures de l'Asie turque ou des îles nourrissait la nouvelle industrie textile en France? Leurs yeux fermés à la clarté commerciale ne voient dans l'expédition d'Egypte que la parade ambitieuse d'un général.

Le Royaume-Uni, par contre, ce n'est pas seulement l'Angleterre et son Lancashire, ni même, sur les bassins des ports, la forêt mouvante des mâtures, c'est la boutique où reflue la clientèle du monde, la Bourse et le Stock-Exchange, Londres, métropole, et ceux qui disposeront du pouvoir s'appelleront Cobden ou Robert Peel. Ce seront des commerçants, des industriels et non des paysans.

Comment des terriens qui vivent dans leurs domaines auraient-ils pu entrevoir, sinon par les intermittences du génie, la vérité que pratiquait tous les jours le plus obscur broker anglais? Comment eussent-ils précisé, dans les mêmes termes, la dépendance de leurs fortunes si différentes ?

L'arrivage des voiliers des Indes la tenait-il en suspens? Et les produits de leurs services agricoles leur apparaissaient-ils échange et prix de croisières lointaines? Non. Les plus âpres de ces provinciaux ne trouvaient à leur cupidité d'autre expression, soif romaine de l'or ou rapacité féodale du domaine, que l'avarice solitaire d'Euclion ou d'Harpagon, c'est-à-dire la joie paysanne d'immobiliser. Que pouvaient-ils comprendre à l'ardeur agitée du courtier de Londres, que les Juifs ont enivré de leur fièvre de circulation? Et comment les esprits jésuites qui ont bâti, pierre par pierre, ce monumental Code civil qu'inspire la religion de l'Immeuble ou qui n'ont vu que du protectionnisme dans le blocus continental, auraient-ils pu asseoir leur vie sur les incertitudes quotidiennes des spéculations et du change?

***

Après Aboukir, Trafalgar; après Trafalgar, Waterloo. L'ironie du sort place l'exil de l'aigle sur le rocher de Sainte-Hélène.

Tous les matins, du plateau de Rupert's Hill, le châtelain de Longwood jette les yeux sur la mer. Il voit, à l'horizon, découpé en dentelle, le profil des trois-mâts qu'emporte la chanson susurrante du bon vent. Dans leurs flancs s'empilent les précieuses épices des Indes, et aussi les balles de coton, les tissus imprimés de Manchester.

Ah! plus prenante et plus profonde que les consignes injurieuses de Hudson Lowe, c'est, sous les yeux du vaincu, la torture quotidienne, le triomphe de son vainqueur. S'il meurt, celui qui voulut arracher aux Anglais la route maritime qui soutenait leur Empire, est-ce un

ulcère qui le ronge au pylore? N'est-ce pas, cinglant à l'horizon couleur d'or et de victoire, l'insolence des grands trois-mâts carrés d'Albion?

* * *

La France du XIXe siècle n'a pas été plus perspicace. Sa politique et son droit public reposent toujours sur le dogme territorial. Elle demeure une nation de paysans.

Mais avec la tradition bonapartiste qui, après 1848, se renoue, Napoléon III, le neveu, reprend les desseins de l'oncle. Le rêveur des Tuileries se fait ici le plus réaliste des visionnaires. L'expédition de Syrie avorte, mais le canal de Suez réussit.

Son inauguration, le 17 novembre 1869, fut pour l'Angleterre un coup terrible.

Elle n'avait jamais cru au songe du Père Enfantin (1) et, ironique, avait refusé d'y souscrire un sou. En 1858, Palmerston, dédaigneusement, déclarait, en pleine Chambre des communes, que c'était la plus grande duperie du siècle. Voici que, dix ans après, la France, en un coup de ce même génie inventif qui avait fait Crompton ou Cartwright, supplantant avec ses Messageries maritimes les longs courriers britanniques du cap des Tempêtes et, par l'opiniâtreté d'un Lesseps, effaçant Trafalgar, possédait victorieusement la route des Indes.

A l'oncle, il avait fallu du génie, des torrents d'héroïsme et de sang, une épopée, pour n'aboutir qu'au désastre; il suffit d'une poignée d'ingénieurs au neveu.

La guerre de Sécession avait rendu l'échec britannique très sensible à la gent manchestérienne.

(1) *Le Canal de Suez*, par PUAUX, *Rev. écon. int.*, févr. 1910.

En 1860, les districts cotonniers des États-Unis étaient les grands fournisseurs de matière première. Alors que l'Inde n'en produisait que 90 millions de kilos et l'Égypte déjà 20 millions, la part de l'Amérique du Nord montait à 850 millions. En une fois, l'exportation américaine tomba à rien, tandis que les Anglais entreprenaient le réseau des chemins de fer hindous pour faire affluer à bon prix le duvet à la côte et qu'en Égypte le coton Jumel, supérieur en qualité, voyait son importance grandir.

L'influence française au Caire, à cheval sur la route des Indes, entamait le monopole des *Free traders*. On ne touche pas à l'arche sainte. Gladstone, oubliant que le traité de commerce de 1860 avait ouvert l'Europe aux tissus anglais, laissa écraser l'Empire à Sedan.

***

Nous verrons, avec la décade 1870-1880, le Torysme dominer désormais la politique. Disraëli règne, et cette intelligence subtile de grand Israélite, qui entrevoit et poursuit le rêve impérialiste, se tourne tout à fait du côté du Levant.

Notons, en passant, la mémorable équipée du rachat, par Greenwood, Rothschild et Disraëli, des actions du canal de Suez au khédive Ismaïl, en 1871 (1).

C'est là une anecdote expressive dont nous reparlerons. Ce que l'ingéniosité technique des Saint-Simoniens, de Lesseps et de Linant de Bellefonds avaient su conquérir à la France, l'ingéniosité financière vient

(1) Cf. PUAUX, *Le Canal de Suez*, *loc. cit.* — Cf. également LESAGE, *Revue de Paris*, déc. 1907; le *Times*, 26, 27, 28 déc. 1907; 10 avril 1907; *Manchester Guardian*, 3 mai 1907.

le leur ravir. A trouvaille d'ingénieur, roublardise de banquier.

L'occupation de l'Égypte dont Freycinet est au moins aussi responsable que Clémenceau n'est que l'épilogue de cette négociation de boursiers.

Mais ce qui nous importe, c'est qu'avec elle ce sont les *Free traders,* cotonniers de Manchester, qui triomphent une fois de plus.

Ne leur livre-t-elle pas un nouvel empire, puisque la production de l'Égypte dépasse en quantité celle des Indes, et que la fine et longue soie des bords du Nil est beaucoup plus précieuse que celle des bords du Gange? La citadelle des industries de l'ouest anglais regorge de ressources. Elle est désormais assurée de l'indispensable aliment des matières premières. D'année en année la production orientale afflue davantage vers Manchester, libérant les filateurs des spéculations qui rendent si périlleux le marché américain. D'année en année, son exportation universelle se confond avec la pénétration coloniale des blancs. « Une demande de marchandises de coton, disait sir Edouard Grey en 1910, en recevant à Westminster le comité de la Fédération cotonnière internationale, est un des premiers signes de civilisation (1). »

Mais ce rayonnement qui en fait peut-être l'industrie la plus puissante du monde, et qui a son centre dans le Lancashire des *Free traders,* dépend des routes qui amènent le coton brut pour emporter les tissus fabriqués. Le sang le plus généreux de l'industrialisme insulaire y circule et ce sont des routes marines. Toutes,

(1) « La Fédération internationale des associations de filateurs et manufacturiers de coton », par Sir CHARLES MACARA, *Revue économique internationale*, avril 1911.

elles dépendent de l'artère qui mène aux Indes par l'Egypte.

Mais c'est assez parler du monopole manchestérien. S'il aboutit à l'expansion maritime et à la route des Indes ; c'est de la route des Indes, chemin de la mer, qu'il nous faut parler.

§ 3. — *Oceana.*

A l'heure où Cromwell encourage les Juifs, à l'heure où vieillit le grand Hobbes, il est en Angleterre un homme célèbre et discuté, James Harrington, cerveau bizarre qui s'éteindra dans une demi-folie (1).

Lui aussi, lançant l'appel aux Manasseh-ben-Israël, a proposé qu'ils colonisent l'Irlande. Lui aussi, métaphysicien de la politique, fut, en ce temps de rêveries sociologiques, un très célèbre chasseur de chimères. Mais, surtout poussant à bout la sève audacieuse de ses folles espérances, il a tourné vers le Lord protecteur la dédicace de son Utopie. Le signataire de l'Acte de navigation y est invoqué sous le nom symbolique « d'Olphaeus Megaletor, Lord Archon and sole legislator of Oceana, pater patriæ » et le seigneur des *fens* y prend la figure d'une sorte de doge de l'Atlantique.

Car, sous les étrangetés pédantesques d'une république fantasmagorique, *the Commonwealth of Oceana* exprime, avec une prescience curieuse, deux fortes antinomies, deux fortes réalités de l'Angleterre moderne. Successeur du trafic levantin, le marché londonien doit se choisir un modèle oligarchique et mercantile de gouvernement. D'où, la gloire de Venise. D'autre part, la

(1) *Oceana and other works,* par JAMES HARRINGTON (1611-1677), vie et préface de JOHN TOLAND (1700).

prophétie d'un gouvernement représentatif, l'âme d'une communauté totale, à la fois autoritaire et démocratique, en soutient à tel point toutes les pages, qu'on a pu, comme Froude (1), rattacher l'impérialisme colonial et maritime de l'Angleterre contemporaine aux minuties fatigantes de ce délire à froid.

Oceana! ce seul titre vaut mieux que les trésors de scolastique entassés sous son enseigne. Il frappe d'une devise nette la destinée de cette population insulaire, héritière de la vieille formule hollando-belge : *De toekomst is op de waterpaden,* qui se chantera plus tard : *Britannia rules the waves.*

Elle s'exprime encore de nos jours par la boutade populaire : « Quand un Anglais met le pied sur un navire, il rentre chez lui. » Mais cette vérité, que l'Empire britannique est avant tout maritime, vérité bien naturelle dans une île où aucun point n'est distant de la côte de plus de 45 milles (2), ne doit pas s'entendre en ce sens que la richesse et la puissance se dispersent au hasard sur l'immensité des flots et que le marin les tire de l'Océan lui-même. La mer, qui produit des trésors, n'est directement le théâtre que d'assez pauvres industries. La plus puissante et la plus intéressante, la grande pêche, n'a jamais, à elle seule, pu suffire à un vaste établissement. « La domination de la mer est grande et simple comme la mer même », dit Ratzel (3). On peut en résumer la raison profonde en cette formule : « La Mer c'est la Route. » Mais il faut ajouter : La Route c'est l'échange. L'échange c'est la richesse; avec la richesse, c'est l'influence partout répandue; c'est aussi

(1) FROUDE, *Oceana.*
(2) PETERS, *England and the English,* 1904.
(3) *Das Meer als Quelle des Volkergrösse,* 2e édit., 1911, p. 38.

sa concentration dans la puissance politique de l'État; c'est, d'une part, encore, la nécessité de s'étendre toujours plus loin, d'île en île, de cap en cap, de détroit en détroit, c'est-à-dire une soif incessante de lucre et de domination. C'est, d'autre part, enfin, l'obligation d'un pouvoir central qui ait à la fois la puissance d'attraction économique d'une métropole et la vigueur militaire d'un Empire. La mer, c'est donc l'horizon sans limites au dehors, et ce sont aussi les possibilités indéfinies au dedans.

* * *

La vie océanique s'appuie sur des permanences naturelles. L'expansion maritime a ses lois.

Une des plus importantes, formulée par Ratzel (1), c'est le principe d'accroissement des superficies. Le développement d'un empire terrestre exige que, de province en province, le conquérant recule les frontières politiques jusqu'à l'endroit où, appuyée sur quelque accident géographique, elle cesse d'être une source de faiblesse pour devenir au contraire un élément de supériorité.

Mais, la vertu de pareil entraînement se trouve centuplée en matière maritime. Un horizon sans limites, quelle ivresse pour la soif des Dominations! « Chaque coin de mer, si borné soit-il, dit Ratzel (2), porte en soi, par ce seul fait, quelque chose de la grandeur et de la liberté océanique. »

Tant que l'Angleterre de la tradition médiévale se contenta de décharger dans ses ports les buses néerlandaises, les voiles de ses rares vaisseaux ne se gonflèrent

(1) *O. c.*, p. 5.
(2) *O. c.*, p. 5.

pas au souffle aventureux de la haute mer. Selden, le légiste de Charles Ier, le champion du *Mare Clausum*, ne couvre pas d'autres visées que la défense des pêcheries anglaises de la mer du Nord.

Il n'en est plus ainsi au lendemain de l'Acte de navigation. Quand Cromwell assaille la république des Provinces-Unies, son rêve ne tourne plus autour du Dogger Bank. Il cingle à plein foc à travers l'Atlantique.

***

Un coup d'œil sur la planisphère, entre l'Occident européen et l'Orient asiatique.

Au sortir de la Manche les horizons marins se divisent. A l'Ouest, ce sont les bancs poissonneux de Terre-Neuve, qui fournissent une pêche pénible, mais abondante et sûre. Au Sud, par delà l'éperon ibérique, c'est la mer des Tropiques, la fièvre des aventures, la flibuste des Caraïbes et plus loin, par delà les incertitudes du cap des Tempêtes, et les périlleuses moussons, attirant délire des cerveaux brûlés, le magique, le fabuleux Cipango.

Mais il y a aussi à l'est les colonnes d'Hercule qui formaient le vestibule du monde antique.

Quand, aux temps héroïques d'Hakluyt et de Raleigh, les pêcheurs de Yarmouth ou de Grimsby s'essaient aux prouesses océanes, ils prennent la vieille route de leurs ancêtres normands, le Groenland, le Canada, en 1583, Terre-Neuve. Mais ils descendent aussi vers le sud, les uns pour piller les Antilles et l'Amérique espagnole, les autres pour disputer aux Hollandais les comptoirs des Indes. Les voici dans la Gambie en 1618, et à Madras en 1639; en 1661, dans la Côte d'or, et à

Bombay; à Sainte-Hélène, en 1673 et en 1696 à Calcutta; et, par ailleurs, ils s'établissent aux Bermudes en 1609, aux Bahamas en 1666.

Telle est la première poussée, l'expansion atlantique.

La France du XVIIe siècle place en travers de ces appétits, la belle marine de Colbert et de Seignelay. Mais, à la bataille de la Hogue, l'obstacle est renversé, et la première étape accomplie. On peut déjà dire de l'Atlantique nord : c'est un lac anglais.

Mais le XVIIIe siècle commence et le ciel de la Monarchie française s'assombrit encore. Ce qui est grave, ce n'est pas que Malborough ait bousculé Tallard à Blenheim, mais que, sur Gibraltar, en 1704, flotte le drapeau anglais. Car Ponentais, Bretons, Flamands et Normands se sont bien élancés à travers l'Atlantique vers le Canada, mais la grand'route française demeure celle de la Méditerranée. La Métropole, c'est Marseille, porte de l'Orient. Et si elle a réussi à se débarrasser du péril hollandais anéanti avec Ruyter à Syracuse, elle se débattra dans le Levant sans avoir raison de l'Anglais. Après La Hogue qui lui ravit l'hégémonie atlantique, ce sera la pénétration britannique, l'occupation des Baléares, enfin, Aboukir, Malte en 1800 et Nelson, roi de la Méditerranée.

Cependant, durant toute cette période, l'Angleterre ne se mêle pas activement à la politique du Levant. Ce qu'elle y tente, ce n'est que pour contrecarrer l'ambition française, et parce qu'elle a occupé Gibraltar.

C'est une loi bien connue, que la possession d'un détroit ou d'un isthme impose la nécessité d'une intervention dans les mers qu'ils commandent. Alors même que l'intérêt anglais n'eut pas inspiré une diversion offensive dans la mer latine, il fallait ou bien qu'il en contrôlât

les abords, ou bien qu'il abandonnât la citadelle du détroit. Or, la sécurité de sa domination sur l'Atlantique exigeait les clefs des portes d'Hercule.

L'Atlantique Sud devait demeurer ouverte et libre aux voiliers anglais.

Jetons un regard sur le trajet des grands trois-mâts, des bricks, des goëlettes, ce peuple de blancs navires aux vols d'oiseaux ; le vent d'ouest qui, au plus près, les poussait le long des côtes de France et d'Espagne, fait place au large des côtes marocaines à un vent d'est qui mène droit à la côte brésilienne. Par le traité de Methuen, célèbre dans l'histoire de l'exportation britannique, le Royaume-Uni avait fait du Portugal son vassal économique. C'est à ce temps-là que doit remonter le proverbe qui dit : « Le Portugais rame et l'Anglais gouverne. » Le Brésil étant portugais, les Anglais étaient à couvert dans l'Atlantique Sud comme dans l'Atlantique Nord ; aux points où les menait le bon vent, ils ne rencontraient qu'une neutralité complaisante.

Un peu au sud du tropique du Capricorne, le vent d'ouest reportait les nefs au large vers Tristan da Cunha. Elles doublaient le Cap et Madagascar au large et l'escale naturelle c'était la Réunion ou l'île Maurice. Au retour, le vent d'est soufflait vers l'extrémité de l'Afrique. Là, un moment, la brise d'ouest rendait difficile le passage du cap des Tempêtes ; de là, en droiture par l'Ascension et Sainte-Hélène, les bâtiments regagnaient enfin la pleine Atlantique nord et le suroît qui les ramenait vers la Manche.

Telle fut la route dominante vers les Indes, tant que dura la navigation à la voile ; et toute la politique anglaise, visant l'occupation des Indes, tendit à s'assurer les escales naturelles de l'Atlantique Sud d'abord, de

l'Océan Indien par la suite. A l'occupation de Chagos en 1784 et des Seychelles en 1794, succède en 1806 l'annexion du Cap, en 1810 la conquête de l'île Maurice. Le cycle est complet.

Les escales des voiliers, tant au retour qu'à l'aller, sont placées sous le contrôle britannique.

* * *

La perte des États-Unis ne détourne des Indes occidentales les rouliers anglais que pour les reporter plus nombreux vers les Indes véritables. Le peuplement qui colonisait la Nouvelle-Angleterre trouve dans l'Australie et la Nouvelle-Zélande de nouvelles patries et dans Wakefield un apôtre. Là aussi le tissage anglais érige une citadelle et l'Australie devient, pour les lainages, sœur jumelle des Indes pour le coton.

Bien que les escales africaines suffisent à la croisière des voiliers britanniques, l'Atlantique, depuis 1814, n'est plus un lac anglais. Mais l'Océan Indien se britannise. En bons stratèges, les *blue-jackets* occupent les détroits et les caps. Ils tiennent Malacca, Aden, Capetown ; par l'Australie, ils surveillent le détroit de Torrès. Les Indes hollandaises absorbent une métropole trop faible pour leur étendue. Ce sont des voisins peu dangereux. La Perse et l'Arabie sont anarchiques. Ils se réserveront plus tard la Somalie, l'Afrique orientale, Zanzibar. Ils s'installeront, en 1877, au Natal et laisseront le Mozambique aux complaisants Portugais. Ainsi, l'hégémonie anglaise règnera sur tout le littoral de la mer des Indes qui mérite bien le nom de Mer Impériale (1).

* * *

(1) *Rev. écon. intern.*, août, 1907.

Ici apparaît, avec une autre loi géographique, la revanche des continents sur les mers. Les routes marines n'assurent la domination coloniale que si celle-ci ne dépasse pas la forme élémentaire du comptoir. Quand les cultures exotiques, avec la terre et la main-d'œuvre indigènes, ou le peuplement s'en mêlent, il faut d'autres points d'appui qu'un port de la côte.

Un littoral étendu, c'est l'aboutissement d'un réseau fluvial ou routier qui demeure dans la dépendance d'un ensemble de positions stratégiques et spécialement des plateaux qui à l'intérieur du pays le dominent.

A peine établis sur les rives de l'Indus et dans le delta du Gange, ils ont senti — toute l'histoire de l'Inde l'attestait — que cet immense empire vivait dans la dépendance des hauteurs et que, pour régner sur la côte, il fallait tenir les passes de l'Himalaya et du Thibet.

L'histoire africaine de la Grande-Bretagne a la même clef. En Asie, l'Angleterre n'a lentement gagné les cimes que pour mieux conserver les rives. En Afrique, l'Égypte et le Cap sont des escales magnifiques, mais il ne suffit pas de tenir garnison au Caire ou à Johannesbourg. Les cimes sont vers le Soudan et la Rhodésie et le delta du Nil dépend, comme la baie de la Table, de la ligne de faîte qui va du Cap au Caire.

***

Reprenons, à la lumière de ces observations, la suite chronologique des événements.

La politique anglaise était, dès le milieu du XVIIe siècle, si bien dirigée vers la mer que, si Charles II succède au Lord Protecteur, il ne fait qu'accentuer son impulsion antibatave. L'Acte de navigation qui marque la première année de son règne et que sir Josiah Child

appelle *The maritime charter of England*, exclura presque toutes les marchandises venant des Pays-Bas et d'Allemagne et soumettra les relations maritimes de l'Angleterre, jusqu'en 1849, à un exclusivisme étroit. Ceux qui ont voulu ce farouche isolement, ce sont les whigs, protectionnistes parce que industriels, et partisans de la guerre, parce que pirates. Les guerres de 1665-67 et 1672-74 contre la république des Provinces-Unies sont leur fait. La vindicte personnelle du roi Charles II et le ressentiment général du peuple britannique contre le massacre d'Amboyne n'ont fait que s'y joindre. Mais, pour reprendre une parole du temps, c'est en chassant les Hollandais de New-York et du Delaware, bien plus qu'en livrant contre Tromp des batailles indécises que les Anglais sont devenus leurs maîtres et, par suite, les maîtres de la mer.

Point sur le champ. Dans l'héritage hollandais ils trouvent l'hostilité française.

Au début, elle ne s'affirme pas implacable. La guerre de la succession d'Espagne met aux prises, d'une part, les Anglo-Hollandais, de l'autre, l'impérialisme juridique et jésuite de Louis XIV, mais le butin passe avant tout; il s'agit pour les trois larrons de la liquidation des colonies espagnoles. Les fils d'Hawkins et de Raleigh réclament leur part du gâteau. La paix d'Utrecht, en 1713, leur accorde Gibraltar et Minorque, l'Acadie, la Nouvelle-Ecosse, Terre-Neuve. Surtout, elle leur garantit le contrat de l'*Asiento*.

§ 4. — *L'Asiento.*

Qu'est-ce donc que cet *Asiento* qu'on pourrait définir: la première incarnation de la pénétration pacifique?

Le mot « asiento », qui signifie proprement : « chose convenue, assise », s'appliquait aux contrats de droit public entre particuliers et gouvernement pour l'accomplissement d'un service administratif, privé ou public. Il traduisait le plus souvent un affermage d'impôts, monopoles ou concessions; il y avait de multiples Asientos.

L'un d'eux, particulièrement important, s'en détache au point d'être habituellement désigné de ce nom générique, comme étant l'Asiento par excellence. C'est celui qui a pour objet la traite des nègres.

On entend par Asiento de nègres « un contrat de droit public par lequel un particulier ou une compagnie s'engage, vis-à-vis du gouvernement espagnol, à le remplacer dans l'administration du commerce de la main-d'œuvre noire, aux Indes ou dans une région des Indes occidentales (1) ». L'Asientiste était le concessionnaire d'un monople soit fiscal, soit commercial, fiscal quand le gouvernement ne lui attribuait que la licence de perception de droits, titre qu'il revendait à son gré; commercial quand, réalisant le type plein et complet de l'Asientiste, il avait en outre, le monopole de la fourniture de main-d'œuvre aux colons, en échange des produits coloniaux.

En 1601, cet Asiento fut placé sous la surveilllance d'un conseil administratif : la Junte des Nègres, et reçut un juge spécial, le juge conservateur de l'Asiento, payé, comme la Junte, par l'Asientiste.

L'introduction de la canne à sucre aux Antilles, par Colomb en 1498, y imposa une meute de travailleurs nègres menés au fouet. Malgré des révoltes, fréquentes

(1) SCELLE, *La traite négrière aux Indes de Castille*, t. Ier, p. 27.

dès 1520, les colons ne cessent de réclamer cette main-d'œuvre indispensable à la production sucrière. C'est pourquoi, en 1538, le gouvernement espagnol passe le premier Asiento avec deux Allemands, Ciguer et Sayler, qui s'engageaient à amener aux Indes 4,000 noirs en quatre ans.

Après les Allemands et les Belges, vinrent des Génois et des Portugais. Les Asientistes espagnols demeurent au second plan.

Pour préciser à quel point les licences de nègres sont à la base de l'impérialisme castillan, rappelons que si, parmi les principales ressources de Philippe II, on parle toujours des galions et du *Navio del Oro*, on a tort de négliger un pivot des finances espagnoles, le produit des licences.

Quand le Trésor était gêné — et cela se présentait parfois — on payait en licences, qu'on jouait à la hausse ou à la baisse, en bourse de Séville, à la Lonja.

* * *

Deux faits dominent les Asientos, l'impérieux besoin d'esclaves chez les colons, la préoccupation fiscale de la métropole. Le premier va trouver à se satisfaire soit par les transports officiels, soit par la contrebande. Le second va mener l'exclusivisme castillan à fermer les yeux sur l'intervention étrangère, à condition qu'elle remplisse les caisses du Trésor.

Espagnols, Français, Allemands, Danois, Hollandais, Belges, Anglais, et surtout Portugais, tous les peuples de l'Europe ont trempé dans l'esclavagisme. Par les entrepôts des Antilles, de la Jamaïque, de Curaçao, passent annuellement plus de 20,000 nègres. On frémit, si

l'on suppose que pour capturer l'un d'eux il a fallu en massacrer dix (1).

Abominables hécatombes, mercantilisme atroce. Il n'y a plus d'êtres humains. L'Asiento ne parle pas de nègres, mais de « pièces d'Inde ». Une « pièce d'Inde » doit avoir 7 quartas (2) de hauteur, ne présenter aucun défaut physique. On mesurait ceux qui n'avaient pas cette taille et, en divisant le total, on chiffrait une cargaison en autant de pièces d'Inde. Entre huit et quinze ans, trois noirs formaient deux pièces; entre quatre et huit ans, il en fallait deux pour une; de trente-cinq à quarante ans également. Les enfants à la mamelle étaient donnés avec la mère, par-dessus le marché (3).

Quand la Hollande eut la maîtrise de la mer, elle eut aussi la maîtrise de la traite. Les âpres puritains du marché d'Amsterdam vendirent, tout d'abord, la pièce d'Inde en contrebandiers, puis, quand l'Espagne ne put se passer de leur concours, on vit, avec Coymans, l'Asiento passer officiellement des mains d'un Espagnol à celles d'un républicain des Provinces-Unies.

Déjà, pour arriver à ce profitable résultat, véritable pénétration pacifique du mercantilisme hollandais dans l'exclusivisme colonial de l'Espagne, les princes-marchands d'Amsterdam ont usé de l'instrument diplomatique, et ce n'est pas une des minces surprises de découvrir, dans les juristes fondateurs du droit des gens, des diplomates au service de la traite des nègres.

Là, comme ailleurs, l'âpre jalousie anglaise et la hauteur ombrageuse de Louis XIV vont aussitôt leur disputer ce capital avantage. Les contrebandiers anglais

(1) SCELLE, t. Ier, p. 107.
(2) Cette mesure représente environ 26 centimètres, *Id.*, p. 506.
(3) *Id.*, p. 506.

se multiplient; la diplomatie française, poussée par les Malouins tout puissants à Cadix, insiste et mêle ce problème économique aux visées politiques de la succession d'Espagne.

Misère de la diplomatie! Tandis que les gens de Saint-Malo, n'osant point risquer la certitude de leur marché de Cadix pour l'aléa d'une aventure directe avec les Indes, se montrent, malgré leur réputation, bornés et pusillanimes, et que tout le monde se raccroche, en cette France orgueilleuse et magnifique du grand siècle, aux finasseries normandes de quelques négociateurs chamarrés, les Anglais, négligeant les vaines roueries des ambassadeurs, agissent sans trêve, agissent toujours.

Ici encore on entrevoit la face rouge de Cromwell. C'est à l'heure où il poignait les vilains du puritanisme que la Jamaïque devint terre anglaise et surtout puissant ergastule. A la fin du XVIIe siècle, ce grand entrepôt de chair humaine a pratiquement ruiné l'Asiento et quand les diplomates français auront fini de ruminer leurs combinaisons machiavéliques, ils s'apercevront avec surprise que le commerce des nègres est devenu chose anglaise et que les beaux mots de leurs protocoles enrubannent dérisoirement le néant.

Malgré que, en 1701, les Français aient réussi à mettre la main sur l'Asiento, tout croule en 1713. En le faisant définitivement passer aux corsaires de la reine Anne, le traité d'Utrecht ne fait que consacrer officiellement l'interlope britannique. Les Maraños de Cadix, hommes de paille de leurs congénères britannisés, couvraient depuis longtemps d'une apparence ibérique une réalité anglo-saxonne. Dans les vingt dernières années du XVIIe siècle, les Anglais avaient tiré d'Afrique 300,000 esclaves. Les contrebandiers de la Jamaïque se

travestissent en gabelous. Durant les quatre-vingts années qui suivent, ils en débarqueront 600,000 dans la seule île de la Jamaïque (1).

Nous avons appelé l'histoire de la traite hispano-anglaise première incarnation de la pénétration pacifique. C'est, en effet, un des exemples les plus retentissants de cette méthode hypocrite. La monarchie espagnole a sauvé la face. L'Asiento reconnaît et proclame le principe de l'exclusif colonial. Elle a aussi regarni sa bourse. Le Roi touche 600,000 livres par an. Telles sont les profitables apparences.

Dans la réalité, le commerce des Indes occidentales, disputé par Rotterdam et Saint-Malo, passe définitivement aux mains du troisième larron, l'Anglais. Quel important événement pour la vie de relation et les échanges du marché de Londres! Durant trente années, le monopole d'importation des « pièces d'Inde » est garanti aux bâtiments anglais, ainsi qu'un « vaisseau de permission » d'une jauge nominale de 500 tonnes seulement, tonnage décuplé par mille subterfuges. Ce vaisseau, partant en droiture d'Angleterre, écoule sur les marchés coloniaux les produits de l'usine britannique.

Voilà le noyau de toute l'affaire. Dans ce trafic d'aller et retour entre les îles américaines et l'île métropolitaine, la chair noire des pièces d'Inde, c'est le bon fret d'aller, déjà profitable à lui seul, mais qui permet, par son monopole et sa permanente nécessité, de muer les agents anglais de l'Asiento en commis, facteurs, commerçants et banquiers parfaitement instruits des mœurs, besoins, usages et débouchés du monde américain. La façade même de l'Asiento pourra tomber plus tard sans

(1) Kidd, *Control of the tropics*, p. 65.

que la Grande-Bretagne le regrette. Il lui aura livré sa secrète vertu, toute sa moelle profitable. L'os est vide.

Plus tard encore, lorsque, au XIXe siècle, la navigation à vapeur et les machines donneront dans l'économie du monde un handicap si prodigieusement favorable au charbon de Cardiff, l'ébène des esclaves cessera d'être le fret d'aller par excellence. Cargaison noire pour cargaison noire, les *bunkers* du pays de Galles remplaceront les pièces d'Inde et la fière Albion n'aura plus d'intérêt à se montrer négrière. Mais nous sommes encore loin de cette heure-là et Postlethwayt peut intituler, en 1745, un de ses opuscules : *The African trade, great pillar and support of the British.*

Il supporte, en effet, non seulement la culture du sucre dans les Antilles britanniques, mais tout le commerce des échanges entre l'Amérique et le monde européen. Il favorise l'exploitation des grands voiliers qui vont, durant tout le XVIIIe siècle, sillonner la mer du Sud et, si on y ajoute que, depuis le traité de Methuen, en 1703, le Portugal et ses colonies se sont livrés totalement au commerce anglais, comme elle apparaît saisissante la transformation opérée ! Et le transfert de l'impérialisme maritime, comme il est accompli !

En 1493, le pape Alexandre VI avait divisé la planète entière en deux hémisphères, l'un espagnol, l'autre portugais. Moins d'un siècle plus tard, Philippe II, en réunissant le Portugal à l'Espagne, pouvait répéter : *Ego quidem mundi dominus* et regarder la petite Angleterre avec quel dédain ! Il ne se doutait pas que les Maraños, auxquels il rendait l'Espagne impossible, se disperseraient partout, en Afrique du Sud, en Indoustan, en Extrême Orient, aux Indes occidentales, mais conserveraient leur centre à Londres. Et voici qu'en

liquidant l'orgueilleux héritage, déjà fortement entamé par la mainmise hollandaise, les Anglais dédaignés mettent la main sur la presque totalité de ses biens. L'Asiento leur livre la pleine jouissance de l'hémisphère espagnol, chasse les Hollandais de leur situation privilégiée leur substitue partout comme rouliers des mers les nouveaux sujets des anciens stathouders, tandis que le traité de Methuen ouvre tout entier l'hémisphère portugais. Expansion maritime, expansion coloniale, l'activité anglaise embrasse désormais le monde. Son impérialisme qui s'accentue ne rencontre plus qu'un obstacle, un homme, le bailli de Suffren.

§ 5. — *Le bailli de Suffren.*

A l'époque du traité d'Utrecht, la France comptait environ 19 millions d'habitants; l'Angleterre, 8 millions seulement. La première avait été, avec Sully et Colbert, l'initiatrice du système économique. Elle avait fondé, sur un plan méthodique et précis, des colonies et une marine. Elle avait ajouté l'atelier royal au comptoir hollandais. On avait vu grandir Dunkerque, le Havre et surtout Marseille. Mais après Colbert, Seignelay et le désastre de la Hogue, les terriens, les hobereaux, Louvois, l'avaient définitivement emporté, l'armée avait pris le pas sur la marine.

Cette politique d'officiers et de paysans avait miné la France. Sous la Régence, avec une dette de plus de 3 milliards de livres, les dépenses étaient deux fois plus fortes que les recettes. Réduits au charlatanisme financier de Law, 19 millions d'hommes vivaient d'expédients. Le commerce et l'industrie agonisaient. Le pavillon français ne comptait plus sur mer. Tourville et les corsaires,

Jean Bart, Forbin, Duguay-Trouin ne lui avaient sauvé que l'honneur. La déchéance paraissait définitive.

Irrésistiblement, la poussée britannique montait, au contraire. Walpole, corrupteur né, maquignon des âmes pour qui « tous les hommes étaient à vendre », tint, avec le parti whig, les destinées du royaume, presque sans interruption, jusqu'en 1742; paix, commerce, corruption, telles en sont les dominantes. *Quieta non movere,* répétait ce ricaneur ventru, Voltaire bouffi. Ce gouvernement « vénitien » fuse en expansion maritime et son âpreté surabondante éclate en excès.

L'événement essentiel de cette crise de croissance est la fondation de la Compagnie de la mer du Sud, en 1710, à qui s'attache le nom du *South Sea Bubble,* et qui fait songer aux insanités financières de la rue Quincampoix.

Le premier grand « boom » de l'âge moderne enivre de son vertige les gens de la *Change Alley*. Dix sociétés de pêche, dix sociétés d'assurances, quatre de sauniers, deux pour le sucre, onze pour le commerce et la colonisation, deux pour la construction, treize pour l'agriculture, six pour les huiles, quatre pour les ports et la navigation, quatre pour le charbon, le bétail, le pavage des rues, six pour le lin et le chanvre, dix pour le coton, la soie et les mûriers, quinze compagnies minières et une soixantaine de toute espèce. Quel pêle-mêle! On vit même l'une d'elles, dit Lindsay (1), recueillir des sou-

(1) LINDSAY, *Merchant Shipping,* II, p. 213.

A wise man laughed to see an ass
Eat thistles and neglect good grass
But that the sage beheld the folly
Of late transacted in Change Alley
He might have seen worse asses there
Give solid gold for empty air,

cité par ANDRÉADÈS, p. 189.

scriptions pour un objet « qui serait révélé en temps et lieu ». Bien que, en 1720, l'abcès crevât en telle débâcle qu'elle faillit entamer jusqu'à la Banque d'Angleterre, cette crise fut féconde. En France on balance de quelques bienfaits les saignées excessives de Law, trop rudes moxas pour un esprit d'entreprise endormi. Le vertige de la mer du Sud consolide, lui, l'établissement maritime anglais. La seule fondation de la *Royal Exchange Assurance Company* et de la *London Assurance Company*, au capital respectif de 500,000 et de 2 millions de livres, fait déjà contrepoids aux ruines du *South Sea Bubble*, puisque ces deux institutions n'ont cessé sur terre et sur mer, à travers les siècles, de cautionner contre les accidents du sort le crédit de la boutique anglaise.

Ainsi, poussée inouïe du commerce et de la marine britanniques, nonchalance et déclin des escadres françaises, la dynastie du Roi-Soleil entre dans le crépuscule d'une éclipse.

* * *

Un des traits de l'histoire en France, c'est précisément sa ligne inégale et brisée. Les événements du monde font, à la destinée de tous les peuples, le même dessin irrégulier où domine l'imprévu. Mais les hauts et les bas sont plus accusés pour l'âme française. Quand on la voit au sommet des nations, elle est tout proche du désastre et à sa profonde déchéance d'aujourd'hui succèdent, demain, en coup de théâtre, des prodiges.

La déchéance, dit-on souvent, c'est le gouvernement terrien, jésuite et policier de l'abbé Dubois et du cardinal Fleury. Le sursaut de réveil, c'est l'agitation révolutionnaire. La France, pourtant, se ranima plus tôt.

Longtemps avant Napoléon elle s'était redressée, sous Dupleix et La Bourdonnais, et Nelson avait eu un précurseur, dont l'énergie surhumaine battait sous pavillon fleurdelysé, le bailli de Suffren.

Dupleix à Chandernagor, La Bourdonnais à l'île de France, 300 navires de commerce français en 1715, 1,800 en 1735. Pendant que la paix du cardinal Fleury laisse à Walpole le trafic de la mer du Sud, l'initiative française occupe les escales de l'océan Indien. La faiblesse des gouvernants de Versailles, le rappel de Dupleix, la confuse guerre de Sept Ans ne l'arrêtent qu'un instant. Au traité de Paris, en 1762, on a pu croire que l'Angleterre laissait, à la France, aux Indes orientales quelque jeu parce qu'elle tenait avant tout aux profits américains. La révolte de Washington la déçoit et la navre. Elle se rejette aussitôt vers la route des Indes. Il faut chasser des escales de l'océan Indien le pavillon aux fleurs de lys. Mais, le 22 mars 1781, Suffren a quitté Brest avec cinq vaisseaux. En route, aux îles du Cap Vert, à Porto-Praya, il assaille et disperse la flotte anglaise de Johnstone, et, arrivé aux Indes, il règle par trois fois son compte à l'amiral Hughes, devant Madras, à Trinquemalé et à Cuddalore, quand la paix de Versailles l'arrête au milieu de son triomphe.

Pauvre Bailli de Suffren, belle âme provençale emportée et mal comprise! Cerveau de chef, autoritaire avec ses officiers, familier avec ses matelots, il arriva au grand commandement sur le tard, ne connut qu'un bref triomphe souillé par l'ingrat aveuglement des Princes. Pourquoi rentra-t-il dans ce Paris, traître à la France? Et quelle fin misérable! Un coup d'estoc dans le ventre pour une querelle absurde. Se doutait-il du retentissement de son geste, le freluquet qui le tua?

Ah! que la puissance anglaise en fut soulagée! Mais pour elle toute inquiétude n'est pas morte, car il y a une jeune âme, encore ignorée, qui doit ramasser, des mains agonisantes de Suffren, l'épée tombée sur le pré. Bonaparte étudie à Brienne.

§ 5. — *L'hégémonie maritime.*

Préambule.

Tout impérialisme exige une concentration concordante d'efforts maritimes et terrestres. Sans expansion maritime, l'hégémonie continentale est sans effet. Sans appui terrestre, la force maritime est instable. Rooke prend Gibraltar, mais il y a les guerres de Marlborough. L'homme qui meurt à Sainte-Hélène, vaincu par la mer, fut le plus puissant des chefs d'armée, mais son génie et l'héroïsme de ses vieilles troupes succombent devant Nelson. Les aventuriers français ont, sur mer, la priorité dans l'audace. Jacques Cartier passe avant Drake, Coligny devance Raleigh, Champlain précède le Mayflower, Dupleix conquiert les Indes, Suffren tient la haute mer. Mais ils ne sont pas soutenus par la France ou, plus exactement, la faction terrienne, toute puissante à la Cour et à la Ville, stérilise leurs miracles.

Les guerres de la Révolution et de l'Empire ne font que continuer les erreurs de l'ancien régime. Personne ne songe à la mer. Les conquêtes ne sont que des agrandissements de territoire. Napoléon procède malgré lui à la manière romaine, féodale, espagnole, par la méthode brutale et ruineuse de l'épée. Ses ressources s'épuisent et les horizons marins lui échappent toujours.

En 1793, l'Angleterre a 153 vaisseaux de ligne et 133 frégates; en 1801, 202 vaisseaux et 277 frégates. La

France n'en a que le tiers. En 1814, Albion commande à 900 navires montés par 147,000 marins. Que de caronades, que de mousquets et de sabres d'abordage! Et pourtant la conquête est économique et non pas militaire. Ce que l'Angleterre prolonge sur l'Océan c'est l'usine huguenote et le comptoir hollandais. Fabuleux sont les profits que lui laissent ses échanges à travers toutes les mers.

Dès 1750, le commerce de Londres avait des revenus supérieurs au revenu total de la Chambre des Lords. Désormais, l'ensemble des nations du monde réparera par son quotidien trafic les trous que font dans son budget les coalitions anti-françaises.

Napoléon le sait bien. Il a vainement essayé de la frapper en Egypte. Plus tard, impuissant à faire la police des mers, il cherche à l'atteindre dans la vitalité même de son économie maritime, par le blocus continental. Arme inefficace. La défensive terrestre ne peut équivaloir à l'offensive navale. Il en est du blocus continental comme de l'exclusif colonial en Espagne. La contrebande suffit à en avoir raison et l'Europe, à demi affamée, respire le jour où, nouveau Marlborough, Wellington anéantit à Waterloo le blocus continental.

Désormais la conquête industrielle a le pas sur la lutte des armées. La victoire appartient à ceux qui s'étendent en commerce, en industrie, à la fois sur terre et sur mer. Le territorialisme économique est momentanément vaincu.

* * *

Est-ce à dire qu'en dehors de la mer il n'existe aucune formule impérialiste? Est-ce à dire qu'il faille pour qu'elle existe une union étroite des relations sur terre

et sur eau? Tout impérialisme est-il donc amphibie?

Si, comme nous l'avons proposé dans notre préface, le sentiment et l'idée impérialiste sont fils des marchés où se centralisent les échanges entre les hommes, il se comprend que, sans la mer, route internationale par excellence, leur naissance soit difficile et on peut même dire que, sans débouchés maritimes, l'impérialisme économique est impossible.

Mais n'y a-t-il qu'un impérialisme et faut-il qu'il soit économique, nécessairement?

Il n'y a jamais eu d'expansion économique en France ; « le plus beau jardin sous le ciel » a subi les influences de toute l'Europe. Elles se sont redressées, épurées, taillées aux ciseaux tranchants de sa logique, mais l'impulsion propre y fut assez mince. N'y eut-il donc pas d'impérialisme français?

Si. Et il importait de le redire. Jamais la France n'eut un rayonnement comme aux heures où sa force économique succombait sous l'étreinte anglaise. Il n'y a pas dans la vie et dans l'histoire que le gobergement et la ripaille. La kermesse hollandaise et les *blue Jackets* gorgés de viande, certes c'est quelque chose, mais, même avec les massacres de septembre, j'aime mieux la Déclaration des Droits.

Le véritable impérialisme français est dans la tradition des grandes Ordonnances. Elle continue. Domat, d'Aguesseau, Pothier sont les pures expressions de son génie. Nous aurons peut-être un jour l'occasion de le démontrer plus amplement. Il suffit ici d'une brève antithèse. Oui, soit, c'est entendu, la route des Indes est désormais anglaise. Nelson triomphe. Les noms de Wellington et de Waterloo sont impérissables, mais le Code Napoléon est immortel.

A. — *Le charbon de Cardiff.*

Nous avons vu au début du XIXe siècle la force motrice de la vapeur prendre la place des moulins à eau qui, au long des torrents, dans les comtés de l'Ouest, animèrent les premières usines cotonnières. Plus efficacement que pour l'industrie textile, la machine à vapeur pousse l'expansion sur mer.

Un regard sur la carte géologique de l'île divise en quatre zones les terrains houillers. Le groupe écossais va du golfe de la Clyde au golfe du Forth; sa capitale est Glasgow. Au sud, les districts du Cumberland, ceux de Durham et du Northumberland avec Newcastle-on-Tyne, apparaissent isolés. Puis, on compte, rangés en demi-cercle autour de Liverpool, d'une part les gisements du Lancashire et du Cheshire avec Manchester, des Yorkshire, Derbyshire, Nottinghamshire; d'autre part le Staffordshire, la forêt de Wyre, le Worcestershire, le Warwickshire, le Leicestershire, flanquant Birmingham, complètent la couronne charbonnière des Midlands. Enfin, au sud-ouest, s'enfoncent le long du canal de Bristol, le Somersetshire, la Dean Forest, et avant tout, la zone la plus riche, la plus maritime, la plus influente, le Pays de Galles, Newport, Swansea, Cardiff.

L'utilisation des forces hydrauliqnes avait transporté l'industrie textile dans les comtés de l'Ouest. La machine à vapeur les maintint où elles étaient. Ces provinces là sont précisément charbonnières. Et quant aux industries naturelles, dont la métallurgie est la dominante, on sait que la fortune des forges anglaises avant Bessemer et Thomas est imputable, notamment, aux variétés multiples de leurs houilles, grasses à coke, anthracites, sèches à longue flamme. En outre, minerai de fer et charbon

sont souvent mélangés dans le même gisement. On aperçoit nettement l'avantage local. Les chiffres l'expriment aussitôt. En 1796, il y avait 121 hauts fourneaux produisant 125,079 tonnes. En 1806, 233 et 258,206 tonnes. En 1823, 277 et 469,561. En 1825, 374 et 618,236. En 1839, 378 et 1,347,790 tonnes.

L'influence du charbon sur l'expansion maritime du Royaume-Uni, pour n'être pas aussi connue, n'en est pas moins décisive. C'est elle qui a bouleversé les transports par mer.

Il y a cent ans, la silhouette familière du navire c'est le voilier de 200 tonnes. En 1791, on cite, comme exceptionnel, en Amérique, pays de construction navale avancée, le *Grand Turc*. Il a 564 tonneaux (1). En 1807, le *Clermont* de Fulton apparaît sur l'Hudson, mais il faut plusieurs années pour que le timide vapeur affronte l'Océan. Les rapides *clippers* américains lui font une concurrence trop dure; il se perfectionne. En 1825, un premier steamer est parti de Falmouth pour Calcutta. Vers 1830, l'industrie sidérurgique et la construction navale s'allient. En 1838, les deux premiers transatlantiques, le *Sirius* et le *Great Western*, s'élancent de Bristol et de Liverpool, exutoires charbonniers, ports et métropoles. C'est l'année où l'hélice apparaît. Brunel, en 1840, construit le *Great Britain*, près de 3,000 tonnes, à hélice, en fer. Ce sera le type dominant durant tout le XIXe siècle. La suprématie appartient désormais au steamer anglais.

Elle est due au charbon.

Qui construit ces nouvelles armatures de fer? Ce sont les métallurgistes de la Clyde où, à deux pas du mugis-

(1) Russel Smith, *The Ocean carrier*, p. 5.

sement de la marée, minerai de fer et minerai de houille se confondent. Quelle en est la partie capitale, la force animatrice? Ce n'est plus le souple et attentif asservissement de la dextérité humaine aux caprices du vent, mais une création artificielle, la vieille marmite de Papin devenue la machine de Watt, douée d'impulsion propre, miraculeusement vivante et active, à condition qu'on la gave de son pain noir.

Et les premières machines, Dieu, quel appétit! En 1819, le navire mixte *Savannah*, qui mit vingt-neuf jours onze heures à traverser l'Océan, avait consommé tout son combustible en quatre-vingts heures.

Quel ne devait pas être l'avantage d'un pays possédant, au rivage même, la plus riche nourriture pour machines marines? Maître de la construction navale, il est, du même coup, maître des transports.

Pensons-y bien. Si toute l'industrie moderne repose sur la vapeur, et celle-ci sur le charbon, charbonnier devient roi du monde. Le voici triomphateur du commerce. Car, ayant le monopole de la marchandise maritime la plus nécessaire, ses armements sont imbattables.

L'Angleterre n'est pas le plus grand producteur de charbon. Elle atteint, en 1910, environ 265 millions de tonnes, là où les Etats-Unis en font 500 millions. Mais elle est le grand exportateur. Les Yankees sont affamés de houille au point de tout consommer, pour leur compte. L'Angleterre, par contre, exporte, charbons de soute compris, plus de 80 millions de tonnes et M. de Rousiers en évalue la charge à près de 13,000 cargo-boats (1).

Quel fond de roulement pour une marine marchande!

(1) *La marchandise de mer* (dans *l'Exploitation de la mer*), p. 45. Paris, Ligue maritime française.

Un navire est disponible. On le charge à Cardiff. C'est la bourse de Fortunatus. Le voilà pareil au voyageur dont la poche est gonflée d'écus qui auraient cours partout. On est à l'aise pour le fret de retour avec un fret de sortie miraculeux comme un talisman! Voilà qui enfonce le chargement de nègres, la cale bondée de « pièces d'Inde »!

Dans une grosse usine insulaire qui prospère, les importations visibles dépassent en tonnage les exportations. Question de quantité. Pour la qualité, il n'en est pas de même. L'invisible profit, valeur sonnante, gonfle les sacs anglais et rompt la balance du commerce en faveur des banques métropolitaines. Il s'ensuit que les *tramps*, nombreux déjà quand ils cinglent vers Londres ou Liverpool, le sont plus encore quand il s'agit des exportations. Quel navire pourrait lutter avec ceux dont le ballast est fait de ce charbon de Cardiff qui, pour une précieuse cargaison de retour, peut s'échanger partout.

Aussi, quelle poussée en avant, dès que, vers le milieu du siècle, la navigation à vapeur grandit! En 1815, le voilier anglais règne : 2,368,000 tonnes contre 427 vapeur. En 1830, il y a 30,000 tonnes de steamers contre 2 millions de voiliers; en 1840, 81,000 contre 2,698,000; en 1850, 165,000 et 3,570,000. En 1860 et 1870, le nombre de voiliers augmente encore. Il est de 4,204,000 tonnes et 4,577,000 pour le Royaume-Uni, mais la navigation à vapeur a passé de 454,000 à 1,112,000 et, en 1890, la proportion est définitivement renversée : 3,693,000 tonnes sous voile contre 5,106,000 sous vapeur.

A l'heure présente (1909-1910), la navigation à vapeur compte, pour le monde entier, 15,380 vapeurs jaugeant 33,745,240 tonneaux, tandis que les 24,801 voiliers relevés

par le Bureau Veritas ne représentent plus que 6 millions 752,335 tonnes. C'est la victoire du charbon sur le vent et les exportations de houille anglaise la traduisent autrement quand elles passent de 7,321,000 tonnes en 1860, chiffre déjà considérable pour l'époque, à 28,738,000 en 1890, 44,652,000 en 1900, 67,825,000 en 1911, valant plus de 850 millions de francs.

Autre aspect du même phénomène : la nécessité militaire ou marchande de charbonner a fait accumuler d'escale en escale, en houillères artificielles, les *coaling stations,* qui jalonnent les nouvelles routes.

Y a-t-il pour les vapeurs anglais du XIXe siècle des routes fixes et nécessaires, semblables à celles qui s'imposent aux voiliers du siècle précédent? Hormis deux directions, l'Inde et l'Amérique du Nord, on peut dire que toutes les autres dépendent de fluctuations mercantiles au milieu desquelles subsiste, invariable, la nécessité permanente du combustible.

On dit aussi que les armements vagabonds, les *tramps,* soutiennent non seulement le commerce britannique, mais les échanges du monde entier. En 1901, M. Walter Runciman comptait, sur 8,147 steamers anglais, 6,900 *tramps*. Ce postulat véridique repose sur le charbon de Newcastle et de Cardiff, handicap du cargoboat vagabond, et le recul relatif de l'hégémonie maritime du conmerce se mesure au recul de l'expansion charbonnière.

On a observé que depuis 1880 la part du pavillon britannique dans les ports du monde a relativement baissé. C'est que l'exportation charbonnière a des concurrents. En Amérique centrale, dans les Antilles, apparaissent les charbons des Etats-Unis. Aux Indes, les mines locales et la mauvaise houille japonaise ont chassé le

Cardiff, tout comme dans le Pacifique celle de la Colombie britannique et de l'Australie.

Si on y ajoute l'apparition des grands navires à moteur, utilisant le combustible liquide, et, au moment où je relis ces lignes, mars 1912, la grève générale des mineurs, on se sent tressaillir d'angoisse. Opération délicate et mortelle, en touchant au charbon de Newcastle et de Cardiff, ne manient-ils pas le cœur même de la prospérité anglaise? Graves secousses, nécessaires peut-être, mais qui ne vont pas sans risques!

B. — *Les deep sea cables.*

Cotonnades, fer, laine, charbon, ce fret d'aller appelle des quatre points cardinaux le fret de retour de tous ces steamers et voiliers vagabonds. Ce sont d'abord les matières premières des industries : le coton d'Amérique, la laine d'Australie; mais ce sont surtout les produits coloniaux, épices fameuses et légendaires, qui firent autrefois la richesse de Venise, d'Anvers et d'Amsterdam. Ajoutons-y le cacao, la canne à sucre, le thé, le riz, l'indigo, le chanvre. Puis, pêle-mêle, grosses marchandises pondéreuses, choses rares et fines, blés indiens, russes, australiens, cuivre, argent, or et pierres précieuses.

Ces cargaisons immenses et disparates refluent vers les entrepôts de la Tamise, et c'est la Bourse de Londres qui, dans une gigantesque respiration quotidienne, offre et demande, régularise ces échanges. Ce n'est pas un port ordinaire, comptoir de transit qui attend des ordres. Non pas! Chargés de rails ou de charbon de Cardiff, les cargos vagabonds partent à son appel, et c'est à son appel aussi qu'ils rapportent du jute des Indes ou des grains de Buenos-Ayres.

En d'autres termes, le marché domine le port et le dirige. Il pèse dans la concurrence, d'abord du poids formidable de l'agglomération londonienne, la plus dense qui soit, puis de tous les districts anglais qui s'y relient par les voies ferrées et les routes. Douglas Owen a dit de Londres, passage nécessaire entre les provinces du Sud et du Nord : ce n'est qu'un pont sur la Tamise, tout comme Bérard a pu dire du *pons sublicius* qu'il exprimait les nécessités séculaires de la Rome pontificale.

De même que les ramifications spirituelles de la ville éternelle s'étendent du collège des Pontifes sur tout notre univers, de même la cité de Londres, placée au centre géographique des terres du globe, prolonge ses tentacules mercantiles sur toute la planète.

Chaque denrée a sa séquelle de vendeurs, dégustateurs, mélangeurs et courtiers qui négocient, spéculent, télégraphient, et, ce qui exprime le mieux ces ramifications ultra-marines, ce ne sont ni les *tramps* qui réalisent les marchés, ni les *liners* qui prolongent les chemins de fer, ce sont les *deep sea cables* qui enserrent le globe comme des serpents, et par lesquels toutes ces volontés avides, préparant chaque jour un aliment aux échanges maritimes de demain, assurent la permanence de leur domination impériale.

***

Si l'on doit constater que le charbon de Cardiff et de Newcastle est à la base de l'hégémonie des *tramps*, on peut ajouter que les relations ultra-marines qui forment le centre des échanges tissés autour du marché de Londres sont bien représentées par la télégraphie sous-marine sous monopole anglais.

Depuis le 13 novembre 1851, date de l'ouverture du premier câble entre Douvres et Calais, jusqu'au début du XXe siècle, on peut dire que cette industrie leur appartint en propre. En 1887, 71 p. c., en 1901, 62 p. c., en 1908, 56 p. c. du réseau mondial était anglais (1), et toutes ces relations télégraphiques convergeaient vers Londres. A une époque où l'activité économique est tributaire de l'information rapide, on conçoit quel fut, quel est encore, au seul point de vue des affaires, l'avantage anglais. Communication directe avec les capitaines, agents et courtiers, intervention quotidienne des cours londoniens dans les fluctuations boursières, les câbles permirent aux négociants britanniques des méthodes nouvelles, des opérations à vaste envergure et à exécution lointaine. Les colonies se trouvèrent en contact permanent avec la métropole.

En un mot, dispersée infiniment sur l'immensité de toutes les mers, en ordres qui se croisent en tous sens, l'expansion de la race anglo-saxonne fut, par leurs liens, rattachée constamment à la métropole, et nous n'aurions pas besoin d'insister sur les avantages évidents de cette centralisation, si dans ce réseau de routes et de câbles deux directions ne se détachaient puissamment, la ligne de l'*Eastern Tel. C°* et l'*All Red Line*. La première, par Gibraltar et Malte, va à Bombay en passant par Aden, mais surtout elle traverse l'isthme de Suez. La seconde, par Vancouver et les îles Fiji, relie directement l'Australie au Dominion et au Royaume-Uni. L'histoire de l'une se confond avec l'occupation de l'Egypte, l'autre est une expression très nette du plus récent impérialisme.

(1) De Margerie, *Le réseau anglais des câbles sous-marins.* — Thurm, *Die Seekabel.*

Nous n'en parlerons pas ici. Les événements qu'elles amènent ne se sont plus, comme ceux que nous venons de raconter, exprimés dans les aventures lointaines. Si les canons bombardant Alexandrie réveillent les échos d'Aboukir, ah! quelle différence! Et comme la réalité est autre de Nelson à Disraëli! Pour Suez, comme pour l'*All Red Line*, ce ne seront pas des amiraux qui triompheront en des tragédies et des combats, mais des boursiers et des parlementaires qui, dans la coulisse londonienne, avec des machiavélismes de juifs, s'appliqueront à faire vivre la maxime de James Harrington dans « Oceana » : *Empire follows the Balance of Property*, traduction libre par J. Chamberlain : « L'Empire, c'est le Commerce. »

CHAPITRE VII

DISRAËLI

Préambule.

Avant de montrer comment toutes ces cupidités refluent à Londres où elles se bousculent, il nous faut, en deux anecdotes, ramener l'attention sur l'élément juif.

Comme il a prospéré, durant tout le XVIIIe siècle! Comme il s'est mêlé à toutes les aventures lointaines de cette hospitalière Albion! Avec quelle ivresse les marchands de la cité et tous les Askhenazim dispersés en province, pris dans la spéculation et le courtage, les ont provoquées et ressenties, ces prouesses navales emportant, vers la domination universelle, les descendants d'Hawkins, de Drake et de Raleigh! Et comme ils en ont profité!

§ 1er. — *Lady Hamilton et Rothschild.*

Nous sommes, le 29 juin 1799, à Naples. Le cardinal Ruffo vient d'y rentrer avec ses bandes. La République parthénopéenne a capitulé devant les Bourbons.

La matinée est belle et chaude. Le soleil dore la mâture des vaisseaux ancrés, anglais et napolitains, côte à côte. Sur le tillac du *Foudroyant,* Nelson le Manchot suit d'un œil passionné Lady Hamilton, debout, la longue-vue à la main, près du bastingage.

Elle est toute frémissante, Emma Harte. Elle a voulu, nouvelle Salomé, la mort de l'amiral républicain Caracciolo. En vain il a, en soldat, réclamé hautement l'honneur du peloton d'exécution. Elle n'a pas voulu. Nelson, un peu jaloux du bon manœuvrier, a fermé les yeux, et, ô honte, triomphante, horrible, elle contemple, à une encâblure, à la vergue du vaisseau la *Minerve*, le rival qu'on pend. Même, tandis qu'il agonisera à la corde, elle descendra en barque jusque sous le pendu pour mieux s'en repaître.

C'est elle qu'il faut regarder en ce moment. Oui, c'est bien la nouvelle Salomé! La figure a une régularité de Gorgone, et autour du visage, au nez rapace, ses cheveux en fibules se tordent comme des serpents. Ne vient-elle pas de danser devant la reine son pas de bacchante, le pas du châle? Peut-être a-t-elle esquissé devant l'Hérodiade napolitaine quelques-unes de ces attitudes du musée secret qui, pour cette gouge couronnée, sont irrésistibles. Et on songe à ce jour de ripaille où, devant Nelson, qui haïssait les Jacobins comme le diable, cette furie a baisé sur le sabre d'un officier turc, invité à sa table, le sang caillé d'un groupe de Français prisonniers, troupeau égorgé par ce boucher.

Quelle attestation de puissance! L'ancienne maîtresse de Payne, de Featherstonaugh, de Romney; celle que Gréville a exhibé nue devant tout Londres, comme déesse Hygie rendant la virilité aux impuissants, celle qu'il a vendue à son oncle Hamilton, l'ancienne femme de chambre, la serveuse de bar, la voilà, reine de Naples, maîtresse de la Méditerranée et de Nelson, c'est-à-dire des mers et du monde.

Quelle destinée pour une danseuse juive! Et comme tout cela est symbolique. Ainsi, Nelson parti aux îles

occidentales a maintenu, au profit du marché anglais, l'acte d'enregistrement, il a pris Bastia, tué Brueys à Aboukir, fait de la Méditerranée un lac anglais. Bientôt, à Trafalgar, il terrassera Napoléon. Et tous ces efforts d'un héroïque soldat qui définitivement, réalisent sur le monde l'hégémonie britannique, c'est pour qu'une danseuse juive, effrontée et sans amour, qui lui préférera le chanteur Abraham, fasse à sa gloire l'aumône d'une œillade à laquelle peut-être il ne croit pas.

* * *

A côté de cette anecdote, en voici une autre :

On raconte complaisamment comment, le 19 juin 1815, Nathan Meyer Rothschild, appuyé sur son pilier favori, au Stock Exchange, donnait la comédie d'un profond abattement : l'armée anglaise en fuite à Mont-Saint-Jean! Par toute la Bourse, panique et dégringolade : « Vendons, vendons à tout prix. » Le Juif rit sous cape. Par des courriers secrets, il sait qu'en réalité la bataille est gagnée; ses fidèles courtiers rachètent dans l'ombre; quelques heures plus tard, c'est la hausse formidable, vertigineuse, le coup aux dés pipés, la fortune...

Qu'importe que l'anecdote soit inexacte ou exagérée! Elle est plus que vraie, elle est symbolique. Le truc de la fausse nouvelle, c'est, depuis trois siècles, la menue monnaie du jeu financier dans lequel les Israélites excellent et le milieu de la Bourse à Londres est demeuré, avec son « Jewish Walk », celui de la Bourse d'Amsterdam que décrivait en ces termes, en 1698, un agent français : « C'est sur les pronostics de ces prétendus spéculateurs publics que les prix des actions sont dans des variations si continuelles qu'elles donnent lieu

plusieurs fois le jour à des négociations qui mériteraient mieux le nom de jeu ou de pari et d'autant mieux que les Juifs, qui en sont les ressorts, y joignent des artifices qui leur font toujours de nouvelles dupes, même de gens de premier ordre... Ces systèmes, qui sont le plus subtil de tout ce qu'ils ont reçu de nouvelles de la semaine, alambiquées par leurs rabis et chefs de congrègues, sont, dès l'après-midi du dimanche, délivrées à leurs courtiers et agents juifs, les hommes les plus adroits en ce genre qu'il y ait au monde qui, ayant aussi concerté entre eux, vont séparément dès le même jour répandre les nouvelles accommodées à leurs fins qu'ils vont commencer à suivre dès le lendemain lundi matin, selon qu'ils voient la disposition des esprits à tous les égards particuliers : vente, achat, échange, actions, dans tous lesquels genres de choses, ayant toujours entre eux de grosses masses et provisions, ils sont éclairés à faire le coup dans l'actif, dans le passif et souvent dans tous les deux en même temps (1). »

Ils prêtent, ils prêtent; c'est-à-dire qu'ils lient leurs débiteurs qui passent ainsi sous un nouveau servage. La loi mosaïque n'a-t-elle pas dit : « Tu prêteras à beaucoup de nations et tu n'emprunteras point; ainsi, tu domineras sur beaucoup de nations et elles ne domineront point sur toi (2)? »

Partout où on peut prêter, on les trouve et ils dominent.

Chaque marché, chaque époque a son grand Juif. Sous l'âpre Marlborough, c'était Médina, qui lui payait par an, 6,000 livres sterling pour la primeur de ses faits

(1) Manuscrit du ministère des colonies (Paris), publié dans la *Revue historique* (1890), p. 327-330, cité par Cl. Jannet, *o. c.*

(2) Deutéronome, XV, v. 6.

d'armes. Ramillies, Audenarde, Blenheim, ce n'est pas seulement de la gloire, du sang et des larmes, ce sont aussi des vociférations dans la *Change Alley*. Médina détrousse à coup sûr.

Quand il manque aux fausses nouvelles la nervosité propice de la guerre, on en invente en pleine paix. Un beau jour, sous la reine Anne, un courrier accourt au galop : La Reine est morte, la Reine est morte. Panique en Bourse. Nobles, bourgeois, tout le monde vend ses titres. Manasseh Lopez et les Juifs, sarcastiquement silencieux, achètent, achètent...

Le gros Walpole, pour qui « tous les hommes ont leur prix », a, pour son service d'achats, Samson Gidéon, Juif sordide et cynique, puissance colossale. Mais le système s'améliore. Gidéon christianise ostensiblement sa descendance; ses petits-fils seront des lords Eartley. Mais comme les Maraños d'Espagne, le vieux birbe garde au fond de lui-même la foi de son cœur. Il demeure affilié à la synagogue et, coup de théâtre, meurt en Juif sous le nom de Peloni Almoni.

Quelle étrangeté! Marlborough travaille pour Médina, Nelson pour Emma Harte, Wellington pour Rothschild! L'heure approche où on verra naître *The Anglo Israël identity Society*, *the British Ephraïm Church mission* et où on dira de l'étendard royal d'Angleterre qu'il porte le lion rampant de David (1).

***

Pourquoi conté-je ces histoires? Pour faire de l'antisémitisme? Nullement. Je ne veux ici qu'un exposé sin-

(1) DOUGLAS, *God and greater Britain*, 1903.

cère, impartial, à but catégoriquement humanitaire. Chaque peuple a les Juifs qu'il mérite.

Ce qui est intéressant dans ces anecdotes, c'est d'abord le rôle immense et grandissant joué par les coreligionnaires de Manasseh ben Israël. La Bourse de Londres est une institution israélite et les nombreux protestants qui l'alimentent ne se distinguent des Juifs que par une habileté moindre à manier la rumeur spéculatoire.

Mais ce qui est capital en tout ceci, n'est-ce pas le retentissement, même au cœur de la vie économique du peuple anglais, à Londres, de tous les événements qui agitent sa périphérie? Tous les revers extérieurs se traduisent en crises du marché, tous les hauts faits militaires ou diplomatiques s'expriment en profits boursiers. Qu'est-ce donc? Mais le témoignage d'une solidarité miraculeuse entre le dehors et le dedans. Evidemment, les boursiers ne sont pas dans la Haie-Sainte, mais chaque coup de feu retentit sur la cupidité de leur âme. Hausse. Baisse. Gain pour les uns, ruine pour les autres. Intense communion de ces jeux de cirque avec le drame national, rapide adaptation des forces du marché aux nécessités de la lutte lointaine : le financier ne manque pas de soutenir le militaire et le diplomate (1).

Le marché de Londres se montre à ce point de vue supérieur à tous les autres. Il est le plus rapide, le mieux renseigné. Il a les meilleurs Juifs. Il prête aux autres et par ce fait les asservit. Enfin, il a un pivot d'une solidité inestimable : La Banque d'Angleterre.

(1) Loria, *Economic foundations of Society*, 1904.

§ 2. — *La Banque d'Angleterre.*

L'histoire de la Banque d'Angleterre c'est l'histoire des crises. Le système capitaliste de l'âge moderne trouve à Londres sa plus parfaite expression et, quels que soient les détails de cette formule, elle suppose toujours un échange au delà des mers. Dans l'industrie, ce sont les cotons, dont la matière première vient des Indes et où les tissus retournent, franchissant deux fois l'océan. Dans le commerce, ce sont les denrées coloniales, celles que le luxe a popularisées, universalisées, poivre, cannelle, plantes médicinales, thé, café, indigo, superflu devenu nécessaire; n'oublions pas la chair d'esclave, la pièce d'Inde, mais que l'entrepôt soit Londres ou la Jamaïque, là aussi ce sont des échanges ultra-marins.

Qu'est-ce que cela veut dire? Les planteurs cultivent les champs de coton des Antilles ou de l'Inde. Le recrutement de la main-d'œuvre est à profit anglais. Le fret des balles récoltées tombe dans les caisses anglaises. Des entrepôts londoniens hébergent la marchandise, des mains anglaises la filent, la tissent, l'apprêtent. Des navires anglais l'emportent. Des marchands anglais la vendent. Et dans ce cycle industriel et commercial qui s'achève, les profits totalisés gonflent intégralement les sacs d'écus de la métropole. Nul n'a soif comme un ivrogne; personne n'est plus cupide qu'un capitaliste heureux. C'est de l'imprudence, du jeu, de la folie, de la frénésie. Ce sera la tulipomanie hollandaise, la niche du chien dans la rue Quincampoix, le *South Sea bubble.* Mais ce sera aussi la régularisation du crédit public et privé par la haute banque, l'intervention dans la politique continentale par le système des grands emprunts

étrangers et la mise en valeur systématique du globe. En 1866, sur la centaine de banques relevées dans le Royaume-Uni par Bagehot, 71 rapportaient plus de 10 p. c., 20 plus de 15 p. c., 15 plus de 20 p. c. et toutes ces dernières florissaient depuis plus de vingt-cinq ans (1).

Quelle puissance! ce flot d'or qui, sans freinte, se déverse quotidiennement sur le marché de Londres! Agioteurs, courtiers accaparent la matière première. L'industrie leur paie tribut. Aujourd'hui, leur fascination mercantile trouble et sidère la vie économique. Demain, au contraire, elle la décuple et l'exalte. La cohue de boursiers se démène en marée anarchique et sauvage, force qui, canalisée et disciplinée, transforme l'inattendu périlleux de ses à-coups en mouvement formidablement continu. A mécanique industrielle, mécanique financière : L'aptitude anglaise à utiliser les forces et la division du travail opèrent un nouveau miracle. Les agioteurs et courtiers, enfants perdus dans la coulisse, se cantonnent dans des fantaisies d'avant-garde. Puis apparaissent les premières forces régulières qui font de l'exploration en grand et de la reconnaissance en force. Ce sont les maisons juives, les *Merchant bankers*, moitié courtiers, moitié banquiers, capables de livrer à elles seules toute la lutte économique, mais organisées avant tout pour l'offensive, l'action rapide et le coup de Bourse. Derrière elles apparaît le monde grave, la respectabilité empesée des *Joint Stock Companies*, mélange d'industriels et de commerçants, héritiers de l'usine hugenote et de l'office batave; ces gens, pour une grande part, de souche écossaise, forment les régiments de ligne de la finance britannique. Enfin, du poids de

(1) BAGEHOT, *Lombard street.*

ses lourdes réserves, calant la machine, voici la Banque d'Angleterre, vieille garde qui n'intervient jamais que pour rétablir le combat s'il est compromis.

Qui voudrait exprimer la vivacité quotidienne de la finance britannique se cantonnerait dans l'histoire de certaines banques privées comme la maison Baring ou Rothschild. Ceux, au contraire. qui veulent esquisser en traits sommaires et généraux les sommets des grands événements qui mênent l'Occident vers un impérialisme, s'en tiendront à noter le rôle de la Banque d'Angleterre dans les crises d'ajustement des échanges qui s'enregistrent sur le mécanisme financier de la Bourse anglaise.

* * *

Un sobriquet traduit l'ancienneté de la Banque d'Angleterre : *The old lady of Threadneedle street*, « la vieille dame de la rue de l'Aiguille-à-coudre ». C'est, en effet, en Europe, la plus ancienne des banques nationales. Depuis 1660, d'innombrables pamphlets, dont le plus célèbre est celui de son parrain devant l'histoire, William Patterson, ne cessaient de réclamer la création d'une banque d'Etat. Tout le monde en avait assez du régime médiéval des usuriers-orfèvres, même quand, avec Child et Hall, ils s'étaient haussés au ton moderne par l'émission de *Goldsmith's notes*, de billets.

Quoi qu'il en soit, le 26 juillet 1694, la charte fut concédée à la nouvelle corporation. Patterson, l'inventeur, Michel Godfrey, le patron apparent de l'institution, n'en furent point l'âme véritable. Le mérite d'un succès obtenu à travers mille hostilités revient tout entier aux frères Houblon, quatre huguenots d'origine belge,

dont l'un fut premier gouverneur de la Banque, et lord Maire, de Londres (1).

***

Un coup d'œil sur la Bourse nous montre que tout son mécanisme repose sur les prix. Le moyen âge, dominé par une politique locale et foncière, avait entrepris de les fixer d'autorité (2). L'audace des marchands italiens et la Renaissance les abandonna à l'arbitraire et à l'ingéniosité, c'est-à-dire à la spéculation. On entend, sous ce terme, la prévision du gain ou de la perte dans les échanges, c'est-à-dire une variation dans les prix. La fixation officielle de ceux-ci ou le cours des marchandises échangées suppose deux partis en présence : les « taureaux » et les « ours », les *bulls* et les *bears*, les haussiers et les baissiers. Entreposage, warrantage, et marché à terme, reports et prime en sont les opérations ordinaires.

Cette prévision du gain ou de la perte repose avant tout sur une information exacte. La mécanique boursière ne fonctionne que si ce point de départ n'est pas mensonger.

On comprend l'intimité entre politiciens et financiers. Les gros banquiers ne cherchent à vivre dans la compagnie des hommes d'Etat que pour être à la source de toutes les nouvelles politiques.

Le régime du faux bruit n'est employé que pour frapper plus fort. D'ordinaire ils n'en ont pas besoin.

On voit aussi pourquoi, en Angleterre, la politique s'est modelée sur la Bourse. Whigs et tories, ce sont, en

(1) THOROLD ROGERS, *The first nine years of the Bank of England.*
(2) ENDEMANN, *Studien in der romanisch-canon. Lehre,* II, p. 30-48.

réalité, des *bulls* et des *bears*, des *haussiers* et des *baissiers*. Enfin on saisit le rôle à la fois politique et financier de la presse qui fabrique une opinion publique en triturant la crédulité. Cette « musique » qui a le plus souvent des gens de Bourse comme invisibles chefs d'orchestre, s'accentue et s'universalise avec la polyphonie démocratique.

Quand l'illusion intéressée des charlatans est par trop divergente de la réalité, l'hystérie, la folie collective, soutenues par la fausse nouvelle, finissent par céder sous les coups du parti contraire. C'est le krach, c'est la crise. Les prix s'effondrent. On change de gouvernement.

De même que, en matière parlementaire, le Roi ramène le calme en changeant de ministère, de même, ce sont les grosses Banques, et spécialement les Banques d'Etat, qui en temps de panique rétablissent les cours.

L'histoire d'une société basée sur ces alternances se confond nécessairement avec l'histoire des crises. Crises économiques qui atteignent leur paroxysme dans les prix et sur la Bourse; crises politiques qui bouleversent la presse, les partis parlementaires et le gouvernement; crises extérieures surtout, mercantiles ou belliqueuses, et que dénoue, à côté d'une Royauté souvent peu active au dedans, une organisation financière assez puissante pour conjurer le désastre, et dont le nœud vital est à la *Threadneedle street*.

***

Essayons d'en démêler l'orientation générale. La fin du XVIIIe siècle, le début du XIXe, c'est la grande période de réorganisation de l'outillage anglais. Dans l'île qui magiquement s'industrialise, machinisme, ca-

naux, chemins de fer, construction navale, la modernisation des instruments de production, qui se poursuit dans tous les domaines exige de fortes immobilisations de capitaux. C'est l'heure aussi où les expéditions ultramarines et l'intervention dans la politique continentale utilisent largement la cavalerie de Saint-Georges. La plupart de ces dépenses ne sont que de fructueux placements. La moisson dorée rentre au Stock Exchange abondamment accrue.

Mais, à l'intérieur, il y a des excès d'optimisme. La moindre éclaircie pacifique voit pousser les entreprises en ramures folles.

Il faut attirer tout spécialement l'attention sur le réseau navigable. Il est toujours vrai, même à notre époque de chemins de fer, de dire que l'agrandissement et l'unification des transports par eau est le facteur le plus expressif du développement industriel. C'est vrai pour les Etats-Unis d'aujourd'hui, vrai pour l'Allemagne, la France, la Belgique. L'Italie du moyen âge avait exprimé sa prospérité par les canaux lombards. En Espagne, Charles-Quint avait régularisé l'Ebre; la France de Colbert se reconnaissait dans le canal du Languedoc, et la Hollande avait réalisé sa glorieuse destinée *op de waterpaden*, sur les chemins d'eau.

L'Angleterre n'entra dans cette voie qu'en 1755. Les marchands aperçurent vite que la facilité, la modicité et la rapidité du transit sont les fondements véritables de toute grandeur commerciale (1).

Une tonne de marchandises entre Manchester et Liverpool coûtait, par terre, 40 shillings et 12 shillings seulement par rivière. Le canal de Worsley fut un succès

(1) Mac Leod, o. c., t. Ier, p. 506, nº 81.

triomphal; avant la fin du XVIIIe siècle, Londres, Bristol, Hull étaient mis en relation, le Forth était joint à la Clyde et on compte par dizaines tous les ans les *acts* du Parlement qui visaient la construction de canaux (1). Pareil effort ne se conçoit pas sans un cortège de spéculations et sans une formidable demande d'argent.

D'autre part, en politique, la corruption de Walpole avait diminué, mais le coulage entre les mains avides des parlementaires, des publicistes et des boursiers demeurait considérable, tout comme les dépenses extérieures et les armements.

Pour payer tout cela, et pour réaliser les prévisions courtes, pratiques et sûres de cette nuée d'hommes d'affaires, il fallait que l'intérêt des sommes prêtées, le profit des produits expédiés au loin fussent régulièrement payés, et que le butin maritime et colonial rentrât dans les ports.

Or, en désordre et ruine, périodiquement apparaissent la main brouillonne et les démentis sarcastiques de l'imprévu.

En 1750, la longue paix de Walpole exprimait la régularité sûre de ce vaste organisme par l'émission du 3 p. c. consolidé, qui devait subsister jusqu'en 1888, et par la fixation du taux de l'intérêt, qui descendit à 3 1/2 p. c. en 1757, puis à 3 p. c., tandis qu'en France il demeurait à 10 p. c. La guerre de Sept Ans même n'avait pas trop secoué les affaires. Il n'y eut de crise qu'en 1763, à la paix, et, à vrai dire, elle frappa surtout Amsterdam et Hambourg. L'ascension de prospérité reprit, elle se précipita après 1783, c'est-à-dire après l'in-

(1) ANDRÉADÈS, o c.

dépendance des Etats-Unis. Au milieu de ces créations enfiévrées la Banque d'Angleterre pratique une politique de réserve excessive, qui facilite la fondation de banques provinciales et privées. En 1750 il n'y avait pas douze banques hors de Londres, en 1793 on en compte quatre cents.

Et voici tout à coup les années 1790, la Révolution, l'Imprévu.

On imagine, dans les manuels d'école, l'Epopée sans culotte, sortie en sabots des salons de la Régence et des petits soupers des encyclopédistes. En réalité, elle exprime, dans une France profondément industrialisée par Colbert, la naissance du libéralisme machiniste qui va pointer, à peu près à la même heure, de l'autre côté du détroit et des deux côtés elle sort de la crise économique qui bouleverse partout en Europe la dernière décade du siècle.

Si, dans les villes françaises, affluent, vers 1789, les sans-travail affamés, le même malaise accable les bourgs anglais. Et par-dessus la misère et le nombre croissant des faillites industrielles, le désastre atteint les banques provinciales et privées, et, enfin, la Banque d'Angleterre qui, en 1797, doit suspendre les paiements en espèces. Pitt, il est vrai, l'a saignée à blanc ; la voilà fourbue, à l'heure même où la France, qui se redresse, vient de briser la planche aux assignats.

L'orage s'apaise, le prix du blé s'améliore. L'industrie reprend et le blocus continental de Napoléon ne parvient pas à entraver un essor qui permet à l'Angleterre, durant dix ans de guerre, de dépenser environ 84 millions de livres par an et de supporter sans faiblir une dette nationale qui, en 1816, atteignait 885 millions, près de 22 milliards de francs. Au décret de Berlin du

21 novembre 1806, au décret de Milan du 17 décembre 1807, répliquent en représailles victorieuses une série d'*Orders in council* et ces exclusions, jointes à la maîtrise de la mer, permettent aux marchands anglais de prodigieux bénéfices, surtout sur les denrées coloniales. Pour la vigueur spéculatoire de la Bourse, surexcitation puissante que l'ouverture de l'Amérique du Sud à la chute de la Maison de Bragance! Elle couronne l'œuvre des *Asientos*. C'est l'heure d'un nouveau *South Sea Bubble*. Napoléon n'a plus devant lui des hobereaux, mais tout le mercantilisme moderne, embusqué dans les cafés de Threadneedle street et dans le nouveau Stock-Exchange, construit en 1801 par Hammond. Il doit succomber sous la meute des courtiers.

Cette prodigieuse lutte a définitivement organisé le marché de Londres. C'est depuis lors que, vers ses entrepôts s'acheminent, chargés d'épices, tous les vaisseaux du monde. Au centre de ces échanges de Bourse, ganglion central, *Jobbers*, *brokers*, tous s'agitent, *banking*, *broking*, *bill-discounting*, *loan floating*, *company promoting* (1). Aux pressants besoins d'argent pour les canaux, se sont substituées les demandes de capitaux pour la construction de railways. Les banquiers de Londres, en tous pays, précèdent les constructeurs anglais de voies ferrées. C'est presque un monopole britannique. Ils prêtent aussi aux Etats et bientôt l'Europe devient débitrice de l'héritière heureuse d'Amsterdam. Elle s'est engagée à fond dans la maxime mosaïque : elle a prêté aux nations, et ainsi elle les domine. Depuis le premier emprunt étranger, souscrit par *Change Alley* à 8 p. c. pour l'Empereur d'Autriche, sur les revenus de

(1) Hobson, *Imperialism*, p. 51.

la Silésie en 1706, que d'opérations similaires, et que de chemin parcouru! Fin 1910, les revenus payés annuellement à l'Angleterre par ses colonies et par l'étranger montaient à 166 millions de livres, soit 4,150 millions de francs, et le capital engagé atteignait 3,192,152,000 de livres ou près de 80 milliards de francs; en 1911, Sir Edgard Speyer évaluait l'expansion des capitaux anglais au dehors, à 3,500 millions de livres, soit 87 milliards de francs, dont 1,800 millions de livres, 45 milliards de francs aux colonies.

Comme depuis 1816 Londres est la métropole de l'étalon d'or, c'est en or que ces sommes formidables refluent vers la Tamise, et on comprend la solidité du change sur Londres. Avec les grands financiers israélites, Rothschild en tête, qui sont avant tout des arbitragistes, elle accapare dorénavant les grands arbitrages. C'est de là qu'on peut, avec le plus de sûreté, faire des différences de Bourse à Bourse.

A l'avant-garde de la conquête on voit la finance anglaise porter l'offensive sur tous les marchés nouveaux. Elle a prêté, à l'heure présente, plus de 688 millions de livres aux Etat-Unis, soit 17 milliards de francs; à la République Argentine, 269 millions de livres; au Brésil, 94 millions; au Mexique, 87; au Chili, 46; à l'Uruguay, 35; au Japon, 54; en Chine, 27; en Egypte, 44; en Russie, 38; en Turquie, 18. Dans les trois dernières années le Canada, selon Speyer, aurait absorbé 120 millions de livres, l'Afrique du Sud, 400; l'Australie, 500; les Indes, 500 millions, enfin (1).

Cette vieille dame de la rue de l'Aiguille à coudre

(1) Émile Becqué, *L'Internationalisme des capitaux*, 1912, p 61. — Paish, « Great Britain's capital investmens », *J. R. Statist., Soc.* 1909.

n'était vraiment plus, en 1840, digne d'exprimer la flamme ardente qui brûle la ville de l'or, et la réforme qui exprime le mieux la modernisation de la Cité, ce n'est pas l'*Anti-corn law* ou les *Trades-Unions*, c'est le *Bank Charter Act*, de Sir Robert Peel. Disraëli a pu dire dans *Contarini Fleming* : « Nous n'avons vu dans la colonisation moderne que le moyen de nous enrichir », et Hobson a noté justement que « la politique étrangère de la Grande-Bretagne aux temps modernes est, avant tout, une lutte pour les marchés profitables à ses capitaux (1). »

§ 3. — *La Bourse des idées.*

Dans son beau livre sur la « Psychologie de l'Angleterre contemporaine », Jacques Bardoux insiste avec justesse sur le typique exemple qu'elle donne du parallélisme parfait entre les crises économiques et le mouvement des idées politiques dans la presse et dans les partis.

C'est l'usine anglaise qui, au lendemain de Waterloo, bénéficie de la victoire. Aux métiers à tisser qui n'ont plus de rivaux s'ajoutent les hauts fourneaux et les usines à gaz, aux canaux et aux routes les rails en 1805, les chemins de fer en 1830, la poste, le télégraphe et, aux voiliers, les steamers. En 1832, il y avait 3,000 usines; six ans plus tard, il y en a 1,000 de plus. Mais, avant tout, l'esprit d'entreprise se traduit à la Bourse. A côté du *Bank Charter Act* de sir Robert Peel, d'autres libertés financières forcent les contraintes de la loi. L'interdiction de former des sociétés constituées par des actions cessibles, levée en 1825, ouvre la montée de

(1) Hobson, *Imperialism*, p. 48.

cette courbe ascensionnelle vers la liberté ; l'année 1844 marque une étape nouvelle ; en 1855, enfin, avec l'apparition des compagnies à responsabilité limitée, commence la période culminante d'hégémonie économique par laquelle l'Angleterre, de 1855 à 1874, règne sur l'Europe et le monde. A cette heure, l'agriculture anglaise n'a pas encore souffert les concurrences d'outre-mer qui lui seront mortelles ; les exportations augmentent de 90 p. c. de 1850 à 1860 et de 47 p. c. pendant la décade de 1860-1870. De nos jours, le nombre d'êtres humains qui parlent anglais est d'environ 120 millions ; il y a cent ans, il n'y en avait que 20. Le nombre des associés du Stock Exchange peut exprimer sa croissante influence : de 800 en 1845, ils sont 2,000 en 1877 et, en 1910, plus de 5,000 (1). Le marché de Londres est devenu, au milieu du siècle, ce qu'il est encore aujourd'hui : le centre de transactions et de spéculations le plus puissant du monde.

Un mouvement d'idées, visible dans la presse et dans le Parlement, accompagne cette évolution de la Bourse.

Suivons-le, dans la politique intérieure d'abord, où s'accentue la surenchère des partis. Au XIXe siècle comme au XVIIIe, on ne distingue, à première vue, que deux courants soumis sur le marché des idées à la hausse et à la baisse : d'une part, les *whigs ;* de l'autre, les *tories*. Mais, bien que portant la même étiquette, ils se sont profondément transformés.

Les *whigs* de la reine Anne, héritiers de l'usine huguenote, étaient des industriels et des pirates, avides et protectionnistes, et c'est parmi les *tories* qu'il faut chercher les premiers ancêtres du *Free trade*. La situation

(1) HIRST, *The Stock Exchange*.

s'est aggravée au moment des luttes de la Révolution et de l'Empire. Le parti whig est représenté par de grands seigneurs enrichis dans l'industrie. Les grands-pères des ducs de Leeds et d'Essex étaient des drapiers. Utilitaires, opportunistes, à vue courte, leur politique générale ne dépasse pas le niveau de leurs intérêts privés. La prospérité qui suit la chute de l'Empire français gâte bien des esprits et les *tories*, mélange d'éléments agricoles, militaires, marins et boursiers, souffrent, eux aussi, de la même myopie.

Dans ce milieu sans idéalisme apparaît tout à coup, dans les deux partis, aussi bien à droite qu'à gauche, une poussée radicale. Mais des deux côtés elle offre un caractère différent. L'une, empruntée à la Révolution, a une allure tranchante où se reconnaît la logique française; l'autre, imprégnée de romantisme, présente, à l'allemande, un mélange instable de mysticisme et de brutalité. D'un côté, c'est Cobden; de l'autre, Carlyle.

* * *

Mon ami Destrée disait un jour : « Il y a deux races d'hommes, les uns qui se décident parce qu'une chose est juste, les autres parce qu'elle est possible. » A l'idéologie française le mot « justice » paraît magique. La Révolution de 1789 a fini par un Code et le socialisme gallican n'est qu'une philosophie du Droit. Au premier aspect, il en est de même chez les radicaux anglais. Ils sont parfumés à la française. Richard Cobden et John Bright ne tentent-ils pas, les téméraires, de faire proclamer la liberté de la propriété privée sur mer? Beau conflit entre la justice logique et l'intérêt anglais, mais lamentable échec de l'idéologie radicale. Dans l'île des

marchands, des généralités, jamais! Boutmy a justement noté que, dans les discussions parlementaires de 1867 sur la peine de mort, l'idée de l'inviolabilité de la vie humaine n'est pas même indiquée. La bouture du rationalisme juridique prend mal en terreau anglais, ou plutôt ses courtes racines ne s'étendent que dans la mesure où elle se nourrit d'intérêts immédiats. L'*Anti corn law* et la poussée du *Free trade*, est-ce bien le triomphe des logiciens de l'économie classique? Du tout. La ligue du libre échange, ce n'est pas seulement Richard Cobden, c'est tout Manchester. Qui a intérêt au *Free trade?* Les cotonniers. Sir Robert Peel en était. S'il a « donné le pain à bon marché », c'était tout d'abord pour les ouvriers des usines paternelles et si, en 1849, l'acte de navigation a été aboli, c'est que, sur terre et sur mer, la Grande-Bretagne avait un monopole de fait et qu'elle gagnait au change.

A côté des manchestériens où prédominent les huguenots de la logique, il y a des idéalistes qui s'adressent au sentiment mystique et non plus à la raison. Ils n'ont pas leur temple dans les marécages du *Chat moss*. Carlyle est Écossais.

L'Écosse est vraiment, pour la montée glorieuse du règne de Victoria, le réservoir où pullulèrent les intelligences motrices : Watt, Bell dans l'invention pratique, Adam Smith dans l'observation généralisée, Walter Scott dans la tradition locale et, enfin, sur les hauteurs les plus fières et les plus pures du sentiment et de la pensée, Carlyle et Ruskin. Edimbourg mérite son surnom d'Athènes du Nord. Allan Ramsay a, depuis cent ans, de sa petite chambre de Castle Hill, à deux pas des *slums* de la Canongate, réveillé l'âme écossaise. Walter Scott la popularise. Mais l'événement qui coalise tous

les idéalistes du Nord, c'est la publication, en 1843, de *Past and Present*.

Une doctrine chez un mystique idéaliste ne peut être que latente. Burke, Adam Smith, Bentham sont des utilitaires. Leur idéal, tout à fait anglais, ne dépasse pas le domaine des possibilités pratiques. A celles-là seulement le juriste Bentham accorde l'octroi des sanctions et le secours de la force. Carlyle est comme eux un insulaire, mais il a subi l'empreinte allemande. Son souffle religieux n'y gonfle la sanction utilitaire que pour diviniser l'énergie latente et en tirer une mystique où la Force prime le Droit. Ce n'est point une coïncidence que notre Écossais germanisé, figure d'Ossian régimentaire, glorifiant la Prusse monarchique, autoritaire et disciplinée, exécute ses variations passionnées sur le même leitmotiv que Bismarck. Le tréfonds allemand perce dans Carlyle; on entend son écho chez Kingsley ou dans Kipling. N'oublions point que ses emportements contre la France jacobine, c'est, aux yeux des Anglais du règne de Victoria, l'alliance allemande, c'est-à-dire le pivot de leur politique européenne.

Tels sont les deux courants d'idées, l'un français, l'autre allemand, qui se fusionnent sur l'apport fondamental du caractère anglais. Le premier est égalitaire et dogmatique; le second, mystique, violent, croit aristocratiquement à la mission providentielle de la nation élue. Ils sont l'un et l'autre pacifiques.

Pourquoi?

C'est que l'hégémonie grandissante de la Bourse a besoin, avant tout, de paix.

Mais, dans ce pacifisme, on voit des nuances. Là où le rationalisme égalitaire de John Bright embrasse l'humanité tout entière sans différence de couleur, l'idéa-

lisme aristocratique de Carlyle fait une distinction capitale. En Europe, la paix, dit-il; mais, aux colonies, c'est une autre affaire. Aux bons clients continentaux qui construisent des chemins de fer et des usines et auxquels il faut du fer et des ingénieurs anglais, réservons quelque courtoisie. Mais, quant aux Chinois et aux Nègres, le rôle de l'Angleterre est celui du policeman dans la rue. Qu'importe s'il a parfois la main dure? Dans l'affaire de la Jamaïque, Carlyle défendra les brutalités du gouvernement. En Europe, il condamnera la politique d'intervention.

Ces deux courants, John Bright et Carlyle se heurtent vers le milieu du siècle. Dans les remous surnagent Dickens, Froude et Kingsley. *Westward Ho!* On croirait qu'ils vont entraîner les foules. Mais au-dessous de leurs flots il y a un fond de roc, la vieille Angleterre, solide, rusée, hautaine, inébranlable. Il y a Palmerston.

Voilà une pâte de véritable Anglais. Il est sanguin et, actif, et sa jovialité campagnarde trahit à peine une roublardise foncière. Il est inintelligent et d'une éloquence indigente, mais ses courtes vues sont nettes, et s'il agit médiocrement, il agit, il agit sans cesse. La logique de Cobden, l'idéalisme de Carlyle, la charité du prince consort et de la reine Victoria, voilà qui lui est bien égal! Ce qu'il voit d'un œil sûr, c'est que sur le continent, la Prusse suffisant à surveiller la France, la Russie asiatique menace Constantinople et l'Inde. Cela suffit. La diplomatie anglaise est « orientée » désormais. En 1840, elle obtient, par la Convention de Londres, la fermeture des détroits; en 1856, le traité de Paris achève la débâcle moscovite.

Durant les années 1860 à 1870 qui forment un des paliers de l'histoire européenne, ces ferments de logique

et d'idéalisme pétrissent la pâte anglaise; il en sort deux courants politiques et deux chefs : Gladstone et Disraëli.

Le premier, certes des deux la personnalité la plus sympathique, a rallié sous sa forte main les whigs et les radicaux, imprégnés de juricité française; mais en les pétrissant de ferveur pieuse et de religiosité, comme il leur a donné une expression britannique !

A ce prêcheur dogmatique, soucieux avant tout de moralité intérieure et de libéralisme social s'oppose nettement la figure de son heureux rival Disraëli, souple dillettante, qui, derrière les harangues de Carlyle, coalise les tories et dont l'ambiguë politique insulaire, réserve tout son vigoureux autoritarisme pour les horizons ultra-marins.

§ 4. — *Disraëli.*

A. — *Don Pacifico.*

Benjamin Disraëli, qui appartenait à la belle race juive des Shephardim, est l'homme annoncé par Manasseh ben Israël, l'élu dans la race élue. Comme le grand rabbin du temps de Cromwell, il descend des Maranos chassés par Torquemada; mais sa famille s'est tout d'abord fixée à Venise et ce n'est qu'en 1748 que le grand-père de notre héros, qui s'appelait Benjamin comme lui, quitte la cité chère à James Harrington. Les affaires languissent sur la Giudecca et sa vraie patrie est celle de l'auteur d'Océana, Londres, marché du monde. Aussi y fait-il rapidement une fortune à la Bourse. Son fils Isaac, le produit de la seconde génération en sol anglais, est un bel esprit. Original indépendant, il a cette salacité séduisante et extravagante qui marque fortement beaucoup de ses congénères.

Dans le milieu londonien, actif mais peu intelligent, il se détache au début du XIXe siècle, et joue un rôle. Ses *Curiosities of Literature* ne sont point sans mérite non plus que ses attaques contre les jésuites ou son *Genius of Judaïsm*. Mais la plus belle œuvre en l'honneur de sa race, c'est d'en avoir donné à l'Angleterre, en son fils, le futur *Earl of Beaconsfield*, un rare exemplaire, et à douze ans, de l'avoir fait baptiser. Car Isaac, et après lui, Benjamin, inaugurent le type ultra-moderne du juif reniant l'exclusivisme de la synagogue, pour se réclamer, soit de la religion établie, soit du cosmopolitisme humain.

Fils d'érudit, on comprend que notre jeune Israélite se soit orienté vers la littérature et qu'il ait publié, en 1826, *Vivian Grey*; curieux et dépensier, qu'il ait vécu en dilettante, écrivant, voyageant; Oriental égaré dans les brumes, qu'il ait apporté, dans ses écrits comme dans sa mise, une pointe d'extravagance. On comprend aussi que, en ce milieu de bourgeoisie épaisse, on ait accueilli ce phénomène avec dédain et raillerie. Comment des boutiquiers mal léchés auraient-ils pris au sérieux un poète grandiloquent, habillé, comme un perroquet, de vert et de jaune, agitant une épaisse chevelure roulée en fibules, qui prêchait des idées modérées aux whigs et radicales aux tories. Aussi à la Chambre des communes, lorsqu'il eut réussi, après plusieurs échecs, à y pénétrer sous l'étiquette conservatrice, ses débuts furent accueillis par d'unanimes railleries. Personne n'aperçut les aptitudes intuitives tout à fait extraordinaires qui sommeillaient au fond de cette âme si ardente, qu'elle avait parfois poussé l'exaltation jusqu'à la déraison et au délire. En effet, sous des apparences romantiques, Disraëli cachait, comme il arrive souvent aux Juifs, un sens

prodigieusement réaliste des phénomènes économiques et de leur influence sur la politique des Etats. S'il n'était ni un vieux whig, ni un vieux tory, c'est que l'Angleterre était dans un âge ingrat et que les partis faisaient peau neuve. Le vieux conservatisme, industriel ou agricole, avait fait son temps; la France, à deux pas, bouillonnait de fièvre égalitaire. Quel écho ne devait pas avoir ce prêche continental dans le cœur d'un descendant des prophètes? Les chartistes étalent des misères, hélas, trop vraies! *Coningsby*, le jeune homme de la nouvelle génération, est au fond un apprenti socialiste, et, dans *Sybil*, on sent poindre tout à fait l'élargissement du droit de suffrage et le développement des *trade-unions*, qui marqueront la politique intérieure de Disraëli.

Politique accessoire. En effet, la caractéristique de ce *Young England Party* qui, Disraëli en tête, va rafraîchir le torysme décrépit, c'est la prédominance des questions de politique extérieure sur toutes les autres.

Là, où le libéralisme gladstonien s'y montre effacé, l'interventionnisme disraëlien s'agite, actif, agressif.

Quand, le 25 juin 1850, Sir Temple, vicomte Palmerston, se leva pour répondre à l'assaut furieux que lui avaient donné le groupe des whigs et des tories ameutés et conjurés par la Cour contre l'insolent ministre, sa situation était désespérée, et nul, hormis lui-même, ne pouvait espérer que son discours entraînerait la Chambre des communes.

L'audacieux avait, cette fois, dépassé toute mesure. Pour un Juif de Gibraltar, Don Pacifico, sujet anglais d'occasion, un peu molesté par les Grecs, la flotte anglaise menace le Pirée, la France et la Grande-Bretagne sont à deux doigts d'une rupture. Cobden, R. Peel interpellent et Disraëli lui-même trouve que le Ministre

whig exagère. O surprise! la harangue fait sensation. L'opposition fléchit. Pourquoi? Ce n'est pas un miracle de l'éloquence. C'est simplement que le grand chef opportuniste a touché une note aiguë. Tout le monde s'arrête, tressaille, écoute. Une ère nouvelle s'est annoncée. La future politique étrangère de Disraëli, l'impérialisme contemporain du Royaume-Uni sont contenus dans la réponse palmerstonienne :

« On dit à l'Angleterre que les sujets anglais à l'étranger ne doivent point tourner les regards vers leur patrie pour y chercher protection, mais qu'ils doivent s'en rapporter à la justice impartiale qu'ils pourront obtenir du gouvernement et des tribunaux du pays où ils se trouvent. Je nie ce principe et je dis que c'est une doctrine d'après laquelle un Ministre anglais n'a jamais agi et d'après laquelle le peuple anglais ne permettra jamais à un Ministre d'agir. » *(Applaudissements.)*

Qu'est-ce que cela veut dire? Que tous ceux qui se réclament de la solidarité anglaise ont droit à toute la force dont dispose l'Angleterre. Un Juif espagnol de Gibraltar, pour un mince intérêt personnel, peut mobiliser la plus puissante flotte du monde.

Tout le sentiment impérialiste est là-dedans.

On y retrouve l'appel à la force, à la lutte, à la compétition universelle, sous l'excuse de l'accomplissement d'un devoir et la mission providentielle de l'Angleterre, c'est-à-dire autant de principes aussi religieux que politiques. Mais ce n'est qu'une première affirmation. Quelques années plus tard on chantera :

We don't want to fight
But, by Jingo, if we do
We 've got the ships, we 've got the men
And we 've got the money too.

Les derniers termes de cette évolution seront, lors de l'entrée à Prétoria, les actions de grâces de Lord Roberts au « Dieu de la race impériale ».

B. — *Le capitalisme colonial.*

Une courte esquisse du capitalisme anglais, vers 1850, montre qu'il fait tache d'huile et s'étend à des marchés de plus en plus lointains.

Après les nations continentales, que l'Angleterre ait de ses capitaux outillé l'Amérique du Nord, c'est là un fait bien connu, mais l'intervention de ses banquiers ne s'y est point bornée. Si Bolivar est, dans l'Amérique du Sud, un patriote célèbre, sa statue devrait se trouver aussi à la Bourse de Londres. C'est grâce à la guerre de l'Indépendance que, vers 1820, le Chili, le Pérou et la Colombie s'endettèrent chez les financiers anglais. Bientôt ce fut le tour du Brésil, de l'Argentine et du Mexique. L'attraction de la spéculation étrangère devient telle qu'on crée pour son service un département de la Bourse, le *Foreign Stock Exchange*. C'est là que se livrera, désormais, la bataille économique.

Prenons la liste des fonds cotés à la Bourse de Londres en 1850 (1). On y trouve, outre des fonds de la mer du Sud, des bons de l'Échiquier et des obligations et actions de la Compagnie des Indes orientales pour 800 millions de livres en fonds anglais, qui représentent le premier établissement de la maison. Les fonds autrichiens (120 millions de livres), ceux du Danemark (7,100,000), de Russie (28,618,000), de Portugal (16 millions 648,000) et d'Espagne (66,800,000), c'est le trésor

(1) *La Bourse de Londres*, par FRANCIS, Trad. Lefebvre-Durufle, 1854, p. 356.

de guerre antifrançais. Deux cent trente-cinq millions de livres en rentes sur Paris donnent accès chez l'adversaire. La place d'Amsterdam affirme sa traditionnelle importance par 101,793,215 de fonds hollandais, tandis que la Belgique adolescente s'inscrit pour 24 millions 617,000 livres. Mais, tout cela, c'est le passé.

L'avenir, espérances fébriles qui s'inscrivent en spéculations, c'est tout d'abord le chiffre formidable des actions de chemins de fer : 350 millions de livres. Quel boom en 1845! Et quelle chute! 1848! En août 1845, le Great Western Railway cote 236; en octobre 1848, 65 1/2 (1). Là encore, fidèles à leur politique, les Anglais mettent la main sur les voies de communication, mais, en outre, ils fournissent à la métallurgie métropolitaine un domaine merveilleusement profitable.

Ce sont ensuite les fonds américains, 68,997,351 livres, aux États-Unis. Ajoutons-y 1,500,000 livres au Canada, 1 million à Buenos-Ayres, pâles débuts d'une intervention financière grandissante. 6,500,000 au Brésil, 1,690,000 au Chili, 2,400,000 au Venezuela, 6,624,000 à la Nouvelle-Grenade, 167,000 au Guatemala, 3,700,000 au Pérou, 10,241,000 au Mexique, représentent le parachèvement de la pénétration pacifique de l'Asiento. Enfin, 5 millions 142,750 livres de fonds grecs expriment les espérances levantines.

Et tout cela ne peut que s'accentuer encore. La croissance du commerce anglais avec les marchés lointains augmente plus vite que celui des pays circonvoisins. Le total des exportations anglaises en Europe accuse, de 1840 à 1870, un accroissement de 276 p. c.; en Amérique, de 205 p. c.; en Asie, de 402 p. c.; en Afrique, de

(1) Hirst, *The Stock Exchange*, p. 64.

627 p. c. (1). Le continent noir est déjà le centre des énergies les plus actives.

Tel est le jeu de désirs, le clavier de cupidités, la gamme financière qui s'offre aux doigts agiles de Disraëli le virtuose. Comment ne pousserait-il pas l'expansion politique dans la voie coloniale où s'orientent les brokers? Comment, dès son arrivée au pouvoir, ne jetterait-il pas le glaive impérial dans la balance des changeurs?

Son entrée dans la politique étrangère ne se fait-elle pas dans un chœur de coulissiers dont la plupart sont de sa race? Nous sommes en 1853. Le whig Palmerston, qui, derrière sa gallophobie, mène toute l'Angleterre, inquiète le Stock Exchange. Les *Merchant bankers* s'assemblent, votent un ordre du jour d'entente cordiale, envoient une adresse à Napoléon III signée d'un millier de noms.

« Les circonstances, disent-ils, leur ordonnent de protester contre les efforts faits pour perpétuer la méfiance entre l'Angleterre et la France. » Disraëli apporte leur volonté à la Chambre des communes par un discours véhément prononcé le 18 février 1853. C'est la guerre de Crimée qui s'annonce. Avant de retentir en canonnades, on peut la discerner à la Bourse.

***

Il y a deux choses dans la guerre de Crimée. D'une part, elle pose la question d'Orient, et c'est bien, du point de vue de la politique générale, son aspect le plus important. D'autre part, elle retarde l'expansion loin-

(1) Levi, p. 494, *o. c.*

taine des capitaux anglais en leur rouvrant sur le continent des portes fermées.

Parlons-en d'abord.

A côté de la paix de Paris, il y a le régime des traités de commerce. Derrière le siège de Sébastopol se prépare le fameux *Cobden treaty* de 1860.

C. — *La réaction cobdénienne.*

Disraëli est, depuis 1850, en pleine possession de sa doctrine. Son torysme, teinté de dandysme socialiste, attend l'heure du pouvoir durable. Il lui faudra cependant prolonger cette patience durant plus de vingt ans encore. Pourquoi?

C'est que, dans le monde entier, les événements sont étonnamment propices au laisser-faire, que le manchestérianisme triomphe partout et que l'abondance pléthorique qu'apporte à l'industrie britannique le libre échange gladstonien retarde l'avènement de l'opposition.

La prospérité anglaise de 1860 à 1870 semble un prodige. L'industrie cotonnière, qui consommait 2 millions 614,000 balles en 1860, en utilise, en 1873, 3,150,000. En 1861, on importe 92,795,737 livres de laine brute; en 1866, 172 millions 785,201. En 1860, le Royaume-Uni exporte pour 13,600,000 livres sterling de fer et d'acier; en 1873, pour 37 millions de livres et Birmingham est à l'apogée de sa puissance (1). En même temps, les importations montent de 182 millions de livres sterling à 296 millions; les exportations, de 136 millions de livres à 256 millions. Les nouvelles entreprises pullulent. On compte 263 nouvelles sociétés de commerce, en 1863, avec un capital total de plus de 100 millions de livres; en 1864, 282 avec

(1) FANNO, o. c., p. 54.

plus de 150 millions de livres. A part les deux crises de 1857 et de 1866, aisément surmontées, cette croissance se poursuit avec un persévérant bonheur. En 1840, les principaux clients de l'Angleterre, c'étaient les États-Unis, les villes hanséatiques, la Hollande, la France, l'Italie et la Russie. En 1870, il faut y joindre la Turquie d'Europe et d'Asie, l'Inde, la Chine et Singapore, l'Égypte et le Cap, le Brésil et l'Argentine. Mais, bien que l'importance des marchés coloniaux ait grandi, ils n'ont pas encore primé les autres. En 1830, ils représentaient 33 p. c. du total des exportations anglaises; en 1872, ils n'en représentent plus que 24 (1). La Compagnie de la mer du Sud en 1853, en 1857 la bonne vieille Compagnie des Indes disparaissent. Les colonies se détachent de la métropole. C'est le grand ministère Gladstone. Ordre, économie à l'intérieur; au dehors, la paix. On rêve à nouveau de fraternité universelle.

Dans cette réussite libérale, qui laisse peu de chose à l'opposition, que fait Disraëli? Il accommode les reliefs de son radicalisme juvénile à la sauce conservatrice, il fait en dilettante de la politique sociale, il se prépare, il attend.

* * *

Brusquement, en 1873, fin des années grasses, voici les maigres, la crise éclate. Les ruines s'accumulent dans tous les pays; l'Angleterre est durement atteinte. Le Crédo cobdénien s'évanouit.

De 1872 à 1877, les exportations de fer descendent de 3,383,000 tonnes à 2,345,000, les filés de laine de 412 millions de yards à 262 millions (2). La sortie des quincail-

(1) Ibid., p. 56.
(2) Bourne, o. c., p. 149.

leries de Birmingham, qui valait 5 millions de livres en 1872, n'en vaut plus que 2,100,000 en 1892 (1). Il y avait 1.26 p. c. de sans-travail en 1873, il y en a 12.5 p. c. en 1879. L'agriculture se meurt. La surface cultivée en froment était, en 1869, de 3,982,000 acres, elle descend à 2,268,064 en 1886, à 1,417,483 en 1895 (2).

C'est une universelle débâcle. Plus de libre échange! L'Allemagne, la France, la Russie, les Etats-Unis retournent au protectionnisme. Même les *self governing colonies*, Nouvelle-Zélande, Victoria, Canada, lâchent la mère-patrie. C'est pour l'Angleterre, réveillée du songe de Cobden, l'isolement splendide mais terrible.

Le parti libéral s'effondre. Enfin, après vingt années d'attente, en 1874, Disraëli est maître de l'heure.

Misère de l'idéalisme juvénile! «Le génie qui est jeune est divin. L'histoire des héros c'est l'histoire de la jeunesse» s'écrie Sidonia dans *Coningsby*. Hélas! quand notre héros saisit le pouvoir, il a soixante-dix ans.

D. — *Coningsby.*

Au seuil de l'âge mûr, en 1844, trente ans auparavant, Disraëli avait fait paraître *Coningsby, ou la nouvelle génération.*

Dans ce roman, assez médiocre, dédié à la politique, où se dessine un nouveau Torysme, teinté de démocratie, il y a deux figures de premier plan, un jeune Anglo-Saxon, fils de lord, le simple et vaillant Coningsby, et la figure mystérieuse d'un Shephardim : le richissime Sidonia.

Comme elles sont symboliques! Les deux faces du

(1) Bérard, o. c., p. 82.
(2) Fanno, o. c., p. 63.

Disraëlisme s'y montrent pareilles à deux anges gardiens qui se disputeraient l'âme du futur Beaconsfield. Coningsby, le jeune seigneur de la nouvelle génération, tourne le dos au *peerage* étroit de son grand-père, et veut aller au peuple. Sidonia, l'israélite, l'exhorte à regarder le monde.

Personnage curieusement tracé que ce Juif. Fils d'un Maraño d'Aragon, ayant fait fortune dans la guerre d'Espagne en suivant l'armée de Wellington et qui émigre à Londres; c'est une réplique du Disraëli de Venise.

Mais l'auteur a aussi pensé à Rothschild. Comme lui, le vieux Sidonia risque toute sa fortune sur le coup de Waterloo. Le voilà un grand capitaliste. Quelle sera sa mission? Disraëli s'en explique. « L'Europe avait besoin d'argent et Sidonia était disposé à prêter à l'Europe. La France désirait quelques millions, l'Autriche en voulait plus, la Prusse un peu, la Russie un certain nombre. Sidonia les pouvait satisfaire tous. Ainsi, après dix années il était devenu un des personnages les plus considérables de l'Europe. Il avait placé, dans chacune des principales capitales, un de ses frères ou un parent proche sur qui il pouvait compter. Il était seigneur et maître du marché monétaire du monde et, par la suite, seigneur et maître de toutes choses (1). »

Tel est Sidonia, le père, l'Israélite de l'ancienne génération. A lui s'oppose le fils, comme l'Anglo-Saxon Coningsby s'oppose à son grand-père. Elevé par un jésuite espagnol défroqué devenu libéral, un certain Rebello, juif d'origine, il cultive d'abord les dispositions de sa race pour le calcul, se façonne les manières à Paris et à

(1) CONINGSBY, p. 198.

Naples, fait le tour du monde en cinq années, étudie et connaît toutes les langues de la terre.

Ce qui intéressait le vieux Sidonia, c'était la spéculation mercantile; ce qui tente le Juif de la nouvelle génération, c'est la spéculation intellectuelle. « Le jeune Sidonia, dit l'auteur, connaissait tous les esprits entreprenants d'Europe. Aucun ministre n'eut de relations avec autant d'agents secrets ou d'espions politiques. Il entretenait des liens avec tous les proscrits du monde. Le catalogue de ses fréquentations avec des Grecs, Arméniens, Mores, Juifs, Tartares, Bohémiens, Polonais émigrants et Carbonari, jetterait un jour curieux sur ces agences souterraines que le monde connaît en général si peu, mais qui exercent une si grande influence sur les événements publics... Les informations lui arrivaient de points si nombreux et si opposés que, avec sa critique et son expérience, il pouvait presque toujours apercevoir instantanément la vérité (1). »

Ainsi firent les Fugger, ainsi fit Cromwell pour régner.

Etranger sarcastique et prophétique, il apparaît à Coningsby par un temps de tonnerre et d'éclairs dans un refuge des Midlands.

— A quel âge, demande-t-il, eut-on, comme aujourd'hui, besoin de grands législateurs et de grands conquérants?

— Mais qu'est-ce qu'un individu tout seul contre l'immensité de l'opinion? s'écrie Coningsby.

— Quelque chose de divin, répond l'inconnu (2).

Il développe abondamment la théorie de la prédestination des grands hommes.

(1) Coningsby, p. 203.
(2) Idem, p. 109.

Disraëli écrit son roman en 1844. *Past and present* a paru depuis une année.

Ce Juif a lu Carlyle.

* * *

Trente ans se sont écoulés. Nous sommes en 1870. Coningsby grisonne. Sidonia est un vieillard.

Imaginons un épilogue.

Dans le fumoir du vieux château de lord Monmouth, ils échangent des souvenirs.

Coningsby a tenté de vaincre le radicalisme cobdénien et le torysme des vieux lords. Il n'a réussi qu'à moitié. Il est las et découragé. Sidonia l'écoute en humant un épais cigare.

— Il me semble que depuis trente ans, je ne suis pas sorti de Manchester. Ah! ces usines! et ce pays noir, qu'il me pèse! Produire, encore produire, gagner de l'argent! Et puis? Recommencer encore! Où va l'Angleterre? Dans la fumée? dans la nuit? Etait-ce bien la tâche de la nouvelle génération? Oui, certes, il y a l'intervention de l'Etat, l'amélioration des travailleurs! Mais après?...

Sidonia sourit.

— Vous souvenez-vous, Coningsby, du jour où nous avons causé, ici même avant votre départ pour Cambridge? Je vous ai parlé du vaste monde où furent dispersés les Juifs, mes congénères. Et je vous ai dit, mon ami, que les Israélites étaient avant tout des tories.

Depuis trente années, dans tous les pays, quelle prodigieuse fortune ils ont faite.

Partout ils ont quitté leur village ou leur steppe et se sont dirigés vers les grands marchés, vers les grandes villes, comme des phalènes vers la lumière. Et là, infa-

tigablement, ils se sont attelés aux liens pour lesquels s'échangent constamment à travers le monde les hommes, les entreprises, les affaires, les idées.

Déjà, il y a trente ans, je vous disais : « l'esprit juif exerce une vaste influence sur tous les événements européens (1) ». Et je vous disais aussi : Juifs, les grands universitaires allemands; Juifs, les Ministres russes, espagnols, français; Juifs, les grands artistes; Juifs, tous les échangeurs de marchandises ou d'idées!

Combien ces vérités se sont accrues depuis trente ans!

Ils pullulent sur toutes les étapes des voies de communication qui sillonnent le monde. Leurs capitaux qui jaillissent constamment du grand marché de Londres se répandent, suivant des routes qui, par leur entrelacs, tissent la grandeur de l'Angleterre, devenue pour les marchands la grande Bourse, et pour les proscrits, le grand Asile.

Suivre, encourager, diriger ces pionniers infatigables de la grandeur anglaise, voilà la vraie, la seule, la grande politique.

C'est celle que notre grand rabbin Manasseh ben Israël soufflait au Lord protecteur. Oui, la Grande-Bretagne est bien la Terre promise aux Juifs par Moïse, « terre humide de rosée où les navires apportent toutes les choses du soleil, de la lune, de la terre et de ses montagnes immortelles. » Plus de deux siècles se sont écoulés depuis. L'heure est venue. Qui donc osera la tenter? Bientôt toute l'Angleterre sera fatiguée de Manchester comme vous l'êtes ce soir, Coningsby.

Comme il serait puissant l'homme qui, au centre de ces informations venues des lointains les plus variés du

(1) Coningsby, p. 232.

monde, les réunirait autour de Londres en faisceau gouvernemental! Quel héros selon Carlyle! Et dire que demain peut-être cette politique sera possible. Vaste aventure pour l'usine cobdénienne. Noble dépendance et fraternité des horizons lointains, union impériale des fils d'Orient, dont je suis aux fils de l'Occident, dont vous êtes... Quel magnifique programme pour le torysme!

On imagine, dans la bouche de ce grand Juif, un pareil langage, un peu vague et ampoulé. Nous sommes à la veille du jour où Disraëli va le traduire en politique.

***

Quand Disraëli prend le pouvoir, la politique gladstonienne, circonscrite à un programme d'ordre et de clarté dans le budget métropolitain, a relâché les liens qui, à travers le monde, unissaient à la mère-patrie pionniers et colonisateurs anglais, *colonial empire which is the national estate* (1).

Dans le grand discours qu'il prononce au Crystal Palace, en 1872, notre Sidonia dénonce les périls de cette négligence. C'est l'apparition du programme impérialiste. Les colonies passent au premier plan; désormais, la grande œuvre politique est celle de leur rattachement au marché de Londres.

« Eh bien! quel a été le résultat de cette tentative, durant le règne du libéralisme, de désintégrer l'empire? s'écrie-t-il. Elle a fait faillite entièrement. Mais comment a-t-elle échoué? Par les sympathies des colonies pour la mère-patrie. Elles ont décidé que l'empire ne

(1) Discours de Disraëli en 1863.

serait pas détruit et, dans mon opinion, un ministre ne fait pas son devoir qui néglige l'occasion de reconstruire autant que possible notre empire colonial et en répondant à ces sympathies lointaines qui peuvent devenir une source d'incalculable puissance et de prospérité pour ce pays. »

Et un peu plus loin :

« Je ne peux concevoir l'administration de nos colonies lointaines en dehors de l'autonomie. Mais l'autonomie, d'après moi, quand elle a été concédée, aurait dû l'être comme élément d'une consolidation impériale. Elle aurait dû être accompagnée d'un tarif impérial, de garanties données au peuple anglais pour la jouissance de terres que le souverain ne détient qu'à titre de dépôt, et un Code militaire eût dû définir, avec précision, les moyens et les responsabilités qui eussent assuré la défense des colonies, et par lesquels, au besoin, ce pays pourrait appeler les colonies mêmes à son aide. »

C'est déjà formulé avec précision mot pour mot le programme impérialiste d'aujourd'hui.

A ces paroles, en 1872, anticipatrices, comme elle tressaillit, la nouvelle génération! Froude, Seeley, Sir Charles Dilke vont leur donner l'armature d'une doctrine et la puissance agitatoire d'une propagande organisée. L'*Imperial federation league* est fondée en 1884.

***

Beaconsfield était mort en 1881, sa politique lui survit et on peut dire que depuis le discours du Crystal Palace, en 1872, jusqu'en 1907, date où apparaît en pleine lumière la politique de Lloyd George, l'Empire anglais est soumis au Disraëlisme.

Avec Disraëli ou après lui, on peut, en trois exemples typiques, montrer comment cet impérialisme colonial se précise. Le premier concerne l'Empire des Indes, le second, l'Equipée sud-africaine, nous appellerons le troisième, la Route rouge.

§ 5. — *L'Empire des Indes.*

Après la révolte des cipayes, qui compromet le débouché asiatique des cotonnades, après la guerre de Sécession qui démontre l'utilité des cotons égyptien et hindou, après la réaction protectionniste, en Europe, des années dix-huit cent soixante-dix, l'opinion anglaise se détache du radicalisme anticolonial.

Mais la débâcle gladstonienne se traduisait avant tout, sur la Bourse de Londres, par un excès de disponibilités. Le Royaume-Uni regorgeait de capitaux. Les marchés du continent se fermant, vers quels débouchés l'homme d'Israël allait-il diriger la bande affamée de ses congénères?

Il ne restait plus que des marchés lointains, notamment les colonies.

En Australie, au Cap, au Canada, l'émigration anglaise n'avait cessé de croître. « Les colonies de peuplement, dit Bardoux (1), étaient habitées en 1850, 1861, 1871, 1881, par 3, 5, 6, 8 millions d'hommes. Aux mêmes dates leurs achats à la mère-patrie grandissaient de 7 à 21, 23 et 44 millions de livres. » D'autre part, les expéditions de l'Australasie, de l'Amérique du Nord et de l'Afrique du Sud, sur le Royaume-Uni qui étaient, en 1851, de 6,5 millions de livres, passent à 18 en 1861, à 26

(1) O. c., p. 432.

en 1871, à 39 millions de livres en 1881. Le seul élément qui soit intéressant pour les *brokers* du Stock Exchange, c'est qu'elles décongestionnent l'Angleterre de sommes formidables. « Il nous a été impossible, dit M. Bardoux (1), de découvrir le montant exact des emprunts de tout genre contractés par les colonies de peuplement depuis 1860 jusqu'en 1880. Nous savons seulement que, entre 1855 et 1870, sept d'entre elles empruntent le joli denier de 16,205,000 livres, soit 405 millions de francs. »

Quant aux colonies d'exploitation, l'activité commerciale et financière est plus sensible encore.

« Malgré l'accroissement énorme de leur population qui passe de 5 millions, en 1861, à 13 en 1901, dit Bardoux (2), les colonies de peuplement ne parviennent pas à dépasser le montant des commandes et des envois des colonies d'exploitation. En laissant de côté les Indes, les colonies tropicales ont passé de 6 millions de livres en 1860, à 12 en 1870, à 12.8 en 1896, à 14,5 en 1900. » Les vieilles sociétés agricoles, les tribus barbares sont devenues les meilleurs clients. D'une part, elles fournissent l'usine britannique de matières premières : coton, caoutchouc, gommes, ivoire, jute, bois, plumes et soie brute pour un total qui montait à 1,500 millions de francs en 1902. En outre, elles la nourrissent de café, cacao, thé, sucre, tabac, épices pour une importation de 525 millions de francs. En revanche, celle-ci leur envoie des rails, des ingénieurs voyers, des constructeurs, des vêtements, des armes, et surtout des capitaux.

Quant au vaste empire de l'Himalaya et du Gange,

(1) O. c., p. 433.
(2) *O. c.* p. 460.

débouché de premier ordre, indispensable à l'usine cotonnière, le voici devenu magnifique exutoire pour l'exportation des capitaux. La péninsule se couvre de railways, matériaux, ingénieurs et personnel anglais.

***

La même expansion coloniale ressort des émissions à la Bourse de Londres. Durant la première moitié du siècle, les emprunts et les chemins de fer européens avaient enrichi les gens du Stock-Exchange. Dans la deuxième moitié, et vers les années 1867-1871, il y a encore d'importantes émissions européennes sur la place de Londres. En 1863, un emprunt russe; en 1865, un autrichien; en 1862-69, des emprunts portugais; en 1868-74, une émission hongroise; en 1870-73, des emprunts français, italiens, suédois et danois. Mais les émissions lointaines sont nombreuses et actives. En 1860-73, en 1862-73, en 1864-70, c'est le Levant, avec la Turquie, l'Egypte et les principautés danubiennes qui entrent dans l'orbite anglaise, c'est aussi l'Amérique du Centre et du Sud; en 1860-73, le Pérou; en 1860-64, le Mexique et le Venezuela; en 1863, la Colombie; en 1864, les Etats confédérés; en 1868-84, la République Argentine; en 1858-75, le Chili; en 1867, le Honduras; en 1871, l'Uruguay et Costa-Rica; en 1872, la Bolivie; en 1872-74, le Paraguay; en 1870-72, le Brésil, Buenos-Ayres et même le Japon.

Les années 1870 à 1880 ne sont pas des plus brillantes. Si nous prenons le tableau des émissions mondiales (1) nous observons qu'en 1871, elles se montent à 628 mil-

(1) *Moniteur des Intérêts matériels*, nº 1 (1880).

lions de livres sterling; en 1872, à 505 millions; en 1873, à 436 millions; en 1874, à 168,600,000; en 1875, à 68,100,000 seulement, Les années qui suivent marquent une reprise : 1876, 146 millions; 1877, 316,100,000; 1878, 182,400,000; 1879, 376,200,000.

Choisissons ces années de reprise modérée qui nous offrent une sage moyenne et parcourons la liste des valeurs émises sur la place de Londres. En 1876, nous relevons des fonds d'Etat, Suède, Norvège et Chine, des chemins de fer américains et canadiens, mais surtout des prêts à l'Inde, à Victoria, au Canada, Queensland, Nouvelle-Zélande, à la Nouvelle Galles du Sud, et au Cap, ainsi qu'à des municipalités coloniales. En 1877, il y a des emprunts portugais, turcs et chinois, mais les fonds anglais se dirigent surtout vers le Canada, l'Inde, la Nouvelle-Zélande et le Cap. En 1878 et 79, les les fonds égyptiens font leur apparition, mais, comme les années précédentes, les capitaux anglais fécondent surtout l'hémisphère austral. En 1880-81, il y a encore l'emprunt grec, suédois, norvégien et argentin, mais les railways anglais sillonnent le Brésil, les valeurs minières d'Australie et de l'Afrique du Sud surgissent à la cote, l'occupation de l'Egypte commence et on ne cesse de prêter à l'Inde, à l'Australie, au Cap.

Un phénomène universel, la démocratisation du capital, concourt à cette expansion. Autrefois, les industries insulaires rapportaient 6, 7 et 8 p. c. Avec les crises périodiques ces bénéfices sont descendus à une moyenne de 3 à 3 1/2 p. c. Mais les affaires coloniales, les entreprises lointaines offrent, avec certains risques, une rémunération moyenne qui dépasse les bonnes affaires métropolitaines ; des boursiers les émettent, à Londres, sur tous les grands marchés des courtiers les prônent,

et l'appât d'un revenu plus fort a tenté les possesseurs de petites fortunes, que le luxe croissant et la vie chère entraînent vers des dépenses toujours plus lourdes.

Quoi qu'il en soit, dans cette expatriation lointaine des capitaux, phénomène général et croissant, l'Inde, l'Egypte et la colonie du Cap, voilà un trio d'établissements où, dès 1875, les Anglo-Saxons et leurs capitaux émigrent volontiers. L'Inde apparaît comme la station terminale de l'argent et des hommes. L'Australie veille sur la mer Impériale. Mais, plus proches et plus attirantes, voici l'Egypte, reposoir principal de la route du Nord, qui, par la Méditerranée et la mer Rouge, unit l'océan Indien à l'océan Atlantique; et voici le Cap, sentinelle sur la route du Sud.

Ils font partie du même continent, l'un et l'autre. Les hauts plateaux de l'Afrique centrale les relient. Ligne de faite, Cap-Caire, cette configuration géographique retentit puissamment sur la politique capitaliste et la dirige.

La chaudière du Stock Exchange, sous pression à Londres, fuse sa décharge dans ces directions, et, sur ces différents points, dès 1870, la finance anglo-saxonne pousse en avancées hostiles. Autrefois, elles se seraient dénouées entre amiraux hardis par quelques canonnades au large. La ruse a remplacé la force. Nous ne sommes plus à l'âge des loups mais au temps des renards. Le Disraëlisme est nouveau jeu.

Faisons cette démonstration pour la route du Nord et pour l'escale égyptienne.

***

La révolte des cipayes et la suppression de la Compagnie des Indes n'a fait que resserrer les rapports entre

ce merveilleux débouché et les usines britanniques. La guerre de Sécession l'a rendu de plus en plus cher aux cotonniers.

Comme on comprend à quel point la route maritime vers les Indes, nous l'avons antérieurement montré, domine la politique britannique! Certes, à côté des chemins par mer dont nous avons parlé surtout, il y a aussi les routes terrestres à travers l'Empire ottoman qui aboutissent au golfe Persique et à la mer Rouge. Elles sont, vers le milieu du XIXe siècle, prises en flanc par le péril russe, péril politique et militaire, mais aussi péril commercial. La concurrence des cotonnades de Lodz et de Moscou chasse de l'Asie centrale les gens de Manchester. Comment l'Angleterre ne serait-elle pas russophobe? Le nœud de ce problème c'est l'occupation de l'Egypte.

Dans les célèbres conversations de 1853 entre le tsar Nicolas Ier et Sir Hamilton Seymour, ambassadeur d'Angleterre, qui préparent la guerre de Crimée, ce dernier précise en deux mots l'ambition britannique : « Ce que l'Angleterre souhaite en Egypte, c'est de s'assurer une rapide et libre communication entre la Métropole et l'Inde. »

L'Egypte est tributaire du manchestérianisme cotonnier. De 43 millions de livres (poids) en 1860, ses envois de coton brut à l'usine anglaise sont montés à 163 millions en 1875, à 177 millions en 1885, à 284 millions en 1895. Quant aux exportations, en 1872, l'Egypte représente, en fils, tissus et manufactures, le tiers du débouché indien. Enfin, au bout de la route qu'elle commande, il y a tout le trafic asiatique du Lancashire, soit, en 1899, suivant Oppel, 653,260 millions de marks, la moitié environ de son trafic mondial. Que ferait Manchester sans

l'Egypte? Et Manchester c'est Liverpool, où vont accoster tous les navires venant d'Alexandrie, c'est-à-dire coton, marine et charbon, les bases de toute la prospérité anglaise.

Or, après la paix de Paris, l'Angleterre, qui n'a rien gagné aux pages peu glorieuses d'Inkermann et de Balaklava, s'aperçoit qu'elle a remplacé le rival russe par le rival napoléonien. Les progrès français ne cessent de l'irriter. C'est l'expédition de Syrie d'abord, c'est le coup droit à la puissance anglaise par le percement du canal de Suez; enfin, de manière tout à fait inquiétante pour le marché londonien des emprunts, c'est la Bourse de Paris qui grandit.

Comme tout cela doit agacer l'homme des banquiers, celui qui a écrit, en 1847, dans *Tancrède* : « La question d'Orient est celle-ci : Qui régira la Méditerranée? Il n'y a que deux puissances qui puissent le faire, la Syrie et l'Egypte... »

Comment ne se frotterait-on pas les mains à Saint-James, en voyant le grenadier poméranien tomber sur le trop entreprenant zouave?

L'Angleterre se venge de Lesseps en laissant écraser Napoléon III à Sedan. Mais la mise hors cause du rival français n'a pu lui donner le contrôle de l'Egypte.

Nous sommes en 1871. Le Khédive Ismaïl a, comme toujours, besoin d'argent. Il s'adresse à Remington, le fabricant américain d'armes qui se trouve au Caire pour l'établissement d'une succursale. Il offre son paquet d'actions du canal de Suez, 176,602 titres, pour 100 millions de francs. Remington hésite et le banquier anglais Oppenheim apprend l'affaire. Après en avoir averti Frédéric Greenwood, directeur de la *Pall Mall Gazette*, qui va trouver Lord Derby, voici que tout s'arrête : le

gouvernement anglais trouve la somme forte. Mais Sidonia Disraëli veille. La jeune république française, informée à son tour, veut finasser pour avoir l'affaire au rabais. C'est le moment d'agir vite. Il se joint à Oppenheim et à Greenwood. Il se fait pressant, insinuant, il déploie toutes ses habiletés de charmeur, toute sa persuasion de sorcier; et grâce à lui le gouvernement anglais, d'accord avec la maison Rothschild, accomplit, dans le secret le plus complet, l'opération décisive de l'expansion britannique vers la fin du XIXe siècle. Les actions du canal passent dans son portefeuille.

Ce qui coûta au gouvernement anglais un peu plus de 100 millions en vaut aujourd'hui 725, et rapporte au trésor anglais 25 millions par an, en lui donnant pardessus le marché avec sept seizièmes des titres, le contrôle de la compagnie et du canal, c'est-à-dire l'Egypte.

Ce tour d'agent de change exprime bien toute la psychologie du Disraëlisme. Cette scène, la plus typique de l'impérialisme nouveau jeu, se passe tout entière dans la coulisse londonienne. On y voit comment les financiers mènent les militaires et les diplomates. Une caricature du *Punch*, du 11 décembre 1875, représente notre Benjamin dans le désert, en touriste anglais, clignant de l'œil au Sphinx de Gizeh et tenant une clef où on peut lire : « *Suez canal, the Key of India* ». N'oublions pas, la légende : *Mosè in Egitto!* Quelle revanche pour les Hébreux !

La rive pharaonique ainsi asservie, les expéditions soudanaises accentuent la marche vers le plateau. Hanotaux et Léopold II voient juste quand, sur le Haut-Nil, ils mettent en travers la mission du colonel Marchand. Le *Foreign Office* répond de la même encre quand il risque la guerre pour l'évacuation de Fachoda.

L'accord anglo-français de 1904, la restitution de l'enclave de Lado (1910) en marquent les derniers événements. La route nord vers les Indes, par la Méditerranée et la mer Rouge, est, sur le littoral africain, de mieux en mieux assurée à l'impérialisme anglais.

***

Mais il n'y a pas que la rive africaine, il y a aussi la rive asiatique, Iran, Chaldée, Arabie. De ce côté aussi soufflent avec le simoun de continuelles alarmes.

Le whig Palmerston, le tory Disraëli ne l'ont pas perdue des yeux. Quand ce dernier, au Congrès de Berlin de 1878, se fait le champion de l'intégrité ottomane, que défend-il, sinon le premier boulevard de la grand'-route qui, à travers l'Asie mineure et l'Iran, domine le golfe Persique et la mer Rouge? Dès 1856, une compagnie britannique obtient la concession d'un chemin de fer allant du golfe d'Alexandrette à Koweit. De Haïdar Pacha et de Smyrne, des lignes anglaises amorcent une pénétration vers l'intérieur et le gouvernement de Saint-James ne voit pas sans jalousie les Français s'avancer vers Cassaba et Damas, c'est-à-dire vers Bagdad. Depuis la concession donnée en 1899 à Siemens, ce sont les Allemands qui ont mis la main, tiers larrons, sur le chemin de Bagdad. Dès ce jour, toute la politique européenne a été troublée. La révolte arabe, la révolution jeune turque, les récentes bagarres franco-allemandes de Tanger ou d'Agadir, autant d'échos que renvoie jusqu'au fond du Moghreb la querelle mésopotamique. Les intérêts de l'Angleterre y veillent jalousement et nul ne s'étonnera que si un seul homme d'Etat anglais parut la dédaigner, ce fut Joe Chamberlain. Le marché du Levant

n'a jamais beaucoup intéressé les gens de Birmingham.

Ici encore, ceux qui montent la garde pour le maintien du contrôle impérial ce sont gens de finance et l'Empire est défendu par des tours de Bourse. En 1902, l'Allemagne fait risette à M. Rouvier. Part à deux dans le capital du chemin de fer, 40 p. c. à la France, 40 p. c. à l'Allemagne. Intervention anglaise. L'Allemagne propose de faire part à trois, 30 p. c. à chacun; la finance londonienne refuse. En 1909, sir Ernest Cassel se met, pour Edouard VII, en travers des nouvelles propositions germaniques; en 1911, les Anglais arrachent aux Allemands Koweit, point terminus de la ligne sur le golfe Persique, mais ceux-ci acquièrent un embranchement vers la Perse et un autre sur Alexandrette.

On le voit, la lutte continue et, là aussi, ce sont les coulissiers du Stock Exchange et les banquiers qui en sont les protagonistes et marquent les coups. Dans l'impérialisme, dit Hobson, « c'est la finance qui manie les forces patriotiques que produisent politiciens, soldats, philanthropes et marchands (1) ».

***

Mais, dès 1876, mieux que Froude, Seeley ou Kingsley, mieux que l'*Imperial federation league*, Disraëli, qui ne dédaigne pas les gros effets, a trouvé l'événement typique qui convient à son esprit théâtral. Il fait couronner la reine Victoria impératrice des Indes.

Trait caractéristique de cet Oriental, fascinateur, bizarre, un peu inquiétant, il fut toute sa vie, bien réglée pourtant, un homme à femmes. Il avait épousé une riche

(1) *Imperialism*, p. 53.

personne âgée qui l'idolâtrait; après elle, une vieille amie lui légua une fortune. Comme la reine Victoria, qui détestait ce prêcheur de Gladstone autant qu'elle subissait l'ensorcèlement du séduisant Juif, venait de recevoir la couronne impériale, elle en posa une réduction sur le front de son cher Disraëli. Il fut rebaptisé : *Earl of Beaconsfield*.

§ 6. — *L'équipée sud-africaine.*

Le coup des actions d'Ismaïl est une réussite magnifique. Le chemin de fer de Bagdad est savamment boycotté. Les gens de Londres sont loin d'être toujours aussi heureux. Passons à la route du Sud, par l'Atlantique et à cette colonie du Vaal qui fait pendant au protectorat du Nil. Voici d'autres incidents tout aussi typiques, mais ici les intérêts et les passions métropolitaines gâtent complètement les affaires.

Entre les vieilles terres de peuplement, à climat tempéré, les comptoirs et les plantations des tropiques, l'Egypte et l'Afrique du Sud ont un rôle à part. La race blanche peut faire souche à Johannesburg, mais elle est largement métissée de Hollandais et de Français et son aristocratie urbaine est noyée dans le flot des gens de couleur. Le recensement du 7 mai 1911 en donnait, pour l'Union sud-africaine seulement, 4,680,474 contre 1,278,025 blancs (1). En Egypte, il y avait, en 1907, 11,287,359 habitants, presque tous fellahs, et 137,761 étrangers, presque tous de race blanche. Les hauts plateaux tempérés qui dominent l'Afrique, où le blanc peut vivre et d'où s'élancent le Nil, le Congo et le Zambèse regar-

(1) FORTHOMME, « Les grands problèmes de l'Afrique australe », *Rev. écon. intern.*, déc. 1911.

dent d'un côté l'Atlantique, de l'autre cet océan Indien, Méditerranée du Pacifique, sur les rives et les détroits duquel flotte partout le pavillon anglais et que j'ai appelé la Mer Impériale (1). Mais en montrant comment la conquête britannique en avait occupé les portes maritimes, Aden, Colombo, Singapore, Torrès et Capetown, je n'ai pas oublié de montrer combien cet Impérialisme de la Mer était dans la dépendance des hauts plateaux, Himalaya ou Katanga.

Jetons un coup d'œil sur les guerres de l'Angleterre depuis la campagne de Crimée; ce ne sont que des expéditions coloniales.

Mais si on recherche dans quelle direction elles opérèrent, on vérifie combien elles furent hantées par cet impérialisme du plateau. A l'exception des échauffourées de 1856-60 avec la Chine, de 1860-64 en Nouvelle-Zélande, de 1865 en Jamaïque, de 1873, de 1897 avec les Achantis elles visent toutes à s'emparer des hauteurs qui dominent la mer Indienne, soit au nord vers les défilés de l'Asie centrale, soit à l'ouest vers la ligne de faîte qui va du Cap au Caire. Que ce soit, en 1856-57, la campagne persane, en 1857-59 l'insurrection des cipayes ou la poussée militaire vers la frontière nord-ouest, qui se répète en 1863, 1868, en 1878-80 avec la guerre d'Afghanistan, puis en 1888-93 et 1897-99, qu'elle monte, en 1861, vers le nord-est à Sikkim ou en 1885-89 qu'elle pénètre en Birmanie, l'objectif est toujours le même, c'est le haut plateau qui régit l'empire de l'Asie. De quoi sont faits les autres conflits? En 1867, la guerre avec l'Abyssinie, haut plateau du Nil, précède l'occupation du Delta en 1882, les campagnes du Soudan en 1885-90 et en 1899-

(1) *Rev. écon. intern.*, août 1907.

1900. La guerre avec les Cafres, Zoulous et Basutos, en 1877-80, guerre avec les noirs des plateaux, devance de peu Majuba-Hill en 1881, le massacre des Matabélés en 1896. La guerre sud-africaine, enfin, et l'hostilité anglo-congolaise que signifient-ils, sinon que le plateau central du Katanga serait bon à prendre : *Annexation, a geographical necessity* (1)?

* * *

Si, au point de vue stratégique, le contrôle des plateaux qui dominent le Cap équivaut à la domination de l'Afrique, le rôle économique des sociétés anglo-saxonnes qui les peuplent est capital dans les échanges dont le réseau forme la trame économique de l'impérialisme anglais.

Entre l'Angleterre, d'une part, et les principaux groupes de ses colonies, prenons, en 1867-71, puis en 1892-96, le tableau des importations et des exportations.

Examinons successivement : 1° l'Inde ; 2° l'Australie et la Nouvelle-Zélande ; 3° le Canada ; 4° le Cap et le Natal ; 5° toutes les autres réunies, Antilles, Afrique occidentale, Straits, Ceylan, Maurice, Guinée, etc.

En 1867-71, l'Inde recevait d'Angleterre 31 millions 707,000 liv. st. d'importations, soit 69 p. c. des importations totales de la péninsule ; par contre, l'Inde envoyait à l'Angleterre pour 29,738,000 liv. st., soit 52,6 p. c. de ses exportations. En 1892-96, les envois de l'Angleterre à l'Inde sont restés à peu près les mêmes, 37,811,000 liv. st. ou 71,9 p. c. des importations totales, mais les envois de l'Inde à l'Angleterre ont décru, 22,656,000 liv. st., soit 33,2 p. c. des exportations. Le Canada offre à peu près

(1) Discours de Disraëli à propos du Transvaal en 1879.

le même tableau. En 1867-71, il reçoit de la mère patrie pour 8,102,000 liv. st., soit 49 p. c. de ses importations, en 1892-96, 7,697,000 liv. st., soit 33 p. c. Il y a recul.

Par contre, le groupe des Antilles, Afrique occidentale, Straits, Ceylan, Maurice, Guinée, etc., accuse une progression de leurs importations anglaises pour 7 millions 955,000 livres en 1867-71, pour 10,443,000 livres en 1892-96.

L'importance économique de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande est plus sensible. Elles reçoivent, en 1867-71, pour 13,759,000 livres de marchandises, soit plus de 60 p. c. de leurs importations, elles renvoient pour 16,436,000 livres, surtout en laines; ce qui fait, rien que pour l'Australie, 70 p. c. de ses exportations.

En 1892-96, les liens se sont resserrés. L'Angleterre accapare 70 p. c. des importations australiennes, soit une valeur de 22,624,000 livres; elle en reçoit pour 30,233,000, soit également 70 p. c. des exportations.

Mais c'est le Cap et le Natal qui accusent le plus nettement ce phénomène de rapprochement économique. En 1867-71, ils reçoivent pour 2,197,000 livres de produits métropolitains, soit 80 p. c. de leurs importations; en 1892-96 la proportion est restée à peu près la même mais le chiffre a monté jusqu'à 13,368,000 liv. st. Quant aux exportations vers l'Angleterre, c'est mieux encore. En 1867-71, c'était 80 p. c. du total ou 2,440,000 liv. st., en 1892-96, c'est 14,963,000 livres, 95 p. c., presque le monopole complet.

En présence de nécessités stratégiques et économiques aussi impérieuses, on comprend que l'impérialisme ait pris dans l'Afrique du Sud plutôt qu'ailleurs la forme d'un lien administratif et politique.

Déjà au XVIIIe siècle, dans son *Essai sur le commerce*

de l'Inde, Davenant esquisse un plan d'impérialisme colonial (1). Pordale et Burke en parlent (2) et Adam Smith déclare que la Constitution britannique paraît imparfaite sans l'union de la Grande-Bretagne et de ses colonies (3). Mais, de nos jours, cette tendance remonte au fameux rapport de lord Durham en 1839. Honni et combattu, il posait le problème avec une éloquente netteté : « Les colonies, dit-il, offrent une matière illimitée à l'agriculture, au commerce, à l'industrie ; il dépend de la décision de la législature impériale de déterminer au bénéfice de qui elles seront mises en valeur. Le pays qui les a fondées et défendues en y dépensant son or et son sang peut en attendre une compensation en mettant leurs ressources vierges à la disposition de sa population surabondante ; tel est le juste patrimoine du peuple anglais, le vaste apanage que Dieu et la nature ont placé dans le Nouveau-Monde pour ceux de l'ancien à qui le sort n'a assigné qu'une part insuffisante. Sous des institutions sages et libres, ces grands avantages peuvent être garantis aux sujets de Votre Majesté, et des relations assurées par les liens d'une commune origine et par de mutuels avantages peuvent rattacher ces vastes territoires à l'Empire britannique (4). »

Wakefield qui tente, en 1849, avec l'appui officiel, la colonisation systématique de l'Australie, Torrens qui, dès 1841, indique les bases d'une union douanière entre l'Angleterre et ses colonies, reprennent les idées de

(1) *Davenant's Works*, 1771, II, 41.

(2) La Billière, *Federal Britain*, p. 2. Citons aussi Lowe à Sidney (1844), Godley en Nouvelle-Zélande (1842-1852).

(3) A. Smith, *Wealth of Nations*, 1776, Book IV, ch. VII. — Conf. Nicholson, « The Economics of Imperialism », *The Econ. Journ.*, juin 1910.

(4) *Report*, 1839, XVII, 7.

Durham, mais celui-ci qui voulut les mettre en pratique ce fut, en 1859, Sir Georges Grey, et sa formule est restée célèbre autant par sa justesse que par son insuccès : «Il ne faut pas se servir comme liens impériaux d'unions strictement et étroitement conçues entre Etats dissemblables et lointains; il faut laisser à chaque Etat sa destinée propre en lui permettant de se coaliser avec les autres à la première alerte. »

Deux mots sur cette tentative malheureuse :

Depuis que, en 1815, la colonie du Cap avait définitivement passé à l'Angleterre, de nombreux dissentiments n'avaient cessé de créer des difficultés entre les colons hollandais et leurs nouveaux maîtres. La politique indigène en fit tous les frais.

C'était l'heure où, de 1820 à 1840, le mouvement anti-esclavagiste agitait avec Wilberforce le mysticisme latent de la métropole.

On n'était plus aux temps de l'Asiento, où la chair du nègre était un des *pillars of the British trade*. Les financiers londoniens pouvaient, sans danger pour leur agiotage, se payer un peu de luxe humanitaire. Les colons hollandais n'eussent pas été hostiles à la suppression de la main-d'œuvre forcée des noirs, si les mesures avaient été progressives et prudentes. Mais lord Glenelg, secrétaire aux colonies, et Son Eminence Grise le Révérend John Philip, firent accorder, en 1828, l'égalité des droits aux noirs, et brusquement, sans crier gare, abolirent l'esclavage en 1833.

Ainsi naquirent les premiers *treks* des Boers, excédés de l'intervention métropolitaine. Ils s'établirent au delà de l'Orange d'abord, au delà du Vaal ensuite.

Quand la deuxième moitié du XIXe siècle commença, les idées libérales et libre échangistes qui dominaient

de plus en plus, n'étant guère favorables aux extensions coloniales, le mot d'ordre de la politique de cabinet aux gouverneurs locaux, c'était de réduire au minimum l'occupation sud-africaine.

Déja nous avons appuyé sur cette bévue géographique.

L'occupation des côtes dans l'Afrique du Sud, comme en Egypte ou aux Indes, est dans la dépendance des plateaux. Prétendre ignorer l'intérieur, contrecarrer une loi naturelle, voilà une *short-sighted policy* ! Cette soi-disant mesure de prudence, sotte opposition à la nécessité des choses, ah ! comme elle va coûter cher !

En vain, le nouveau gouverneur, Sir Georges Grey, rare intelligence, entreprit de grouper en Union fédérale les côtes et l'interlande. Donner corps à la doctrine de Durham, en 1859, quand le libéralisme gladstonien était credo, quelle folie ! Les préjugés métropolitains de Bulwer Lytton le brisèrent, il fut mis en disgrâce, rappelé.

Plus tard, du temps de Lord Carnarvon, et vers la fin du XIXe siècle, quand à nouveau l'impatience de Cecil Rhodes gâta la sauce, la situation n'avait pas changé. La dernière fois, Chamberlain était au Colonial Office, mais le Greater-Britanism de l'homme de Birmingham ne valait pas mieux que le little Englandism de Bulwer Lytton.

* * *

Birmingham, 522,000 âmes en 1901, un des piliers de la grandeur anglaise, est, comme Manchester, une ville de parvenus. Certes, de tout temps ce fut un bourg de libres forgerons, débarrassés de toute tyrannie corporative et, dès le XVIe siècle, la Dirtey street retentit du

bruit des marteaux (1). Mais la prospérité de Birmingham coïncide avec l'expansion coloniale. Aux XVIIIe et XIXe siècles, le fond de tous ces comptoirs où les négociants anglais trafiquent avec les indigènes — *exchange no robbery* — ce sont les mille objets de camelote et de quincaillerie, propres à éblouir les bons sauvages et à donner un œuf pour avoir un bœuf. C'est, a-t-on dit, la ville du laiton ; comme Sheffield, sa voisine, est celle de l'acier. Ce produit sert de pivot à une foule d'industries moyennes. C'est à Birmingham que, pour la fabrication des feuilles de laiton, James Watt perfectionna la machine à vapeur, c'est là que les frères Wyatt ont introduit l'outillage mécanique pour les vis, boulons et crochets ; c'est là qu'on fabrique les armes de chasse et de guerre, les affiquets d'orfèvrerie courante, les plumes métalliques, les objets de verre et de cristal, qui sont la spécialité des Midlands. Il faut y joindre les serrures du Stafford, les poteries de Stoke, l'horlogerie et les bicyclettes de Coventry, Sheffield et ses couteaux (499,000 habitants en 1901), Redditch, ses aiguilles et ses hameçons, Wolverhampton, Willenhall, Wolsollet, Sedgeley et leurs maisons de quincaillerie. Comme le dit Bérard (2) « sur 25,000 kilomètres carrés, 20,078 manufactures et 20,490 ateliers ont dressé leurs cheminées, creusé leurs puits, allumé leurs fournaises et asservi au travail machinal plus de 800,000 bêtes humaines ».

Durant la triomphante poussée du libéralisme anglais, c'est-à-dire de 1845 à 1873, Birmingham avait été le bazar du monde. C'est à la date de son apogée indus-

(1) LELAND, *Itinerary* (1538).
(2) *L'Angleterre et l'impérialisme*, p. 72.

trielle, en 1873, qu'on voit apparaître, comme maire de la ville, Joseph Chamberlain, *Joe*, riche associé de la maison Nettlefold.

Lord Randolph Churchill a dit un jour « que les termes Chamberlain et Birmingham étaient devenus synonymes ». En effet, comme Cobden à Manchester, Chamberlain est l'homme de sa ville. Cela explique ses prétendues palinodies. Du jour où le libre échange qui continue à favoriser les cotonniers du Chat Moss apparaît comme attentatoire à la prospérité de Birmingham, Chamberlain lui tourne le dos. Au lieu du *free trade* qui ne « rend » plus, il invente le *fair trade*. Qu'est-ce que le *fair trade?* Le président de la chambre de commerce de Birmingham l'a nettement défini dans l'enquête de 1885. Il s'agit « de donner en Angleterre libre entrée aux produits coloniaux, et d'obtenir la libre entrée ou tout au moins un traitement préférentiel aux marchandises anglaises dans les colonies, en échange de leur protection et défense ». Cela signifie que les Midlands veulent garder les débouchés coloniaux dont ils vivent.

Ainsi, de ce vaste mouvement impérialiste qui fermente depuis trois siècles, tout ce que Chamberlain paraît avoir aperçu, c'est le marché de Birmingham. Pareille étroitesse de vues est particulièrement sensible dans l'aventure sud-africaine. Voilà un Ministre qui, dans sa politique, n'a plus l'air que d'un créancier qui court après son argent.

Le marché financier va-t-il corriger ce mal? Fatale coïncidence, la Bourse, enfiévrée par les titres des mines d'or, attelle tous les spéculateurs à l'affaire. Et la crise industrielle — concurrence du *made in Germany* — en énervant la production, complique encore cette conjoncture malsaine qui, devant l'avidité ou la peur de ces

intérêts insulaires, doit sacrifier totalement la réalité coloniale, l'intérêt sud-africain. Erreur lamentable qui un moment a menacé ou compromis gravement l'Empire.

Que Londres et Birmingham, maîtresses de l'Afrique du Sud, marché étendu et plein d'espérances, aient visé à le conserver coûte que coûte, voilà qui s'explique. Il suffisait de reprendre la politique de Sir George Grey. Mais qu'elles aient usé des méthodes énervantes qui amenèrent la guerre, voilà la maladresse. Est-il nécessaire de rappeler les coups de force de 1871 contre l'Etat d'Orange, de 1877 et de 1895 contre le Transvaal, les guerres cruelles et féroces contre les Zoulous en 1879, contre les Matabélés en 1893 et 1896 ? Tant que, fût-ce par les vues mégalomanes d'un Cecil Rhodes, ils visèrent à réaliser l'Union sud-africaine, ils eurent une raison d'être. Mais dès juillet 1895, date de l'arrivée de M. J. Chamberlain au ministère des colonies, la parole est aux gens de Birmingham et aux agioteurs de la Bourse. Les choses se gâtent tout à fait. Le raid Jameson est du mois de décembre.

***

Quoi qu'il en soit de ces graves erreurs, l'équipée ne fut infructueuse ni pour le commerce anglais, ni pour Birmingham, ni pour les plans impérialistes.

Sur un total de 27,183,853 livres sterling d'importations en 1909, le Royaume-Uni compte pour 15,813,332 ou 58.17 p. c., tenant tête à la concurrence allemande et américaine. Là-dessus Birmingham a gardé la grosse part.

Si on consulte, en effet, la liste des maisons d'impor-

tations de l'Afrique du Sud (1) au nombre de 161 en 1910, on y relève pour Londres et Birmingham 124 firmes sur lesquelles 54 s'occupent d'introduire la quincaillerie des Midlands.

En outre, les conventions douanières de 1903, de 1906 et de 1908, et la « Rhodes clause » de 1898, assurent aux marchandises britanniques ce traitement de faveur que réclamait en 1885 le président de la chambre de commerce de Birmingham.

Enfin, grâce à la souplesse d'Edouard VII, les maladresses de *Joe*, les horreurs et les rancunes de la guerre ont été calmées. On en est revenu à la solution que recommandait Disraëli en 1879 : une confédération (2). L'intervention métropolitaine a battu en retraite.

L'Union sud-africaine comprenant le Transvaal, l'Orange, le Natal et le Cap, a été constituée le 31 mai 1910. Il a fallu une transaction largement teintée d'autonomie pour que l'Angleterre réussisse à garder la partie australe de la mer des Indes. Elle avait failli la perdre.

* * *

Les vues égoïstes, les intérêts particuliers du marché métropolitain n'ont pas cessé de peser lourdement sur l'Afrique du Sud, même après la paix, même après l'oubli. Elles s'expriment actuellement par un débat entre gens du Cap et de Liverpool. Il ne s'agit plus de quincaillerie.

(1) Rapport du consul FORTHOMME, *Recueil consulaire belge, 1910, p. 27.*

(2) *Carry out that policy of confederation in South Africa... is the best security against annexation.*

Chose grave, en Angleterre, c'est la marine qui est en jeu.

Entre le Cap et le Royaume-Uni, Liverpool tient les chemins de la mer. Leurs profits lui sont assurés par une organisation syndicataire, par un Ring qui, pour monopoliser les transports, emploie le système des ristournes différées (*deferred rebates*).

Neuf lignes de navigation, sept anglaises, deux allemandes, se sont unies en « Conférence sud-africaine » : la *Bucknall Line,* la *Clan Line,* l'*Ellerman-Harrison,* l'*Houston Line,* la *Natal-Direct*, l'*Aberdeen-Direct,* et la plus puissante, celle qui mène le « Ring » : l'*Union Castle Mail.* A ces lignes anglaises se joignent la *Deutsche Ost-Afrika Linie*, et la *Deutsch-Australische Dampfschifffahrt Gesellschaft,* qui représentent l'élément allemand auquel il a bien fallu accorder sa part.

Cette coalition s'appuie sur le *Rebate system* que voici : Une somme de 10 p. c. est majorée sur le prix du fret, à titre de primage.

« Tous les six mois, la balance est faite et chaque expéditeur est crédité des primages payés par lui durant cette période. Le rabais ou ristourne est de la moitié du primage, mais il n'est payé qu'après une nouvelle période de six mois et pour autant que l'expéditeur ait fait une expédition exclusivement par les lignes de la Conférence (1). » Toute infidélité est punie de la perte des ristournes.

Ce système n'est pas sans avantages pour les chargeurs. Les voyages se multiplient et se régularisent. Les contrats *cif* se développent. Les steamers sont plus ra-

(1) W. Smile Adam, « Le commerce en Afrique australe », *Revue Econ. intern.*, décembre 1911.

pides et mieux construits. Mais ce sont surtout les armateurs bénéficiaires qui en profitent. Une clientèle plus régulière stabilise leurs affaires. Leur coalition permet de hausser les frets. Et surtout, ils peuvent, à volonté dominer, écraser toute concurrence étrangère. Quand un armateur non syndicataire, un *outsider* apparaît, les rings les plus puissants peuvent mettre à la mer une flotte de combat (*fighting fleet*) qui, pour ruiner le concurrent, travaille à perte.

Aussi, on trouve des conférences et des rabais dans toutes les directions où, tant Anglais qu'Allemands, les rois de l'armement y ont des intérêts. Il y a d'abord les coalitions à l'exportation. La Conférence d'Extrême Orient couvre le trafic d'Angleterre, Belgique et Hollande vers les Straits, la Péninsule malaise, Siam, les îles Philippines, Hong-Kong, Kiao-Tcheou, Port-Arthur, Weï-haï-weï, la Chine, le Japon, Formose et la Corée. Amsterdam, Rotterdam, Anvers, les ports du Royaume-Uni, sont reliés aux Indes hollandaises par la Conférence de Java. La Conférence d'Australie englobe tout ce qui vient d'Europe, steamers et voiliers. De la côte occidentale d'Afrique à celle qui s'étend à l'est du Havre règne la Conférence west-africaine. Il existe une Conférence marocaine, une Conférence de la Plata qui réunit aux ports de la République Argentine, de l'Uruguay et du Paraguay, les ports du Royaume-Uni et du Continent de Hambourg au Havre. Il y a une Conférence du Brésil du Nord, une du Brésil central et méridional, un ring des Indes occidentales, Antilles et Cuba, une entente de la côte occidentale d'Amérique, une Conférence du Levant et des Indes anglaises, une de Marmo-Goa, une du golfe Persique.

Mêmes organismes à l'importation : L'Extrême-Orient,

les Straits Settlements, les Philippines, l'Afrique du Sud et de l'Ouest, le Brésil, le Mexique, les Indes, ont chacun leur syndicat de lignes.

Sauf les conférences du Levant et de l'Atlantique Nord, elles employent toutes le procédé des ristournes. Nulle part, sauf peut-être dans les Straits Settlements, ce régime tyrannique n'a été développé comme dans la direction du Cap. Nulle part on n'a entendu de pareilles protestations.

Au début, Liverpool réussit à encommissionner l'affaire. En 1906, une conférence des *Southafrican freights* réunit en vain des mandataires du *Southafrican merchants committee* de Londres et des délégués des armements syndiqués.

L'année suivante, une commission royale des Rings la remplace et fait long feu. Impatienté, le gouvernement de l'Union sud-africaine décide de boycotter le syndicat de Liverpool. Mais il n'y a pas de brutalités à craindre, Chamberlain est hors de cause, on ne fera plus la guerre. Depuis lors, on négocie. Il s'agit de prix, de transport, d'affaires. Contrôler une voie de communication. Les voies de communication, ça les connaît, les Anglo-Saxons! Et quant au contrôle, c'est leur formule de servitude, ça les connaît aussi. Si le truc des ristournes est éventé, on en trouvera un autre. Ces gens d'affaires s'entendront.

L'exemple nous montre comment, en matière maritime, à notre époque, l'impérialisme économique opère. Sa méthode, c'est, comme toujours, d'introduire sournoisement et sous prétexte de rendre service, sur un des plateaux de la balance, un menu poids, la ristourne, qui la fait systématiquement pencher du même côté. Il est assez piquant d'appeler ce pipage *Fair trade*.

§ 7. — *La Route rouge.*

Dans l'exemple de l'Egypte, le marché de la Tamise met la main sur le canal de Suez. Dans l'exemple sud-africain, à l'intérieur, il s'agit de la route du Cap au Caire, et à l'extérieur du contrôle des lignes de navigation. Partout l'appropriation britannique vise les routes. Cela est naturel pour une métropole. Du moment que ses relations couvrent toute la planète, comment cette appropriation ne s'étendrait-elle pas à l'universalité du globe? Et les deux tiers de notre Terre étant recouverts par les océans, comment cette appropriation ne serait-elle pas maritime?

Ce qui est frappant, c'est que ce soit la seule méthode qui réussisse à l'impérialisme anglais. Pour que l'Union Jack flotte sur un territoire, il faut tout d'abord que la métropole en ait, de ses liens commerciaux, enlacé le marché. Une fois ligottée par l'araignée britannique, la mouche coloniale essaie à peine de se débattre.

Cela est vrai pour l'Egypte, vrai pour le Cap, vrai pour le domaine colonial. Il nous reste à le montrer en ce qui concerne l'Océan.

Ainsi se vérifient les symptômes que nous avons remarqués au début de ce livre. Le sentiment impérialiste naît là où de nombreux échanges, et une finance cosmopolite, construisent un marché. La monnaie, le crédit, les relations maritimes qui le soutiennent en tracent les fondements.

*
* *

Reprenons le réseau d'ententes et de rings. Tant à l'importation qu'à l'exportation, nous en trouvons, en 1910, dans trente-huit directions, qui sillonnent la Terre entière. Partout, ou presque partout, cette centralisa-

tion syndicataire reflue vers le Royaume-Uni. Partout, ou presque partout, les armements britanniques ont la majorité.

A l'importation, sauf les rings brésiliens et mexicains, à l'exportation, sauf les ententes marocaine-cubaine et la Conférence des voiliers du Pacifique, toutes les autres touchent aux ports anglais. L'intérêt britannique domine dans la Conférence d'Extrême-Orient, huit armements sur onze à l'importation; huit sur quinze à l'exportation. C'est là un champ disputé par la concurrence. Il en est ainsi dans d'autres directions. Le trafic de la Plata touche l'Angleterre, et celle-ci y est représentée par huit compagnies sur treize; dans la Conférence du Brésil central et méridional, elle a quatre sociétés sur six; trois sur cinq pour la côte occidentale de l'Amérique via Magellan; trois sur six à l'importation pour Santos ; sept sur douze des Philippines.

Il y a des routes plus disputées encore. Vers les Indes occidentales et le Mexique, il n'y a que deux armements anglais sur sept; pour les Antilles, trois sur douze; pour Cuba, un sur cinq, et pour le Panama et la côte du Pacifique, un sur sept; de Bahia (Brésil), un sur quatre. Le syndicat des Straits a dû se scinder. Vers l'Europe, il y a sept compagnies britanniques sur quatorze, mais les ports continentaux sont constitués en direction particulière, réservée à leurs lignes.

Du moment qu'on touche à la route du Levant et des Indes, il en est tout autrement. A l'importation, de Colombo, vingt lignes anglaises sur vingt-deux, de Madras, quatre sur quatre, et de Calcutta, sept sur sept. A l'exportation, proportion analogue, huit sur neuf, vers Calcutta; sept sur sept, vers Bombay; trois sur quatre vers Rangoon.

Et si on prend la route du Cap, la Conférence de l'Afrique occidentale compte bien trois armements allemands contre deux anglais, mais ces deux derniers ont le monopole du Royaume-Uni. Quant au Ring du sud de l'Afrique, il y a sept lignes anglaises sur neuf à l'exportation, et les deux lignes allemandes ne sont autorisées à charger que dans les ports continentaux. Pour l'importation, elle est totalement britannique.

Ainsi, route du Nord par la mer Rouge, ou route du Sud par le Cap, le commerce anglais est maître du chemin des Indes partout.

Sous un pareil régime, n'est-il pas assez plaisant de parler encore de liberté juridique de la mer? On ferait mieux de dire que cette route maritime est anglaise.

D'Angleterre au Canada, du Canadian-Pacific aux îles Fiji, des îles Fiji à l'Australie, de là au Cap, des Straits à Suez et puis en Angleterre, elle trace autour de la planète un cercle complet.

***

Nous avons montré la grandeur maritime de l'île impériale, assise sur le charbon de Cardiff. Quel fret d'aller! Mais nous avons aussi montré comment la télégraphie sous-marine l'achève et la complète. La flotte anglaise est dirigée instantanément dans les directions nécessaires à coups de télégrammes.

C'est grâce au réseau des câbles sous-marins que l'exploitation des armements s'est profondément transformée à la fin du XIXe siècle. L'armateur moderne ne quitte plus ses bâtiments. Le capitaine reçoit quotidiennement ses ordres, et l'armateur est en contact avec les divers marchés du monde par la même voie télégraphique.

Comment estimer l'immense avantage qu'assure à la marine anglaise l'atterrissement métropolitain de tous les câbles, c'est-à-dire la concentration des informations du monde? Avantage économique. « Si on envoie à Londres pour en assurer la liquidation, les stocks disponibles, c'est évidemment à cause des facilités qu'offre pour une réexportation la flotte anglaise, mais c'est aussi parce qu'en beaucoup d'endroits le cours de Londres est le seul connu, étant le seul transmis par des câbles qui ont Londres pour point de départ (1) ».

Avantage politique. Lors de la guerre du Tonkin, les télégrammes d'Etat étaient déchiffrés par le Foreign Office avant d'aller à Paris.

Au monopole des frets assuré par les rings anglais se joint le monopole des cotes et des informations, assuré par les câbles anglais. Quand la télégraphie sans fil a fait son apparition, l'Angleterre a tendu la griffe vers l'affaire Marconi.

* * *

Qu'on imagine l'Archi-démon du songe miltonien transporté soudain sur le sommet du dôme du monde. Par de là les pics et les cimes, et par les échappées des nuées volantes, brille l'immensité des eaux, tachée de lune. Passant la revue macabre des flottes naufragées, la dextre de Satan les fait surgir de l'océan sombre; humbles cutters, pauvres dundees, bricks, goëlettes et barques à plusieurs mâts, vaisseaux, frégates et corvettes à canonades. C'est la flotte du « Paradis perdu »,

(1) Procès-verbaux du Comité sur les câbles de 1902. DE MARGERIE, *Le réseau anglais des câbles sous-marins*, p. 105.

partie du Bengale, de Ternate et Tidore, chargée de drogues et de parfums, ballottée par le vent d'équinoxe. Elle roule à travers la mer d'Ethiopie, vaste et luisante, elle pointe vers le Cap, « et serrant le vent, écrasant la lame, elle chemine nocturnement vers le Pôle ». Vers le Pôle, c'est-à-dire, au temps des grands voiliers, vers Londres, entrepôt du monde. Mais voici, au siècle des machines, apparaître, coques rouillées, ferrailles tordues, les steamers à aubes, à hélices, à turbines, scintillant d'électricité, constellations mouvantes parmi les étoiles, tous nains ou titans, empanachés de fumées. Eux aussi cinglent vers l'entrée de la Tamise, et si dans la bourrasque on entend quelque chose à travers le halètement des mécaniques, c'est la voix aiguë de Kipling qui crie : « *Come up, come in, from Eastward, from the guard ports of the morn! Beat up, beat in from Southerly, o gypsies of the Horn! Swift shattles of an Empire's loom that weave us main to main* (1)! »

Oui, en sillages écumants, tous, antiques voiliers ou modernes cargo-boats, tissèrent la trame impériale de l'Angleterre, « reine des vagues, à l'écharpe verte inviolée ».

* * *

C'est au bénéfice de la Bourse de Londres que les Rings et les Câbles enserrent de leurs anneaux la planète entière et cette mainmise sur les échanges, qui est la source inépuisable de vie et de richesse où s'alimente et grandit le sentiment impérialiste, s'exprime en un exem-

(1) « Montez, entrez de l'Orient, des ports gardiens du Levant ! Montez, entrez du Sud, ô bohémiens du Cap Horn, rapides navettes qui, de continent à continent, tissez la trame d'un empire ! »

ple récent, celui du câble panbritannique, *All british Cable,* qu'on a surnommé aussi *All red Line*, la Route Rouge. Sa typique histoire est brève.

En réunissant le Canada à l'Australie par un câble transpacifique, boucler l'encerclement télégraphique de la boule terrestre à profit impérial, tel est le projet dont M. Sandford Fleming, ancien ingénieur en chef du chemin de fer et du télégraphe canadien, se fait l'avocat à la Conférence coloniale de 1887, et la résolution suivante est votée : « La liaison récemment établie entre l'Atlantique et le Pacifique, par le chemin de fer et le télégraphe transcanadiens, annonce une nouvelle ligne de communications entre les différentes parties de l'Empire. Cette ligne, qui ne passerait que par la pleine mer et des possessions britanniques, aurait une grande valeur aux points de vue naval, militaire, commercial et politique. La réunion du Canada à l'Australie, par un câble transpacifique direct, est un projet d'une haute importance impériale, et tout doute, quant à sa praticabilité, doit être levé sans délai par des sondages complets et définitifs (1). »

Mais l'entreprise allait recevoir le baptême inévitable des hostilités misonéistes, la bureaucratie métropolitaine veillait. L'hydrographie de l'Amirauté lui dénia la moindre importance et le Post-Office la déclara impossible. Fleming tint bon et forma même, en mai 1894, deux mois avant la Conférence coloniale qui devait se réunir à Ottawa, le projet hardi de planter de sa propre autorité privée le drapeau anglais sur un rocher inoc-

(1) Johnson, *The All red lines,* Ottawa, 1903; — De Margerie, o. c., p. 118 et s.

cupé de l'archipel d'Hawaï, l'ilôt Necker, précieux atterrissage pour le futur câble. Le gouvernement de Londres était, à cette époque, de nuance libérale, c'est-à-dire peu porté vers les solutions impérialistes. Le Colonial Office, mécontent, avertit sous main le gouvernement d'Hawaï; la mission, envoyée par Fleming, arriva dans l'archipel le 24 mai. Le 27, les pouvoirs locaux annexaient officiellement l'îlot Necker. Le coup était manqué.

La Conférence d'Ottawa, qui se réunit le 28 juin, ne maintint que plus énergiquement le projet. Heureusement, une année plus tard, le gouvernement libéral tombait, et, dès juin 1896, un *Pacific Cable Committee* se réunissait à Londres, sous la présidence du comte de Selbourne, sous-secrétaire d'Etat pour les colonies; le jubilé de la reine Victoria, en 1897, en hâta la maturité, et malgré les résistances de tout genre, dont la plus surprenante en apparence fut celle de M. Joë Chamberlain — cela n'intéressait pas Birmingham — les choses avançaient si bien que, quatre années plus tard, en fin de session et fin de séance, le secrétaire de la Trésorerie, M. Austen Chamberlain, déposa sans crier gare sur le bureau de la Chambre des Communes une motion autorisant une émission de 2 millions de livres de consolidés, en vue du remboursement d'un emprunt temporairement consenti, pour la construction d'un câble transpacifique. On était le 30 juillet 1901, à une heure du matin. Ce coup de théâtre réveilla l'opposition.

Qu'est-ce que c'était que cet emprunt « temporairement consenti » et dont nul député n'avait ouï parler ?

Poussé à fond, le chancelier de l'Echiquier avoua que le *Pacific Cable Board* fonctionnait déjà depuis un an et

avait déjà payé 290,000 livres au constructeur. Qui avait avancé l'argent? La Banque d'Angleterre. Toute l'opération s'était passée dans le silence et le mystère.

Les députés du continent aiment à citer le Parlement anglais en exemple, quand leur gouvernement dépasse ses pouvoirs. Certes, les nationalistes protestèrent. « La Trésorerie, dit M. Field, d'accord avec le Colonial Office, a engagé d'avance les finances du pays dans une affaire qui n'avait pas été discutée par la Chambre; il est impossible d'admettre un principe plus dangereux. Cela revient à dire qu'un Ministre énergique peut, avec l'appui de ses fonctionnaires conclure de sa propre autorité les arrangements qu'il juge utiles à l'Empire. C'est dérober au Parlement son droit le plus sacré, celui de veiller aux finances du pays (1). » Mais comme toujours le fait accompli et la raison d'Etat triomphèrent, et sans accroc, le 17 août, le Bill était sanctionné.

Désormais, l'Australasie, le Canada surveillent de loin l'entrée du canal de Panama, pour le compte du marché métropolitain.

Voilà la première œuvre ou colonies et métropole s'associent. Voilà la première entreprise impériale. Elle a réussi.

Nous retrouvons ici les mêmes roueries. Ce n'est plus l'étranger qu'on roule et le financier ne mâche pas la besogne du diplomate. L'affaire se passe en famille, entre Anglais; les boursiers font cette fois le métier des parlementaires et c'est la Banque d'Angleterre qui, par une illégalité, pose sur le globe la couronne impériale de la Route rouge.

(1) De Margerie, p. 137.

N'est-ce pas, en cet honneur, que retentit le toast de Kipling?

To the gain that is yours and mine,
To the Bank of the Open-credit,
To the Power-house of the Line!

Disraëli est mort, mais c'est du Disraëlisme, et du meilleur. Sidonia, qui, lui, est immortel, observe, écoute, ricane et applaudit.

ÉPILOGUE

Nous n'avons cherché qu'à vérifier la Genèse d'un courant d'idées contemporain. L'Impérialisme qui anime les foules anglaises est brodé sur un tissu d'échanges. Industrialisme manchestérien, valeurs d'échange; émissions financières, valeurs d'échange; routes maritimes, valeurs d'échange. Tout se ramène à l'offre et à la demande, mécanisées et monopolisées au profit du marché central, cité métropolitaine, parc où pousse sur les multitudes grouillantes la fleur cocardière de l'Impérialisme.

Cette solidarité mondiale qui met Londres dans la dépendance de ses débouchés met également ceux-ci dans la dépendance de Londres. Dans un de ses derniers discours Disraëli disait : *But, Mylords, the key of India is not Herat or Candahar, the key of India is London.* » Oui, la clé de l'Inde, c'est Londres.

Londres, c'est-à-dire la Bourse.

Et non pas Manchester et Birmingham, c'est-à-dire les intérêts particuliers. De 1873 à 1907, Manchester est demeuré *free trader* et Birmingham a poussé dans le sens contraire par intérêt. Les affaires ne marchaient pas. La politique de Lloyd George a succédé à celle de Chamberlain. La métallurgie remonte et c'est plutôt Manchester qui descend. On imagine fort bien la ville de Cobden ralliée au *fair trade.* Quelle volte-face! Mais quoi? Lloyd George réussit parce que dans la boutique

anglaise pour le moment tout va. Gare à la première crise des échanges!

***

Dans ce pays de pratique réaliste nous avons vu l'histoire orienter la genèse du sentiment impérialiste vers la politique, c'est-à-dire vers la balance opportune des Forces, vers le Succès, plutôt que vers la Justice ou le Droit. Pareille tradition a de très vieux titres de noblesse.

« L'idée impériale, dit M. Hill, est la clé de l'histoire de l'Europe et surtout de la diplomatie européenne dont les efforts suprêmes ont tendu, d'une part, à créer de nouveau un Empire formé sur le modèle de l'ancien *imperium* romain; d'autre part, à contrarier cet effort et à assurer aux différentes nations de l'Europe les garanties de leur indépendance et de leurs droits à la souveraineté nationale (1). » Ni l'une ni l'autre de ces tendances n'a triomphé. Durant le moyen âge, elles ont opposé l'une à l'autre les deux moitiés de Dieu : le Pape et l'Empereur. Durant l'ère moderne, elles ont, de Philippe le Bel au Code Napoléon, gravité autour de l'impérialisme français. Duel entre l'Angleterre et la France. Après la guerre continentale de Cent ans, c'est la guerre coloniale de 1680 à 1815, de plus de cent ans; et au bout de laquelle il y a bien un grand surhumain, Napoléon, mais il n'y a pas de Jeanne d'Arc. A l'époque contemporaine, les politiques anglais, décidément, ont le dessus et, à travers leurs calculs patients, l'impérialisme apparaît, embryonnaire et mal démaillotté, avec sa formule réaliste. Elle grandit dans des tâtonnements successifs.

(1) Hill, *History of diplomacy*, p. 33.

Le discours de Disraëli au Crystal Palace, l'*Oceana* de Froude, l'*expansion de l'Angleterre* de Seeley, le *Greater Britain* de sir Charles Dilke, la fondation de l'*Imperial federation league,* toute cette propagande aboutit, enfin, à la *Colonial Conference,* tenue à Londres en avril 1887, l'année du cinquantenaire du couronnement de la reine Victoria. Le comité de défense militaire en 1893 et la *Navy league* en 1894, la seconde conférenee coloniale en 1897, l'année du jubilé, et la troisième, celle de 1902, marquent l'œuvre de Chamberlain. On semble vouloir marcher en avant. Sous le nouveau gouvernement libéral, les conférences de 1907 à 1911 sont plus timides. On se réserve, on attend. Mais jamais on ne revient en arrière.

Bien maigres peuvent en avoir été les résultats pratiques, il suffira d'un ministère des questions extérieures pour que, administration centrale, tarifs, défense militaire et navale, organisation judiciaire, des fruits soient cueillis qui, encore verts dans la brumeuse métropole, paraissent dans les colonies plus hâtives, déjà mûrs.

***

Ce qui domine la formation impériale d'un noyau politique, ce ne sont plus les conditions générales des échanges, c'est désormais la rivalité des impérialismes concurrents. A nous en tenir à son titre, notre tâche est terminée, nous avons fini d'exposer la genèse de l'impérialisme lié au marché anglais.

Il est debout, adulte et robuste, mais il a des marchés concurrents, des ennemis.

La France, l'Allemagne, les Etats-Unis, le Japon, voire la Russie et le monde arabe ont grandi. Le senti-

ment de la rivalité internationale pénètre jusqu'aux pays de second ordre, et, dans un certain sens, on peut parler d'nn impérialisme italien, belge, hollandais.

Vouloir en exposer les conditions actuelles en Angleterre, c'est le montrer aux prises avec les autres.

Peut-être le tenterons-nous un jour.

En attendant, il peut être utile de marquer en quelques lignes leurs caractères distinctifs. La résultante politique de l'impérialisme anglais n'en sera, au milieu des autres, que plus exactement au point.

L'antique rival définitivement dépassé en industrie, en commerce, mais financièrement redoutable encore, l'empire du César corse, avec ses aigles et ses lauriers, a poursuivi le développement de ce socialisme juridique qui s'était, avec Louis XIV, incorporé en lui au point d'en faire l'expression même en Europe de l'idéalité humaine; cet impérialisme de légistes n'a pas cessé d'exercer sa fascination. Avec Lloyd George, la direction de l'âme anglaise a été confiée à ce qui couvait en elle d'énergie et de crânerie celtiques. La France y a naturellement aidé. L'entente cordiale a dépassé la limite de l'influence diplomatique.

Le rival par excellence, faut-il le dire? c'est l'ancien allié, l'ancien frère selon Carlyle, le Germain.

Qu'il y ait sur les mers, poussée par un vent irrésistible, une nef qui porte à sa flamme « Weltwirtschaft », voilà ce que tout le monde sait.

Apparent aussi, son *leitmotiv* : « le militarisme ». L'Allemagne, à la fois aggressive et méthodique, a grandi dans l'industrie et le commerce en appliquant aux luttes économiques les principes de son grand état-major : c'est un « impérialisme militaire ».

De même on peut dire de l'empire des tsars que son

impérialisme est « agricole », ou du Japon, basé sur la population qu'il est « démographique ». L'impérialisme italien n'est-il pas « spéculatif » comme tout ce que produit ce génie ultramontain? Et que serait l'impérialisme belge ou hollandais, l'impérialisme des petits Etats, sinon « pacifique »?

Parmi ces idées-forces qui planent sur la concurrence vitale des peuples, il en est deux, mal connues, qu'il nous faudra mettre en vedette un jour.

Tous les impérialismes dont nous venons de parler sont des impérialismes capitalistes.

Par centaines de millions il est, à l'heure présente, des âmes qui se refusent au compartimentage de la cupidité. Elles glissent, celles-là, hors des impérialismes d'autrefois, elles retournent à l'idéalité religieuse ou populaire, imprégnée de saine et fruste barbarie, de rudesse élémentaire.

On les voit se grouper en deux vastes armées dont la répartition inquiète.

D'une part, le monde arabe, le monde musulman, le monde oriental qui coalise contre l'Europe capitaliste toutes les civilisations indigènes; d'autre part, et par leur marée démagogique les Etats-Unis le montrent si bien, il y a, dans l'intérieur de nos sociétés occidentales, la même coalition des Barbares d'en bas.

Si j'avais à écrire demain à ces pages impérialistes une suite et à montrer après leur genèse, leur conflit, je n'hésiterais point à m'attacher au plus puissant des impérialismes, à celui qui, aux temps romains, a déjà nourri les Césars et qu'on appellera bientôt l'IMPÉRIALISME OUVRIER.

BIBLIOGRAPHIE

A

AA. — Biographische Woordenboek der Nederlanden.

ABRAHAM, JUL. — Duquesne et la marine de son temps (1873).

ACCARIAS DE LA SERIONNE. — Le commerce de la Hollande.

ADDERLY. — Review of the colonial policy of Earl Grey, 1870.

D'AETH. — Present tendences of class differentiation. (*The sociological Review*, oct. 1910.)

AMADORI-VIRGILI. — Il sentimento imperialista.

ANONYME. — Afbeeldinghe van d'eerste eeuw der Societeyt Jesu, 1640.

ID. — The Wandering Jew telling Fortunes to Englishmen, 1625. — (Republié dans le *Book of Characters*, 1857. Halliwell Philips.)

ID. — Plan of English Commerce, 1728.

ANDERSON. — Geschichte des Handels.

ARCHER. — Sketches of the history of the coal trade in Northumberland, 1897.

ARNOLD. — Roman Imperialism.

ASHLEY. — The tory origin of free trade policy.

ID. — Economic history and theory, I, 2.

ID. — The life and correspondence of H. J. Temple, viscount Palmerston, 1876-1879.

AULON (D'). — L'impérialisme britannique à ses débuts et aujourd'hui. (*Rev. crit. des idées*, 10 juin 1911.)

B

BAGEHOT. — Lombard street.

BAINES. — History of the cotton manufacture in Great Britain, 1835.

BAKHUIZEN VAN DEN BRUCK. — Isaac Le Maire. (*Gids*, 1866.)

BALDUCI PEGOLOTTI. — La pratica della mercatura.

BARBON. — Histoire de la marine francaise.

BARDOUX. — Psychologie de l'Angleterre contemporaine.

ID. — Correspondance de la Reine Victoria.

BARROW. — The life of admiral Sir Francis Drake, 1844.

BERNSTEIN. — Die Voraussetzungen des Socialismus, 1899.

BASILE WILLIAMS. — The foreign policy of England under Walpole. (*English hist. Review*, 1901.)

BASKETT. — Le libre échange comme puissance universelle. (*Journ. des économistes*, juin 1910.)

BECQUÉ. — L'internationalisme des capitaux, 1912.

BEER.— Cromwell's Economic Policy. (*Polit. Sc. Quarterly* (XVI-XVII.)

ID. — Commercial policy of England toward the American Colonies.

BIDDULPH MARTIN. — The Grashoper in Lombard Street.

BILLÉA. — Pourquoi le libre échange n'est pas populaire. (*Rev. int. de Soc.*, mars 1910.)

BILLIÈRE (DE LA). — Federal Britain, 1894.

BLANC, LOUIS. — Dix ans de l'histoire de l'Angleterre.

BOËHMER. — Les Jésuites.

BONN. — Spaniens Niedergang während der Preisrevolution. Stuttgart, 1896.

BONNASSIEUX. — Les grandes Compagnies de commerce.

BOUNIATIAN. — Geschichte der Handelskrisen in England, 1640-1840. München, Rheinhardt, 1908.

BOUTMY. — Le développement de la Constitution et de la Société politique en Angleterre, 1897.

ID. — Essai d'une psychologie politique du peuple anglais.

BRIDGE. — L'impérialisme britannique.

BRY. — Histoire industrielle de l'Angleterre.

BRANDES. — Lord Beaconsfield.

BOURNES. — English Merchants.

BUCK. — Die Entstehungsgeschichte der portugeeschen Gemeinde in Amsterdam, 1443.

BUNYAN. — Pilgrims progress.

BURGON. — Life and time of Sir Thomas Gresham.

BURN. — History of French Walloon and Protestant refugees.

BURNET. — History of his own times.

C

CARLYLE. — Oliver Cromwell's letters.

ID. — Past und Present, 1842.

ID. — On Heroes.

CALDECOTT. — English Colonisation and Empire, 1897.

CARMAN. — Histoire des théories anglaises de la production de 1778 à 1818.

CARO. — Sozial und Wirtschaftsgeschichte der Juden, 1908.

CARTON DE WIART. — Les grandes compagnies coloniales anglaises du XIXe siècle. — Paris, 1899.

CAZAMIAN. — L'Angleterre moderne. (Flammarion, 1911.)

CHADWICK. — The origin of the English.

CHAILLEY. — L'Inde britannique, 1910.

CHILD (SIR JOSIAH). — A new discourse of Trade. Londres, 1694.

CLÉMENT. — Histoire de Colbert et de son administration.

COINDET. — Histoire du Prince Rupert, 1854.

COLBERT. — Correspondance.

COLLIER. — Ecclesiastical History.

CORDIER. — Les compagnies à charte et la politique coloniale de Colbert.

COSNAC (DE). — Mazarin et Colbert.

COXE. — Memoirs of Walpole.

CRAPET. — L'industrie dans la Flandre wallonne à la fin de l'ancien régime. (*Rev. d'Hist. mod.*, 1909, mars.)

CUNNINGHAM. — The imperialism of Cromwell. (*Macmillan's Magazine*, 1902.)

ID. — Western Civilisation.

ID. — Alien immigrants.

ID. — Outlines of english industrial history, 1895.

ID. — Growth of the English industry and commerce. — Modern times.

D

DALLA VOLTA. — Saggi Economici sull' Inghilterra. (Milan, 1912.)

DAVENANT. — Works.

DAVIES. — Young England, 1904.

D'Blossiers. — Anglia Judaïca, 1738.

Dechesne. — L'évolution de l'industrie de la laine en Angleterre, 1900.

de Foe. — New voyage round the world, 1725.

Id. — Tour through great Britain, 1724-26.

Id. — The complete English Tradesman. 1725-27.

Id. — The True born Englishman, 1701.

Id. — Augusta triumphans, 1728.

De Lannoy et Vanderlinden. — Histoire de l'expansion coloniale des peuples européens. 2 volumes. Espagne et Portugal. Néerlande et Danemark.

Deuton. — England in the 15ten century.

Des Devises du Désert. — L'Espagne de l'ancien régime.

De Thou. — Correspondance.

de Witt, J. — True interest and political maximes of the Republic of Holland. (Londres, 1746.)

Dexter. — Congregationalism of the last 300 years.

Dicey. — Leçons sur les rapports entre le droit et l'opinion en Angleterre.

Dilke. — Problems of Greater Britain.

Dimock, Rev. —The Conspiracy of Dr Lopez, 1594. (*English hist. rev.*, 1898.)

Disraëli. — Sybil.

Id. — Tancrède.

Id. — Lettres de Lord Beaconsfield à sa sœur. (Paris, Perrin, 1889.)

Id. — Coningsby.

Id. — Les deux nations.

Id. — La jeune Angleterre. Trad. Sobry. — Préface Philarete Chasles. Paris, Amyot, 1886.

Id. — Life of lord Bentinck.

Id. — Quarrels of Authors.

d'Israëli. — Curiosities of Literature.

Id. — Genius of Judaïsm, 1833.

Douaddy. — La mer et les poètes anglais.

Douglas. — God and greater Britain, 1903.

Dumoulin-Eckart. — Englands Politik und die Mächte, 1901.

E

EGERTON. — A short history of british colonial policy, 1897.

EGGEN. — De Invloed door Zuid-Nederland op Noord-Nederland.

EHRENBERG. — Hambourg et l'Angleterre à l'époque d'Elizabeth.

ELIAS. — De vroedschap van Amsterdam.

ELLISON. — Cotton Trade.

EVANS.—The history of the commercial crisis 1857-58. (Londres, 1859.)

ID. — The commercial crisis 1847-48. (Londres, 1848.)

F

FAGUET.—Libéralisme et Etatisme. (*Revue des deux Mondes*, déc. 1919.)

FAIRBAIRN. — Iron, its history. Edimbourg, 1869.

FILON. — Profils anglais, Paris, 1892.

FORBES. — Memoirs of a banking house, 1860.

FORTHOMME.—Les grands problèmes de l'Afrique australe. (*Revue Econ. intern.*, 1911.)

FRANKLIN JAMESON. — Willem Usselincx (Papers of the american historical association, 1887).

FREEMANN. — Greater Britain and Greater Greece, 1886.

FROIDEVAUX. — La question des escales sur la route des Indes.

FROUDE. — History of England.

ID. — Disraëli.

FUCHS. — Die Handelspolitik Englands, 1893.

ID. — Die Organisation des Liverpooles Baumwollhandels.

G

GALLOWAY. — History of coal mining in Great Britain.

GAMLIN. — Life of Emma, lady Hamilton.

GAGNIÈRES. — La reine Marie-Caroline de Naples, 1886.

GARDINER. — Commonwealth and Protectorate.

GIBBINS. — Industrial history of England, 1890.

GRAETZ. — Geschichte der Juden.

GROSSMANN. — Die Amsterdamer Börse vor 200 Jahren, 1876.

GRAVIÈRE (JURIEU DE LA). — Les corsaires barbaresques.

GUICHARDIN. — Description des Pays-Bas.

H

HACKLUYT. — Principal voyages of the English nation 1600. London.

ID. — Society Publications referent of early works of travel, description and adventure connected with English colonisation.

HAEBLER. — Die wirtschaftliche Blüthe Spaniens im XVI Jahrh.

ID. — Geschichte der Fuggerschen Handlung in Spanien.

ID. — Die uberseeischen Unternehmungen der Welser, 1903.

HALÉVY (ELIE). — Histoire du peuple anglais.

ID. — Thomas Hodgskin, 1903.

ID. — La formation du radicalisme philosophique, 1904.

HALLIWELL PHILIPS. — Book of characters.

HAPKE. — Zur Genesis des mittelalterlichen Weltmarkte. (*Z. des Vereins f. Hamburg Gesch.*, 1909).

HARRINGTON. — Oceana.

HARRISON (F.). — Oliver Cromwell.

HAUSER. — Spéculation au XVIe s. (*Athena*, avril 1911.)

HELPS. — The spanish conquest (Oppenheim, New-York, 1900-4).

HECHT. — Colbert's politik, 1898.

HEINRICH III, PRINCE DE REUSS. — Der Britische Imperialism.

HELFERICH. — Von den periodischen Schwankungen in Werth der edlen Metalle.

HENNEBICQ. — L'Histoire et les Lois.

ID. — Pro Juventute.

ID. — L'Orient grec.

ID. — La mer impériale. (*Rev. Econ. int.*, août 1907.)

HENRIQUES. — The return of the Jews to England. 1905.

HEPPE. — Geschichte des Pietismus. Leyden, 1879.

HEWINS. — English trade and finance, 1892.

HEYD. — Histoire du commerce du Levant.

HILL. — History of Diplomacy.

HIRST. — The Stock Exchange.

HOBSON. — The scientific bases of imperialism. (*Polit. soc. quarterly*, 1902, p. 460 et s.)

ID. — Imperialism.

ID. — The psychology of Jingoïsm, 1901.

HOBSON. — Political and social influence of capital.

HOSMER. — The Jews.

HUET. — Le grand trésor historique et politique du florissant commerce des Pays-Bas.

HULL. — Coalfields of Great Britain.

HYAMSON. — A history of the Jews in England, 1908.

I

INAMA-STERNEGG. — Deutsche Wirtschaftsgeschichte.

J

JAFFÉ. — Die englische Baumwollindustrie.

ID. — Das englische Bankwesen.

JANNET. — Le capital et la finance au XIXe siècle.

JANSSEN. — Kerkhervorming in Vlaanderen.

JASTROW. — Die Welthandelstrassen.

JEAFFRESON. — Lady Hamilton and Lord Nelson, 1887.

ID. — The queen of Naples and Lord Nelson, 1889.

JOHNSON. — The All red lines. Ottawa, 1903.

JUGLAR. — Les crises commerciales, 1889.

K

KAYSERLING. — Manasseh ben Israël.

KEBBEL. — History of Toryism.

KIDD. — The control of the tropics.

KINGSLEY. — Westward Ho.

KISSELBACH. — Zur Entstehung des Weltmarkts von Brugge. (*Z. der Vereins f. Hamb. Gesch.*, 1909.)

KOENEN. — Gesch. der Joden in Nederland.

KOHLER, J. — Niederländisches Handelsrecht in der Blütezeit des Freistaats.

KRETSCHMAR. — Schwedische Handelscompanien.

L

LAFAYETTE (Mme DE). — Mémoires de Hollande.

LAMPRECHT. — Deutsches Wirthschaftsleben in Mittelalter.

La Roncière. — Histoire de la marine française, 1896.

Laspeyres, E. — Geschichte der Volkswirthschaftliche Anschauungen der Niederländer und ihrer Litteratur zur Zeit der Republik.

Laugel. — L'Angleterre, 1873.

Lecky. — The rise and influence of rationalism in Europe, 1910

Id. — History of England in the Eighteenth Century.

Lee, S. — Shakespeare and the Jews. (*Gentleman's Magazine*, 1880.)

Id. — Dictionary of National Biography.

Lefèvre Pontalis. — Jean de Witt.

Leslie Stephen. — History of the English thought in the XVIIIen Century (Londres, Smith Elder), 1876.

Levasseur. — Production et consommation du coton. (*Rev. Econ. intern.*, 1911.)

Levi. — History of British Commerce.

Lewes Roberts. — Treasure of traffic (1641).

Liesse, A. — Jacques Laffitte. (*Rev. des Deux Mondes*, 1907.)

Lindsay. — History of Merchant Shipping.

Loria. — Fondements économiques de la société.

Locke. — Works.

Loyola. — Les exercices spirituels.

M

Macara. — La Fédération internationale cotonnière. (*Rev. Econ. intern.*, 1911.)

Mac Leod. — Theory and Practice of Banking.

Macpherson. — History of the European Commerce with India.

Id. — Annals of Commerce. 4 vol., Londres, 1855.

Mahan. — The influence of seapower.

Id. — Life of Nelson.

Manasseh ben Israël.—Vindiciæ Judaeorum (traduction, 1782, Berlin).

Malvezin. — Histoire des juifs de Bordeaux.

Margerie (de). — Le réseau anglais des câbles sous-marins.

Mas Latrie. — Relations et commerce de l'Afrique septentrionale.

Masson. — Histoire du commerce de la Méditerranée.

Id. — Life of Nelson.

Martin. — Life of the Prince Consort.

MARIÉJOL. — L'Espagne sous Ferdinand et Isabelle, 1892.

MEADE. — Coal and iron industries of the United kingdom, 1882.

MEINSMA. — Spinoza en zijn kring.

MONTYN. — Geschichte der Hervorming.

MORLEY. — Life of Richard Cobden.

ID. — Oliver Cromwell.

ID. — Walpole.

MOSES. — The stablishment of spanish rule in America, 1898.

MULLER. — Onze gouden eeuw. Leiden, 1899.

N

NASTE. — Ueber das englische Bankwezen in 1857.

NAUTICUS. — Die Handelstrassen der Mittelalter.

NICHOLSON. — Economics of imperialism (*Econom. Journal*, juin 1910).

NUEBLING. — Ulm's Handel im Mittelalter (*Schmoller's Forschungen*, IX, V.)

O

O'CONNOR. — Lord Beaconsfield.

O'RELL, Max. — John Bull et son île.

P

PAISH. — Great Britain's capital investments in other lands (*J. Roy. Statist. Soc.*, 1909.)

PHILARÈTE CHASLES. — Olivier Cromwell.

PICCIOTTO. — Sketches of Anglo Jewish history, 1875.

PIMENTEL, HENRIQUEZ. — Geschied. kundige aanteekeningen betreft. Portugische israëliten in den Haag, 1876.

PINON. — L'Europe et l'Empire ottoman.

PIPER. — Jean Utenhove. Zijn leven en werken.

PIRENNE. — Histoire de Belgique. 4 vol.

PORR. — Ancient ships.

PRESCOTT. — History of the conquest of Peru.

PRINGSHEIM. — Beiträge zur wirthschaftlichen Entwickelungsgeschichte der Niederlande in 17ten und 18ten Jahrh.

PUAUX. — Le canal de Suez. (*Rev. Econ. Intern.* 1910.)

R

RACHFAHL. — Nochmals Kalvinismus und Kapitalismus.

RANKE. — History of England.

RALEIGH (SIR W.). — Works. London, 1750.

RAYNAL. — Histoire des établissements européens aux Indes. 1780.

ROBERTSON. — Hobbes.

ROD, EDOUARD.— L'Impérialisme. (*Revue des Deux Mondes*, nov. 1907.)

ROGERS. — The first nine years of the bank of England. Oxford, 1807.

ROGGE.— Johannes Wtenbogaert.

ROLOFF. — Die kolonial Politik Napoleons, 1899.

ROSCHER et JANNASCH. — Kolonial Politik und Auswanderung.

ROUSIERS (DE). — La marchandise de mer (dans l'*Exploitation de la mer, Ligue maritime française*, 1910).

ROUSSEL. — Histoire de Louvois.

RUSSEL SMITH. — The Ocean carrier.

S

SAVARY. — Le parfait négociant.

SAYOUS. — Early trusts in Holland.

SCELLE. — La traite négrière aux Indes de Castille. 2 vol.

SCHEIDT. — Judische Merkwürdigkeiten.

SCHICKLER (DE). — Les Eglises du Refuge en Angleterre.

SCHMOLLER. — Die englische Handelspolitik.

SCHNECKENBURGER. — Vergleichende Darstellung des lutherischen und reformirten Lehrbegriffs, 1855.

SCHULTE. — Geschichte des Mittelalterlichen Handels zwischen Westdeutschland und Italien, 1900.

ID. — Die Fugger in Rom.

SEELEY. — The expansion of England.

ID. — Growth of British Policy.

SELLIÈRE. — Introduction à la philosophie de l'impérialisme.

ID. — La philosophie de l'Impérialisme. 4 vol.

SICHEL. — Emma Hamilton.

SIMONSFELD. — Der Fondaco dei Tedeschi.

SMILE, ADAM.— Le commerce en Afrique australe. (*Rev. Econ. Intern.*, 1911.)

SOETBEER. — Edel-metall Production.

SOMBART. — Die Juden und das Wirtschaftsleben.

ID. — Die Zukunft der Juden.

SORBIÈRE. — Voyage en Angleterre, 1664.

STEFFEN. — England als Weltmacht und Culturstaat.

STEBBING. — Sir Walter Raleigh.

STEIN. — Zur Entstehung der deutcher Hanse. (*Hans. Gesch. Blätter*, 1911.)

STEINSCHNEIDER. — Bibliotheca Hebraïca.

STEVENS. — The dawn of british trade in the East Indies.

STOPPELAAR (DE). — Balthazar de Moucheron.

STRADA. — De bello belgico.

STRUCK. — Der englische Geldmarkt. (*J. f. Gesetzg. und Verw.*, 1886-1892).

ID. — Studien uber das englische Handelsmarkt. (*Schmollers Jahrs.*, 1850.

ID. — Die Effektenbörse, 1881.

T

TENNYSON. — Ulysses.

THOROLD-ROGERS. — History of agriculture and prizes.

THURM. — Die Seekabel.

TJASSENS. — Seepolitie der vereenigde Nederlanden, 1652-1670. La Haye.

TOLAND (JOHN). — Vie de James Harrington. 1611-1677. Préface d'*Oceana*.

TOYNBEE. — Industrial revolution.

TRÖLTSCH. — Real encycl. für protest. Theologie.

TUGAN BARANOWSKI. — Die socialen Wirkungen der Handelskrisen in England.

ID. — Studien zur Theorie und Geschichte der Handelkrisen in England.

TURNER. — The port of Cardiff.

TYDEMAN. — De remonstrantie en het remonstrantisme. Harlem, 1851.

U

ULLMMAN. — Histoire des Juifs espagnols.

ID. — Studien zur Geschichte der Juden in Belgien, 1909.

V

VAN BRAKEL. — Die Entwickelung und Organisation der Merchant Adventurers.

ID. — De hollandsche handelskompagnieën.

VAN BRUYSSEL. — Histoire du commerce.

VAN RAVESTEYN. — Onderzoeken over de okonomische toestand van Amsterdam, 1906.

VISSERING. — La Bourse d'Amsterdam. (*Rev. Econ. intern.*, 1909, I, p. 40 et s.)

VOSSIUS. — Epistolæ.

W

WAKEFIELD. — A view of the art of colonization.

WALPOLE. — History of England.

WARBURTON. — Life of Prince Rupert (1849).

WATJEN. — Die Niederländer im Mittelmeergebiet.

WEINGARTEN. — Die englische Revolutionkirchen.

WIEBE. — Zur Geschichte der Preisrevolution im 16 und 17 Jahrh., 1825.

WILSON HUNTER. — History of India.

WOKER. — Das kirchliche Finanzwesen der Päpste.

WOLF. — Bibliotheca Hebraïca.

WOLFF. — Manasseh ben Israëls mission to Oliver Cromwell.

ID. — The middle age of anglo jewish history, 1290-1656.

ID. — Cromwell jewish intelligences.

ID. — Resettlement of the Jews. (*Jewish chronicle*, 1887-88.)

ID. — Manasseh ben Israël.

WOOD. — The history of wages in the cotton trade, 1910.

WOUDSTRA. — De hollandsche vreemdelingen in Londen, 1903.

Z

ZIMMERMANN. — Die koloniale politik der Niederländer.

ERRATA

Page 62, *au lieu de* Bruage, *lire* Brouage.

Page 118, note 3, *au lieu de* thal I conceive, *lire* that I conceive.

Page 151, *au lieu de* little Englander, *lire* little England.

Page 220, *au lieu de* slum, *lire* slough.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS. — Le sentiment impérialiste 9

CHAPITRE PREMIER. — LES DÉBUTS DE L'EMPIRE BRITANNIQUE 21

Préambule 21

§ 1. — Le repeuplement industriel 21

§ 2. — La monarchie austro-espagnole 30

A. — L'empire colonial. 30

B. — La monarchie en Europe 33

C. — L'épuisement de l'Espagne 35

D. — Le pillage des Indes 38

E. — La politique coloniale de la métropole . . . 43

§ 3. — L'âge de l'Atlantique 49

Préambule 49

A. — L'époque des Fugger 51

B. — La Bourse d'Anvers 57

C. — Sir Thomas Gresham 63

D. — Les corsaires 69

CHAPITRE II. — L'ESPRIT JUIF ET L'ESPRIT JÉSUITE. . . 79

Préambule 79

§ 1. — La Nouvelle-Jérusalem 79

§ 2. — La mystique wallonne 82

§ 3. — Les Jésuites. 88

A. — La milice papale 88

Pages.

B. — Les Jésuites aux Pays-Bas 91
C. — Le jésuitisme colonial 93
§ 4. — Le conflit judéo-jésuite 95

CHAPITRE III. — Le Seigneur des marécages 99
§ 1. — La vocation britannique 99
§ 2. — L'exemple batave. 100
A. — La métropole de l'Y. 100
B. — Le miroir de la nouvelle foi 106
C. — La buse néerlandaise 107
D. — Richesse de la Hollande 110
§ 3. — Olivier Cromwell. 113
§ 4. — Manasseh-ben-Israël. 115

CHAPITRE IV. — Le contraste français 123
§ 1. — Les Ordonnances. 123
§ 2. — L'usine huguenote 125
§ 3. — Les poupes dorées de Puget. 130
§ 4. — Un impérialisme juridique 133

CHAPITRE V. — La pâte anglaise 135
§ 1. — L'asile insulaire 135
§ 2. — La Royal Navy. 138
§ 3. — Choses-in-action 141
§ 4. — Les politiques anglais 148

CHAPITRE VI. — La route des Indes 153
§ 1. — Le mirage oriental 153
§ 2. — Les tissus de Manchester 155
§ 3. — Oceana. 170
§ 4. — L'Asiento. 178
§ 5. — Le bailli de Suffren 185
§ 6. — L'hégémonie maritime 189
Préambule 189
A. — Le charbon de Cardiff 192
B. — Les deep-sea cables 197

Pages.

CHAPITRE VII. — DISRAËLI 201

Préambule 201

§ 1. — Lady Hamilton et Rothschild 201

§ 2. — La Banque d'Angleterre 207

§ 3. — La Bourse des idées 217

§ 4. — Disraëli 223

A. — Don Pacifico 223

B. — Le capitalisme colonial 227

C. — La réaction cobdénienne 230

D. — Coningsby 232

§ 5. — L'Empire des Indes 239

§ 6. — L'équipée sud-africaine 249

§ 7. — La Route Rouge 263

EPILOGUE 273

BIBLIOGRAPHIE 279

ERRATA 291

TABLE DES MATIÈRES 293

Universitas
BIBLIOTHECA

19 12 72

NOV 19 '80

NOV 10 '80

APR 08 '82

APR 05 '82

AVR APR 14 2010

UUFEV 08 2010

AVR APR 14 2010

AVR APR 27 2011

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 05 06 22 09 8